EX CATAL° BIBLIOTH Æ ARGENSON Æ

THE
WILLIAM R. PERKINS
LIBRARY
OF
DUKE UNIVERSITY

Rare Books
UTOPIA

2 vol. a.t. h. le 17. 8bre 1757
N.o 2. Catal. 85

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Duke University Libraries

http://www.archive.org/details/voyagesducapitai01lade

VOYAGES

DU CAPITAINE

ROBERT LADE

EN DIFFERENTES PARTIES

DE L'AFRIQUE,

DE L'ASIE

ET

DE L'AMERIQUE:

CONTENANT

L'Hiſtoire de ſa fortune, & ſes Obſervations ſur les Colonies & le Commerce des Eſpagnols, des Anglois, des Hollandois, &c.

OUVRAGE traduit de l'Anglois.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DIDOT, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PRÉFACE.

DE qui attendroit-on des Relations de Voyages plus utiles & plus intereſſantes que des Anglois ? La moitié de leur Nation eſt ſans ceſſe en mouvement vers les parties du monde les plus éloignées. L'Angleterre a preſqu'autant de Vaiſſeaux que de maiſons, & l'on peut dire de l'Iſle entiere ce que les Hiſtoriens de la Chine rapportent de Nankin ; qu'une grande partie d'un Peuple ſi nombreux, demeure habituellement ſur l'eau. Auſſi voit-on paroître à Londres plus de Journaux de Mer, & de Recueils d'obſervations, que dans tout autre lieu. Les Anglois joignent à la facilité de s'inſtruire par les

voies de la Navigation, le déſir d'apprendre, qui vient du goût des ſciences & de la culture des beaux Arts. D'ailleurs ce n'eſt pas ſeulement en qualité de Voyageurs, qu'ils acquierent la connoiſſance des Pays éloignés. Ils y poſſedent des Regions d'une vaſte étendue, dont ils ne négligent pas toujours les curioſités. Leurs Auteurs prétendent que les terres qui ſont occupées par leur Nation, depuis l'extrémité de la Nouvelle Ecoſſe au Nord, juſqu'à celle de la Nouvelle Georgie au Sud, n'ont pas moins de ſeize ou dix-ſept cent milles de longueur; ſans compter leurs Iſles, qui forment encore un Domaine ſi conſidérable, que la Jamaïque & la Barbade contiennent ſeules plus de deux cent mille Anglois.

Quoiqu'ils ſoient bien revenus de l'opinion qu'ils s'étoient for-

mée de la richeſſe de tous ces Pays dans les premiers tems de leurs découvertes, ou de leurs Etabliſſemens, il eſt certain qu'ils en tirent de très-grands avantages. Ils ne diſent plus comme autrefois : » Les flots de nos Mers ſont d'Ambre-gris ; (*a*) le cours » de nos Rivieres, eſt preſqu'in- » terrompu par l'abondance de » l'or ; le moindre Minéral que » nous poſſédons, & que nous » daignons à peine recueillir, » eſt le cuivre, car nos terres le » portent ſi près de la ſurface, » qu'il ne faut que nous baiſſer » pour en prendre. C'eſt un Ecrivain ſerieux, qui s'applaudiſſoit ainſi de ſon bonheur en proſe. M. Waller, un des meilleurs

(*a*) Our ſeas flow With ambergreaſe, our Rivers are almoſt choak'd with gold, andthe worſt minéral we have, which we think not worth taking up, is copper: for it is ſo near the ſurface, that we may almoſt ſtoop and have it, &c. *Pref. of a new Relation.*

Poëtes d'Angleterre, a fait une peinture des Isles *Bermudes*, qui rappelle les plus délicieuses idées du Paradis terreste. » Qui ne » connoît pas, dit-il, ces Isles » heureuses, (*a*) où croissent des » limons d'une grosseur énorme; » où le fruit des orangers surpas- » se celui du Jardin des Hesperi- » des; où les perles, le corail,

(*a*) Bermudas wall'd with roks, who does not know,
That happy Island, where huge lemons grow,
And orange trees, which golden fruit do bear
That hesperian gardens boast of none so fair.
Where shining pearls, coral, and many à pound
On the rich shore of ambergrease is found?
The lofty cedar, which to heaven aspires,
The Prince of trees, is fewel for their fires,
The smoack, by which their loaded spit do turn,
For incense might on sacred altars burn,
Their private Roofs au odorous Timber born,
Such as might palaces for kings adorn, &c.
Waller's-battle of Summer's Island.

» & l'ambre gris, donnent aux
» Côtes une ſplendeur céleſte?
» Là, le Cedre ſuperbe, qui éle-
» ve ſa tête juſqu'aux cieux, eſt
» le bois que les Peuples brûlent
» dans leurs foyers. La vapeur
» qui s'en exhale & qui embaume
» les viandes qui tournent à leurs
» broches, pourroit ſervir d'en-
» cens ſur les Autels des Dieux;
» & les Lambris qu'il fournit à
» leurs appartemens, embelli-
» roient les Palais des Rois. Les
» doux Palmiers y produiſent une
» nouvelle eſpece de vin déli-
» cieux, & leurs feuilles, auſſi
» larges que des Boucliers, for-
» ment un ombrage charmant,
» ſous lequel on eſt tranquille-
» ment aſſis pour boire cette divi-
» ne liqueur. Les figues croiſ-
» ſent en plein champ, ſans cul-
» ture, telles que Caton les mon-
» troit aux Romains, pour les
» exciter par la vûë d'un fruit ſi

» rare, à la conquête de Cartha-
» ge, qui le voyoit naître dans
» ſon terroir. Là, les Rochers les
» plus ſtériles ont une ſorte de
» fécondité; car régulierement,
» dans plus d'une ſaiſon, leur
» ſommet aride offre un mets
» voluptueux, dans les œufs de
» pluſieurs eſpeces d'oiſeaux, &c.

Ces deſcriptions pompeuſes étoient le langage d'une Nation peu accoutumée à voir des figues & des oranges, qui croiſſent en effet difficilement dans un climat auſſi froid que l'Angleterre. Pour l'or, le corail & l'ambre gris, s'il s'en eſt quelquefois trouvé dans les Colonies Angloiſes, ce n'eſt point aſſez ſouvent, comme on le verra par quelques endroits de cette Relation, pour donner droit aux Anglois de s'en applaudir dans des termes ſi magnifiques. D'ailleurs, quoiqu'on ne puiſſe douter que leurs Plantations ne

leur ayent d'abord été fort avantageuſes, elles ont ſouffert de l'altération ſur quantité de points; ce qui n'empêche pas néanmoins, qu'ils n'en tirent encore beaucoup d'utilité. Il ſe trouve là-deſſus des détails curieux dans leurs Livres. M. *Litleton* Préſident de la Barbade, & le Chevalier *Dalby Thomas*, ont écrit avec beaucoup de feu ſur cette matiere; & ces explications préſentées au Peuple par des Ecrivains ſi ſenſés, n'ont pas peu ſervi à redoubler l'ardeur de la Nation pour le ſervice des Colonies.

On y voit ſurtout quel eſt l'eſprit de nos voiſins, non-ſeulement à l'égard des poſſeſſions qu'ils ont dans les Indes, mais par rapport même à celles d'autrui. Ils pouſſent la jalouſie ſi loin, qu'un Anglois ſe tua, dans le ſiécle paſſé, du ſeul regret qu'il avoit conçû de ce que les

Eſpagnols & les Portugais ſont maîtres de la plus belle & de la plus riche partie de l'Amérique. Mais cette diſpoſition les portant à ne rien négliger dans leurs voyages & à publier toutes les remarques qui peuvent être utiles à leur commerce, il ne ſe paſſe guères de ſemaines où l'on ne voie paroître à Londres, le recit de quelque nouvelle Navigation. Les Anglois qui ont fait des voyages remarquables, ſont ſûrs de l'immortalité dans leur Patrie. On voit gravés, dans mille endroits de l'Angleterre, les noms de ceux qui ont fait le tour du monde. En effet ces illuſtres Avanturiers, ne méritent pas moins d'être connus, dans tous les lieux où la hardieſſe & l'induſtrie donnent droit à la gloire.

Le premier fut le Chevalier François Drake. A peine le Détroit de *Magellan* fut-il découvert

vert, que cet audacieux Anglois entreprit le même voyage, pour le pouſſer beaucoup plus loin. Il s'embarqua au Port de Plymouth le 15 Novembre 1577. Il arriva au Détroit le 21 d'Août de l'année ſuivante; & ſe voyant dans la Mer du Sud, le 6 de Septembre, il continua ſa navigation au long de la Côte Occidentale de l'Amérique, juſqu'au 43e degré de latitude du Nord, d'où il tourna par les Indes Orientales, & revint en Europe par le Cap de bonne Eſpérance. La Mer du Sud avoit été découverte au travers des terres, par *Baco Nunez de Balboa*, qui avoit traverſé le premier l'Iſthme de l'Amérique. Mais Jean Sebaſtien Cano, Eſpagnol, étoit le ſeul qui eut fait le tour du monde avant le Chevalier Drake.

En 1586, le Chevalier Thomas *Candish* forma la même en-

trepriſe, & ne l'executa pas moins heureuſement. Deux Hollandois, *Olivier Nord*, en 1598, & *Georges Spilbergen*, au commencement du 17e ſiécle firent auſſi ce dangereux voyage. Mais le Chevalier Jean *Narbroug*, après avoir paſſé le Détroit de Magellan dans le cours de l'année 1609, & s'être avancé au long des Côtes juſqu'au Chili, repaſſa le Détroit, ce que perſonne n'avoit encore fait avant lui : car les périls que ſes Prédéceſſeurs y avoient courus n'avoient pas eu moins de force pour les empêcher de revenir par la même voie, que le déſir d'achever leur cercle autour du Globe. Le *Maire* découvrit plus au Sud, en 1616, un autre paſſage, auquel il donna ſon nom. Mais le Détroit n'en étoit pas moins dangereux que celui de Magellan. Ce fut en 1681, qu'un Anglois, nommé

Sharp, trouva le moyen de repaſſer de la mer du Sud, dans celle du Nord, ſans avoir apperçû aucune terre. Ayant traverſé l'Iſthme de l'Amérique, où il commit quantité de brigandages, il s'embarqua ſur la Côte de la Mer du Sud, pour revenir par les Détroits de Magellan ou de le Maire; mais le vent s'étant oppoſé à ſon paſſage, il continua de voguer, & rentra enfin par une Mer ouverte, dans celle du Nord. Le Capitaine Cooke a fait dans le cours des années 1709, 1710, & 1711, un voyage autour du monde, dont il a publié la Rélation en 1712.

Celle que je donne au Public n'a point un objet ſi vaſte; mais elle n'eſt pas moins propre à faire connoître l'ardeur des Anglois pour tous les objets de fortune & de curioſité. Quoiqu'elle ait été miſe en ordre depuis pluſieurs

années, ſur les Journaux & les Mémoires de l'Auteur, elle n'eſt tombée que depuis fort peu de tems entre mes mains. Toutes les parties en ſont ſi agréables & ſi intereſſantes qu'elle m'a paru digne d'une prompte traduction. La naïveté des détails perſonels; l'importance des obſervations qui regardent le commerce, la politique, la ſituation des lieux & la connoiſſance de ce qu'ils renferment de plus curieux ou de plus utile; en un mot la variété des objets & la multitude des entrepriſes y préſentent ſans ceſſe de nouvelles ſcénes. Il y a même de l'avantage à tirer pour la morale, du caractere de droiture & de probité qui ſe ſoutient conſtamment dans les deux Négocians, dont on lit les projets & les expéditions. S'ils étoient conduits par la paſſion de s'enrichir, leurs motifs étoient fort

differens de ceux de l'avarice ; & l'intérêt qu'on prend au cours de leurs affaires, en fait voir avec joie le ſuccès.

Les détails qui concernent la nouvelle Géorgie, la Baye de Hudſon, divers endroits des Côtes d'Afrique, la Nation des *Muſchetos*, & pluſieurs parties des Etabliſſemens Eſpagnols & Hollandois, contiennent tant de particularités qui n'ont jamais été publiées, qu'on ne ſe plaindra point d'y trouver comme dans la plûpart des nouvelles Relations, la répétition de ce qu'on a déja lû ſous d'autres titres.

L'averſion que j'ai pour le merveilleux ſans vraiſemblance, m'a fait retrancher, à l'article de *Saint Vincent*, de longs recits, dont je n'ai pas mieux ſenti l'agrément que l'utilité. Je n'aurois pas même fait grace à l'Hiſtoire du Dragon, & des Reptiles, ſi je ne

m'étois ſouvenu qu'on en trouve des traces dans pluſieurs autres Relations. Qui ſe perſuadera que des hommes auſſi groſſiers que les Caraïbes, ayent parmi eux des Magiciens & des Sorciers, lorſque dans les Pays les plus éclairés de l'Europe, où la corruption du cœur n'a porté que trop ſouvent des gens d'eſprit à vouloir s'initier dans ces odieux Miſtéres, & d'autres du moins à vouloir les approfondir, il ne s'eſt encore rien offert qui puiſſe leur donner le moindre crédit ? Les Iſles des Caraïbes ont des Impoſteurs, dont les preſtiges ſont proportionés ſans doute à l'ignorance & à la crédulité de cette Nation. Ce n'eſt point à la vûë des Européens, qu'ils ont la hardieſſe de les exercer ; & je ne me ſouviens point en effet d'avoir lû qu'aucun Voyageur Anglois ou François, ait jamais été témoin de

de leurs enchantemens. Mais les Sauvages, qui donnent aveuglement dans toutes sortes de pieges, paroissent persuadés de toutes ces merveilles dans les recits qu'ils en font aux Européens: & la persuasion est presque toujours contagieuse. Quelle apparence aussi, que s'il éxistoit une vallée remplie de pierres précieuses, dans une Isle, dont l'accès n'est pas refusé aux Etrangers, le même motif qui a fait traverser les Mer, & découvrir de nouveaux mondes, au travers de mille dangers, n'eût pas fait surmonter depuis long-tems, les obstacles qui nous dérobent de si précieux trésors.

On n'a joint à cet Ouvrage, avec la Carte générale, qu'une seule Carte particuliere qui convient aux principaux événemens, parce qu'il en auroit fallu trop souvent de particulieres, si l'on

avoit entrepris de ſuivre nos Voyageurs à la trace. L'Ecrivain Anglois laiſſe entrevoir dans plus d'une occaſion, le motif qui lui a fait ſupprimer les hauteurs, lorſqu'il eſt queſtion de cette riche Côte d'Afrique, qui devint le fondement de ſa fortune. Ce n'eſt pas la premiere fois que l'intérêt ait fait garder le ſilence aux Négocians ſur les voies du commerce. Mais on peut regarder cette ſuppreſſion même, ſi elle eſt volontaire, dans un lieu où l'on eſt porté à la regréter, comme un caractere de bonne foi pour le reſte de l'Ouvrage; puiſqu'avec moins de reſpect pour la vérité, il auroit éte facile de remplir ce vuide par des ſuppoſitions imaginaires.

CARTE MARINE
Pour les voyages du Capitaine, Robert Lade, en Afrique, Asie et Amerique.
Echelle moyenne proportionele
Lieues marines de France et d'Angleterre de 20. au Degré
100 200 400 600 800 L.
AMERIQUE SEPTENT.
Baye de Hudson
Nle FRANCE
Quebec
Baston
I. de Terre neuve
ANGLETERRE
Londres
Paris
FRANCE
Vienne
Venise
Italie
EUROPE
Mer Noire
Constantinople
ESPAGNE
Lisbone
Isles Acores
St. Marie
Madere
Canaries
I. de Fer
MER MEDITERRANEE
BARBARIE
le Caire
Mer Rouge
ASIE
PERSE
Ormus
INDES
Bengale
Surate
Goa
Coste de Malabar
Coste de Coromandel
Pontichéri
I. Ceylan
Siam
I. de Sumatra
Batam
Batavia
I. de Java
Detr. de la Sonde
ARABIE
Meka
AFRIQUE
Tropique du Cancer
Golphe du Mexique
LOUISIANE
FLORIDE
CAROLINE
S. Augustin
Les Bermudes
I. veue par le Capt. Robert Lade
Cuba
la Jamaique
la Martique
la Barbade
Pontebelo
Panama
Cartagene
Cayenne
TERRE FERME
Equateur ou Ligne Equinoctiale
I. du Cap Verd
Senegal
Gambie
le Niger
PAYS DES NEGRES
GUINÉE
Longitude Occidentale
Longitude Orientale
Premier Meridien
R. des Amasones
AMERIQUE MERIDIONALE
BRESIL
Fernambouc
Lima
PEROU
CHILI
Rio Janeiro
PARAGUAY
Buenos Aires
R. de la Plata
Tropique du Capricorne
MER DU SUD
CONGO
Montbasa
Pemba
I. et Royaume
Quiloa
Mosambique
Sofala
Canal de Mosambique
Madagascar
I. de France
I. Bourbon
PAYS DES CAFRES
Cap de Bonne Esperance
Cap Bruining
Lattré Sculp. 1743.

VOYAGES
DU CAPITAINE
ROBERT LADE
ET DE SA FAMILLE.

LA pauvreté eſt un puiſſant aiguillon pour le courage, & j'oſe dire pour toutes les vertus, ſur-tout dans ceux qui ſont tombés de l'état d'opulence, & qui ont pour double motif la miſére d'une Epouſe & de pluſieurs enfans. Mes Voyages & mes plus difficiles entrepriſes n'ont point eu d'autre cauſe. J'avois reçu de mes Ancêtres un bien conſidérable, dont je me vis dépouillé dans l'eſpace de peu de jours par les fameuſes révolutions de l'affaire du Sud. Je me trouvois marié depuis quinze ans, âgé d'environ quarante,

& chargé d'une nombreuſe famille. Le déſeſpoir m'auroit fait prendre quelque réſolution funeſte à ma vie, ſi l'exemple d'un grand nombre de mes amis, qui étoient ſortis de l'indigence par la voye du Commerce, ne m'eut paru une reſſource qui me reſtoit encore à tenter.

On conçoit qu'étant ſans biens, je ne me propoſois pas d'imiter ceux qui avoient accumulé des richeſſes ſur leur propre fond. Il falloit commencer par me rendre utile au ſervice d'autrui, & je n'avois à mettre dans mon entrepriſe que de la probité & de l'induſtrie, deux qualités par leſquelles je m'étois fait connoître aſſez heureuſement. Après avoir fait le calcul de ce que je pouvois tirer de mes meubles, unique reſte de ma fortune, ſur lequel je ne laiſſois pas de fonder quelques eſpérances particulieres, je fis confidence de mon embarras & de mes deſſeins à Georges Sprat, un de nos plus riches Marchands, qui avoit deux Comptoirs également accrédités, l'un dans nos Colonies d'Amérique, & l'autre aux grandes Indes. Il connoiſſoit anciennement ma famille, & quoique

je n'eusse point de liaisons fort étroites avec lui, j'étois sûr qu'ayant toujours fait ma demeure dans son voisinage, il ne pouvoit avoir qu'une favorable opinion de mon caractere. Il reçut honnêtement mes ouvertures, il me fit expliquer non-seulement l'histoire de ma disgrace, mais l'état présent de mes affaires, & celui de ma famille. Sa curiosité, ou l'intérêt qu'il prit tout d'un coup à ma fortune, l'amena chez moi dès le lendemain, & la vûe de ma femme & de mes enfans, dont la tristesse rendoit assez témoignage au malheur de notre condition, acheva d'échauffer son zéle en ma faveur.

Après avoir laissé passer quelques jours sans me communiquer ses dessseins, il me parla d'un Vaisseau qu'il faisoit partir pour Bengale avant la fin du mois, & pour lequel il avoit besoin d'un Supercargoes, que je pouvois être, si je voulois confier mes espérances à la Mer. J'acceptai cette offre, comme une faveur qui les surpassoit beaucoup; car dans mes premieres vûes, je n'avois pensé qu'à obtenir quelque emploi plus borné dans l'un de ses deux

Comptoirs. Je conçus qu'avec l'autorité & les privileges d'un Supercargoes, je pourrois tirer un profit considérable des marchandises que je voulois acquérir du prix de mes meubles, sans compter les autres avantages qui sont propres à cette commission. M. Sprat m'apprit lui-même tout ce que je devois espérer d'un premier Voyage. Mais en prenant soin d'arranger mes préparatifs, il supposa trop généreusement que je me reposerois sur lui dans mon absence, de la conduite & de l'entretien de ma famille ; elle étoit composée de trois garçons & de deux filles. Mon aîné avoit quatorze ans, la premiere de mes filles en avoit treize, & la seconde un peu plus d'onze ; le plus jeune de mes deux derniers fils n'en avoit que sept.

Mes vûes n'étoient pas encore bien éclaircies sur la maniere dont je devois pourvoir à leur subsistance pendant mon Voyage. J'avois pensé que l'aîné de mes fils pouvoit m'accompagner, & je n'étois pas sans espérance que la mere de ma femme, qui vivoit encore dans une fortune fort médiocre, consentiroit à se charger de sa

fille & de nos quatre autres enfans ; ce fut la réponſe que je fis aux propoſitions de M. Sprat. Mais ſa chaleur paroiſſant redoubler pour me rendre ſervice, il me repréſenta que cette diſpoſition de ma famille feroit trop connoître au Public la ruine de mes affaires ; qu'à la veille de les rétablir, il falloit ſoutenir les apparences juſqu'à mon retour ; que remettant ſes intérêts entre mes mains, il ne pouvoit trop faire pour m'attacher à lui, & que la dépenſe d'une année d'entretien dont il vouloit ſe charger pour ma maiſon, ſeroit bien compenſée par la fatigue & les peines auſquelles j'allois m'expoſer, pour le ſoin de ſon Commerce. Je ne voyois encore dans toutes ces inſtances que des attentions honnêtes, auſquelles l'intérêt pouvoit avoir autant de part que l'amitié ; mais ma femme qui m'aimoit avec beaucoup de tendreſſe, avoit fait d'autres obſervations qu'elle ſe hâta de me communiquer. M. Sprat n'étoit pas venu chez moi, ſans ouvrir les yeux ſur le mérite de ma fille aînée, ſes ſentimens n'avoient pû ſe dérober aux yeux d'une mere, & l'affectation même qu'il avoit

apportée à les déguiſer, ſembloit les rendre ſuſpects. Ce récit ne me cauſa point toute l'inquiétude que je voyois à ma femme : Que devois-je craindre de l'amour de M. Sprat pour une fille de treize ans, qui ne s'éloigneroit pas un moment de ſa mere ? D'ailleurs il n'étoit point marié, & ma naiſſance étant ſupérieure à la ſienne, je pouvois me flater que ſon inclination, joint aux ſervices que j'allois lui rendre, pourroit le faire paſſer quelque jour ſur l'inégalité de la fortune. Ma femme ſurpriſe de mes objections, ne balança plus à s'ouvrir tout-à-fait. Elle m'apprit que ſi ſa fille avoit gagné le cœur de M. Sprat, le Commis de ce Négociant, pour qui ſon Maître avoit une confiance abſolue, n'avoit pas pris des ſentimens moins tendres pour elle-même ; & que dans les viſites qu'ils nous avoient rendues depuis moins de quinze jours, ils lui avoient fait entendre aſſez clairement ce qu'ils ſe propoſoient tous deux, auſſi-tôt que je ſerois éloigné. Malgré le triſte état de mes affaires, l'intérêt n'étoit pas capable de me faire oublier l'amour & l'honneur. J'éprouvai même à l'inſtant

toute la force d'une paſſion que je n'avois jamais connue, parce que la conduite de ma femme n'avoit jamais été propre à me la faire ſentir. Je parle de la jalouſie, qui fut aſſez violente dès le premier moment, pour me faire renoncer à toutes les eſpérances que j'avois conçues de M. Sprat. Cependant après quelques réfléxions ſur ſon projet, je me perſuadai que devant beaucoup moins de reconnoiſſance à un homme qui ſe propoſoit de ſéduire ma femme & ma fille, il m'étoit permis d'employer quelque honnête artifice pour aſſurer tout à la fois ma fortune, & l'honneur de ma famille. Je revins à l'idée que j'avois eue de me procurer un office de Comptoir, ſans renoncer à celui de Supercargoes; & penſant ainſi à m'établir dans les Indes, je réſolus de ne quitter l'Angleterre qu'avec ma femme & mes enfans. Il falloit déguiſer ce deſſein à M. Sprat; j'évitai de lui parler de ma famille, comme ſi j'euſſe accepté ſes premieres offres, & je lui demandai pour nouvelle faveur, de m'accorder quelque emploi dans un de ſes Comptoirs. Loin de m'arrêter par des objections, il ſe prê-

ta si facilement à mes desirs, que je demeurai plus persuadé que jamais de ses vûes sur ma fille, & de l'avantage qu'il espéroit tirer de mon éloignement.

Dans cette situation je me hâtai de vendre mes meubles, & j'en convertis le prix en Montres d'or, & en ouvrages d'Orfévrie. Quelques Diamans de ma femme avoient fait la principale partie de ma somme; car outre que la valeur de mes meubles étoit médiocre, je fus obligé de laisser toute meublée, jusqu'à mon départ, la Salle où j'étois accoutumé de recevoir M. Sprat; & ne voulant point qu'il eut le moindre soupçon de mon projet, je convins avec ma femme, que suivant les résolutions que nous prîmes ensemble, elle disposeroit de ce reste de nos biens, dans les derniers momens. Le jour étant arrivé pour mettre à la voile, je pris congé d'elle & de mes enfans le 2 d'Avril 1722, dans la présence de M. Sprat & de son Commis, qui m'accompagnerent ensuite jusqu'à Gravesend; mais dès la nuit suivante ma femme s'étant délivrée heureusement de tous les embarras

dont elle reſtoit chargée, partit avec mes enfans pour me venir joindre à Sandwich, où je devois relâcher. Son voyage & le mien ſe firent avec tant de bonheur, que je la reçus à bord le troiſiéme jour, avec des mouvemens incroyables de tendreſſe & de joie.

Notre Vaiſſeau, qui ſe nommoit le Depfort, portoit vingt-deux hommes d'Equipage, & la Cargaiſon conſiſtoit preſque entierement en Draps & en Etoffes d'Angleterre. M. Rindekly, notre Capitaine, parut ſurpris de l'arrivée de ma famille; je l'avois ſi peu prévenu, que manquant de pluſieurs commodités néceſſaires, nous fumes obligés de paſſer un jour entier à Sandwich, pour nous les procurer. Nos intérêts étant liés par des eſpérances communes de profit, je ne balançai point à lui communiquer l'état de mes affaires, & les raiſons myſtérieuſes de ma conduite. Il m'applaudit, en me promettant ſon amitié & ſes ſervices. Les premieres occupations de ſa vie n'avoient pas été des affaires de Commerce; il s'étoit ruiné comme moi, mais par le déſordre de ſa conduite, & cherchant des reſſources ſur Mer, il

étoit parvenu à commander ſucceſſivement pluſieurs Vaiſſeaux, qu'il avoit conduits fort heureuſement. La confiance des Marchands à ſa bonne fortune, alloit juſqu'à ſe le diſputer pour Capitaine, & chacun cherchoit à ſe l'attacher par les plus grandes récompenſes. Notre amitié n'ayant fait qu'augmenter tous les jours, il m'apprit l'hiſtoire de ſa ruine, qui ne fut qu'une relation d'avantures voluptueuſes, mais qui ſervit à me faire eſtimer d'autant plus le fond de ſon caractere, qu'il ne s'étoit perdu que par des excès de généroſité & de bonne foi.

Le vent fut ſi favorable à notre navigation, qu'ayant doublé les Caps d'Eſpagne en ſix jours, nous découvrîmes vers le ſoir du neuviéme jour les Côtes d'Afrique. Cependant le tems étant devenu plus gros à l'entrée de la nuit, & l'eau de la Mer paroiſſant jaune du côté de la terre, nous ſondâmes, avec quelque inquiétude pour les Bancs de ſable, qui étoient marqués ſur nos Cartes. Nous trouvâmes trente braſſes, & puiſant un ſeau de cette eau jaunâtre, nous reconnûmes que le goût n'en étoit pas different des autres

eaux de la Mer. Le lendemain, qui étoit le 14 d'Avril, nous continuâmes d'appercevoir les Côtes, & nous vîmes divers Oiseaux de la grandeur des Ramiers. L'eau ne nous parut plus jaune, elle étoit verte & azurée ; nous ne trouvâmes aucun fond sur 70 brasses d'eau. Le 15 nous prîmes un bon fond de sable sur 22 brasses, la sonde amena de petites pierres luisantes, ce qui nous fit croire qu'il y avoit là quelque matiere Minérale. Le 16 nous eûmes un fond sur 70 brasses, & vers le Midi nous vîmes flotter autour de notre Vaisseau quantité de bois. A deux heures après midi, la terre se montra fort clairement, & le Capitaine continuant sa route sans aucune marque d'embarras, me dit que nous n'avions aucune raison de nous en éloigner. Une heure après, nous vîmes du côté de la Côte, dont nous n'étions plus gueres qu'à douze mille, une Chaloupe à voiles & à rames, équippée de huit hommes. Nous les prîmes d'abord pour des Chrétiens, échappés de quelque orage, mais quand ils furent plus près, nous les reconnûmes pour des Négres. Ils jetterent des cris en nous apperce-

vant, nos gens en jetterent auſſi; enfin nous ayant fait un ſigne d'amitié, ils s'avancerent, & l'un d'eux nous fit une harangue aſſez longue, à laquelle nous répondîmes ſans l'entendre, & ſans nous flater d'être entendus. Enſuite ils monterent hardiment ſur notre Bord, leurs épaules étoient couvertes d'une peau de quelque animal ſauvage; ils en portoient une autre autour des reins, qui leur couvroit les parties naturelles. Leur Orateur, qui paroiſſoit auſſi leur Chef, étoit habillé de noir, il avoit une culotte, des bas, des ſouliers, une ceinture, un chapeau, & deux ou trois de ſes gens avoient auſſi des habillemens à la Chrétienne. Ils ſe ſervirent d'un morceau de craye, pour nous faire le plan de la Côte voiſine, en prononçant divers mots qui nous parurent en uſage chez les Chrétiens. Nous jugions même à leurs manieres, qu'ils nous entendoient mieux que nous ne croyions les entendre; & par leurs ſignes du moins ils s'efforçoient de nous aſſurer, que nous pouvions approcher de la terre ſans aucun riſque.

Nous n'avions pas d'autre beſoin

que de bois à chauffer, dont nous avions fait mauvaise provision, parce que nous avions compté sur un tems plus doux. Le Capitaine appercevant de beaux arbres, & d'agréables collines chargées de bois, résolut de mouiller derriere un Cap qui s'avançoit vers nous, & qu'il prit même pour une Isle. Nous y trouvâmes 15 brasses de fond, & toutes les apparences étant tranquilles, nous prîmes le parti d'y passer la nuit. Dès le matin, nous descendîmes à terre au nombre de douze, armés de fusils & de haches, pour couper du bois. Le rivage étoit bas & sablonneux, mais en montant sur la premiere colline qui n'en étoit éloignée que d'un mille, nous fûmes surpris d'y trouver quantité de pois & de fraises, & surtout une multitude étonnante de figuiers sauvages; le bois de chauffage que nous y prîmes, étoit du cyprès & du bouleau. Le bruit de nos haches attira quelques Négres, qui n'oserent s'approcher; ce qui nous confirma dans l'opinion, que les premiers n'étoient pas des habitans du même Pays, ou que s'ils étoient Afriquains, ils étoient de la Côte qui regarde l'Europe.

Nous eumes jusqu'au 24 une Navi-

gation douce & paisible. Il n'y avoit personne dans le Vaisseau qui connût assez la Geographie, pour nous faire prendre une autre idée de ces parties de l'Afrique que par leur hauteur. A 20 milles d'un Cap que nous quittions, nous trouvâmes une autre pointe, qui nous fit éprouver pour la premiere fois quelques mouvemens de crainte; car tandis que nous faisions des bordées pour doubler ce passage, nous tombâmes tout d'un coup dans un bas-fond, d'où nous eumes une peine mortelle à nous tirer. Nous portâmes ensuite le Cap vers la Côte, & nous mouillâmes à l'entrée de la nuit sur huit brasses de bon fond. J'étois surpris de cette maneuvre du Capitaine, qui affectoit de ranger continuellement une Côte si dangereuse. Le tems étant fort beau, nous envoiâmes notre Chaloupe pour sonder au-delà d'un Banc de sable, près d'une autre pointe. Le fond s'y trouva bon, & le Capitaine nous fit prendre aussi-tôt cette route. Avant la fin du jour, plusieurs petits Bateaux joignirent notre bord. Les Negres qui les conduisoient avoient tous à leurs oreilles des anneaux jaunes que nous prîmes pour de l'or. Ce fut alors que

je crus pénétrer le deſſein du Capitaine, & lui ayant communiqué ma penſée, il me confeſſa ſecrétement que je ne me trompois pas dans ma conjecture. Il avoit appris d'un autre Capitaine Anglois, que dans pluſieurs endroits de cette Côte, les Negres avoient des amas conſidérables de poudre d'or, & qu'étant ſans commerce avec les Européens, ils en connoiſſoient peu la valeur. La couleur de leurs anneaux ayant achevé de le perſuader, il me recommanda le ſilence avec tous les Gens du Vaiſſeau, & me faiſant eſperer quelque occaſion de nous enrichir, il ſe flatta que nous pourrions en profiter ſans admettre perſonne à notre ſecret.

Quoique nous ne puſſions tirer aucun éclairciſſement des Negres, qui nous avoient abordés, nos propres obſervations nous firent juger que cette Côte étoit fort peuplée. Outre beaucoup de fumée que nous appercevions du côté de la terre, nous crumes découvrir quantité de Negres qui couroient le long du rivage. La douceur des prémiers fit prendre au Capitaine une idée favorable de leur Nation.

D'ailleurs il falloit risquer quelque chose avec de si grandes espérances. Il me déclara d'un air ferme que sa résolution étoit de se mettre dans la Chaloupe avec cinq ou six de ses Matelots les plus stupides, & il me demanda si je me sentois assez de courage pour l'accompagner. Le regret que j'avois d'abandonner ma femme & mes enfans, me fit naître d'abord quelques objections; mais considérant aussi que le Ciel m'offroit peut-être une occasion que je ne retrouverois jamais, je ne mis qu'une condition à notre entreprise : ce fut d'arrêter dix des onze Negres qui étoient montés dans notre Bord, après les avoir traités assez civilement, pour leur faire comprendre que notre dessein n'étoit pas de leur nuire, & d'emmener avec nous l'onziéme, qui ne manqueroit pas de rendre témoignage de notre conduite & de nos intentions. Ma pensée étoit de nous précautionner contre la trahison, en gardant ainsi des Otages; & le danger d'irriter toute la Nation par cette espece de violence, me paroissoit bien moindre que celui de nous livrer sans aucune sorte de pré-

cautions. Ayant fait goûter cet avis au Capitaine, nous offrimes des rafraîchiſſemens aux Negres, nous leur fimes divers préſens que nous accompagnâmes de beaucoup de careſſes, & tâchant de leur faire comprendre notre deſſein par nos ſignes, nous les laiſsâmes dans notre Bord après avoir donné ordre à nos Gens de ne pas ſe relâcher de leurs civilités. Celui que nous fîmes deſcendre avec nous dans la Chaloupe avoit le viſage peint de rouge, & la tête entourée de plumes, ce qui nous le fit prendre pour un homme de quelque rang dans ſa Nation. Il marqua ſi peu de réſiſtance à nous ſuivre & à laiſſer derriere lui ſes Compagnons, que ne doutant plus qu'il n'eut pénétré nos ſentimens, nous ne fîmes aucune difficulté de ſuivre la route qu'il nous marqua pour gagner le rivage. A meſure que nous avancions, le nombre des Negres nous paroiſſoit augmenter ſur la Côte, & commençant à les appercevoir diſtinctement, nous jugeâmes que c'étoit l'admiration qui les attiroit pour nous voir arriver. Le Capitaine s'étoit muni de pluſieurs petits Miroirs, de quel-

ques paires de Cizeaux, & d'un grand nombre de Mouchoirs de toile rouge. Il mit un de ces Mouchoirs au cou du Negre qui nous accompagnoit. Il lui avoit déja donné un Miroir, qui lui avoit paru un préſent merveilleux, & dans lequel il ne ſe laſſoit point de ſe regarder.

Nos armes étoient nos Epées, des Fuſils & des Haches, que nous avions cru devoir porter particulierement à toutes ſortes de hazards. Nous étions ſept, en y comprenant le Capitaine & moi. En arrivant au rivage, qui étoit bordé d'une foule de Negres, nous étendîmes les mains en ſigne de paix & d'amitié. Mais notre Guide nous épargna l'embarras de nous expliquer davantage. Ayant ſauté à terre auſſi-tôt, ou plutôt s'étant élevé dans l'eau qu'il avoit encore juſqu'à la ceinture, il dût faire en peu de mots un récit bien favorable à tous ceux qu'il rencontra, puiſqu'il s'éleva des cris & des témoignages de joie qui ne purent nous paroître équivoques. Nous fûmes reçûs effectivement comme des Anges du Ciel. Pluſieurs Negres, qui paroiſſoient diſtingués entre

leurs Compagnons, nous offrirent la main pour nous aider à descendre de la Chaloupe, & remarquant que nous faisions passer le Capitaine à notre tête, ils conçûrent que c'étoit lui qu'ils devoient regarder comme notre Chef.

Ils nous conduisirent jusqu'à leur Habitation, qui n'étoit qu'à un demi mille du rivage. Quoique les témoignages de leur amitié ne se démentissent point sur la route, leur curiosité nous étoit souvent incommode. Ils vouloient voir nos Epées & nos Fusils. Ils examinoient la figure de nos Habits. Ils nous prenoient les mains, comme s'ils en eussent admiré la couleur. Le Capitaine ayant refusé de leur abandonner son Fusil & son Epée, nous suivîmes son exemple ; ce qui n'empêchoit point qu'ils ne portassent continuellement la main à nos armes, pour y fixer plus curieusement leurs yeux. Enfin nous arrivâmes à leur Bourgade, qui n'étoit qu'un misérable assemblage de Cabanes sans ordre, & la plûpart composées de terre & de branches d'arbres. Nous crûmes entendre par leurs signes qu'il y avoit

plus loin une Habitation nombreuſe & mieux bâtie, où leur Roi faiſoit apparemment ſa réſidence. Le Païs n'étant point couvert par des Montagnes, ni par des Bois, comme celui dont nous avions approché trois jours auparavant, il étoit ſi ſec & ſi ſtérile, qu'à peine avions-nous apperçû quelques arbres, & quelques traces de verdure dans le chemin que nous avions fait depuis la Mer.

Toute la Nation, hommes & femmes, étoit nuë juſqu'à la ceinture, & n'étoit couverte autour des reins que d'une large bande de peau, dont le poil avoit été coupé ou brûlé. La plûpart portoient des anneaux aux oreilles, & l'avidité du Capitaine augmentant à cette vûë, il avoit déja fait entendre à quelques Negres, que pour leurs anneaux il donneroit volontiers un petit Miroir ou une paire de Cizeaux. Il en obtint ainſi quelques-uns, & ſe perſuadant, plus il les conſidéroit, que c'étoit véritablement de l'or, il m'avertiſſoit à voix baſſe que nous touchions au tems de la fortune. Je ne pouvois rien oppoſer à cette préven-

tion. Cependant mes yeux ne me rendoient pas le même témoignage que les siens, & la couleur du métail qui me paroissoit un jaune beaucoup plus foncé que l'or, me laissoit des soupçons. J'essayai même de plier quelques anneaux, & la facilité avec laquelle ils cédérent à des efforts assez médiocres, augmenta mon incrédulité. Un Chef des Negres, qui étoit, sans doute, le prémier de l'Habitation, nous ayant fait entrer dans sa Cabanne, on nous y offrit des Viandes cruës, avec une Liqueur dont nous ne pûmes boire après en avoir goûté. Mais nous mangeâmes volontiers d'une espéce de fruit, qui avec moins de grosseur que nos Melons, en avoit à peu près le goût & la couleur. Notre confiance augmentant pour des Hôtes si doux & si caressans, nous ne fîmes plus difficulté de laisser manier nos armes à celui qui nous traitoit. Il nous parut qu'il ne connoissoit point l'usage de nos fusils; mais le plaisir qu'il prenoit à considérer nos haches, nous ayant fait juger qu'il en concevoit l'utilité, le Capitaine lui offrit la sienne qu'il accepta avec des transports de joie; &

pour ne laiſſer rien manquer au préſent, nous y joignîmes deux miroirs, & quatre mouchoirs de toile rouge.

Les Negres avoient fort bien compris que leurs anneaux nous plaiſoient. Nous fûmes agréablement ſurpris à la fin du repas, de nous en voir offrir deux ou trois poignées, que le Chef tira lui-même d'un trou pratiqué dans le mur. Nous ne nous fîmes pas preſſer pour les recevoir, & le Capitaine charmé de cette galanterie, réſolut auſſi-tôt d'en marquer ſa reconnoiſſance avec éclat. Il avoit obſervé ſur le Vaiſſeau que rien n'avoit fait plus de plaiſir aux Negres, que l'Eau-de-vie qu'on leur avoit fait boire, & quelques pieces de Bœuf ſalé qu'on leur avoit abandonnées ſans préparation. Il fit partir deux de nos Gens, accompagnés du Negre qui nous avoit conduits, avec ordre d'apporter du Vaiſſeau un baril d'Eau-de-vie, & un tonneau de viande ſalée. Il recommanda qu'on y joignît du Biſcuit pour notre propre uſage ; & le Negre qui nous avoit ſervi de Guide, comprenant par nos ſignes qu'il alloit apporter de cette Liqueur dont il avoit pris

tant de plaisir à boire, ne manqua point de répandre une si bonne nouvelle. Il fut suivi jusqu'au rivage par un grand nombre de ses Compagnons, qui marquerent beaucoup d'envie d'entrer dans la Chaloupe; mais l'ordre étoit donné de n'y recevoir que lui, & n'ayant point douté que les plus curieux ne se missent dans leurs petits Bateaux pour gagner notre Bord, le Capitaine avoit ordonné aussi que sans employer aucune violence, on leur permît seulement d'approcher au pied du Vaisseau, afin qu'ils pussent apprendre de leurs Compagnons avec quelles caresses on les y avoit retenus.

Pendant ce tems-là, nous raisonnions, le Capitaine & moi, non sur la qualité du Métail, que nous étions résolus d'emporter malgré mes doutes, mais sur les moyens de nous en procurer la plus grande quantité qu'il nous seroit possible. Nous aurions souhaité de pouvoir découvrir d'où les Negres le tiroient, & nous balançâmes dans cette pensée si nous ne devions pas pénétrer plus loin dans les terres, pour gagner cet autre lieu où nous avions crû comprendre que résí-

doit leur Chef. Mais quelle apparence de nous éloigner du Vaiſſeau, & de porter la confiance à ce point pour des Barbares ? Nous traverſâmes néanmoins l'Habitation, pour en obſerver les environs, du côté oppoſé à la Mer. Nous n'y trouvâmes que des champs ſtériles, à la réſerve de quelques langues de terre qui paroiſſoient cultivées dans les fonds, & qui ſervoient de pâturage à différentes ſortes d'animaux. Nous en découvrîmes de beaucoup plus étenduës à meſure que nous avancions ; & la ſeule curioſité nous y auroit conduits pour obſerver quelle ſorte d'herbes ou de grains elles produiſoient, ſi nous n'avions été frappés tout d'un coup par la vûë d'une grande Riviere, dont nous n'avions encore apperçû ni le lit, ni l'embouchure. Nous tournâmes auſſi-tôt de ce côté-là, & quelques petites collines, qui nous avoient juſqu'alors dérobé la perſpective, s'abaiſſant bien-tôt devant nous, nos regards eurent une carriere ſans fin pour s'étendre. Nous vîmes dans l'éloignement, non-ſeulement de vaſtes Forêts, mais des Prairies immenſes, ou du moins des terres couvertes de

de verdure. La vûë ſe perdoit à remonter la Riviere, & quantité de Bateaux qui la deſcendoient ou qui étoient attachés au long des rives, ne nous permirent pas de douter qu'il n'y eut quelque relation de commerce entre les Habitans du Païs. Ayant gagné le bord de l'eau, nous y trouvâmes deux Barques chargées d'onze ou douze Negres qui étoient armés d'arcs & de fléches. Ils s'occupoient à mettre à terre deux Taureaux qu'ils paroiſſoient avoir tués à coup de Fléches, & quantité d'autres animaux ſauvages; ce qui nous fit juger qu'ils revenoient de la chaſſe, & que la Riviere leur ſervoit ainſi à rapporter leur proie des Forêts. Sa largeur étoit au moins d'un demi mille. Entre pluſieurs autres Bateaux que nous vîmes paſſer, nous remarquâmes que les uns étoient chargés auſſi d'animaux tués, & d'autres de bois & de branches d'arbres. L'attention de notre Capitaine s'attachoit moins à ce ſpectacle, qu'à examiner le ſable de la Riviere d'où il ſoupçonnoit que les Negres tiroient la matiere de leurs anneaux. Il en prit pluſieurs poignées, qu'il paſſoit ſoigneuſement dans ſes doigts; &

quelques pailletes jaunâtres qui reſtérent ſur ſa main ne lui permettant plus de méconnoître ce qu'il cherchoit, il les approcha de l'oreille d'un Negre, pour lui faire entendre qu'il croyoit leurs anneaux du même métail. Ce Negre, qui étoit celui dont nous avions reçu des rafraîchiſſemens, comprit tout d'un coup ſa penſée; & nous faiſant deſcendre au long de la Riviere l'eſpace d'environ deux milles, il l'attira dans un endroit fort ſablonneux, où nous découvrîmes tout d'un coup ce qu'il vouloit nous faire remarquer. C'étoit un grand nombre de claies fort ſerrées, qui formoient différens angles, & qui en donnant paſſage à l'eau, pouvoient retenir les petits corps étrangers qu'elle charioit avec elle. Mais l'idée que nous avions du ſable d'or ne s'accordoit point encore avec ces machines; car il n'étoit pas vraiſemblable qu'il pût être arrêté par des claies, qui toutes ſerrées qu'elles étoient, ne retenoient pas le ſable ordinaire. Cependant l'ardeur du Capitaine lui ayant fait examiner toutes ces claies, tandis que les Negres qui étoient avec nous faiſoient de leur

côté les mêmes recherches, il s'y trouva, non pas du sable d'or, comme nous nous l'étions imaginé, mais quelques petits lingots de différente forme & de grosseur inégale, dont l'un n'étoit guéres moins épais que le petit doigt de la main, sur la longueur d'environ deux pouces. Quoiqu'il ne fût point sans mêlange, nous le reconnûmes si clairement pour un métail, qui ressembloit à celui des anneaux, que le Capitaine ne put modérer sa joie. Il me fit observer que la grossiereté des Negres leur faisoit sans doute négliger la poudre d'or qu'ils ne pouvoient convertir à leur usage, & que s'attachant aux lingots dont ils composoient leurs anneaux, ils mépriſoient absolument le reste. Comme il ne s'en trouvoit qu'un fort petit nombre, nos espérances paroissoient réduites aux anneaux des Negres, dont nous étions bien résolus de ne laisser derriere nous que ce qu'ils refuseroient de changer contre nos Marchandises; à moins que nous ne pûssions nous ménager la liberté de passer quelque tems dans le Païs, & d'employer notre industrie sur la Riviere avec plus de soin &

de diſcernement, que les Negres.

Cependant lorſque nous fûmes retournés à l'Habitation, il nous vint à l'eſprit, que recueillant ſans ceſſe ce qui ſe trouvoit dans leurs claies, ils pouvoient avoir quelque amas de ce précieux métail, & notre curioſité du-moins nous faiſoit ſouhaiter d'apprendre s'ils le changeoient auſſi-tôt en anneaux, & quelle méthode ils avoient pour lui donner cette forme. Les Gens que nous avions envoyés au Vaiſſeau en étoient revenus dans notre abſence, avec ce que nous leur avions ordonné d'apporter. Ils n'avoient pas eu peu d'embarras juſqu'à notre retour, à repouſſer les Negres qui vouloient faire l'eſſai de nos proviſions. Mais nous ne pûmes douter que celui qui nous avoit accompagnés ne fût leur Chef, lorſqu'à ſon arrivée toute la foule qui environnoit nos Gens ſe diſſipa. Nous lui offrîmes auſſi-tôt un verre d'Eau-de-vie, qu'il ne voulut prendre qu'après nous avoir vû boire avant lui. Il en fut ſi ſatisfait, quoiqu'il ne l'eût pas bû ſans faire quelques grimaces, qu'il s'en fit donner un ſecond verre; & loin d'en

offrir aux autres, il se hâta de prendre quelques grands vaisseaux de terre dans lesquels il vuida le baril, & ne les serra pas moins promptement dans un trou de sa Cabane. Notre bœuf salé flatta beaucoup aussi son goût. Il vuida de même le tonneau, en examinant successivement toutes les pieces, & la satisfaction qui paroissoit sur son visage marquoit la joie qu'il ressentoit de notre présent. Le Capitaine prit ce moment pour lui témoigner par des signes que nous pouvions lui renouveller la même faveur, & ne perdant pas de vûë nos propres intérêts, il s'efforça de lui faire entendre, en lui montrant les petits lingots & les anneaux, que l'eau-de-vie & le bœuf salé ne seroient point épargnés à ceux de qui nous recevrions de l'or. La nature ne manque point d'éloquence dans ses signes lorsqu'il est question d'exprimer ce qu'elle désire avec beaucoup d'ardeur. Le Negre nous entendit, & nous faisant passer dans une autre Cabane qui touchoit à la sienne, il nous y fit voir un tas de ces petits lingots pour lesquels notre passion étoit si vive. Un mouvement d'avidité

naturelle porta d'abord le Capitaine à remplir ſes poches de ce précieux métail ; mais la charge devenant bien-tôt trop peſante, je lui fis faire attention que ſi le Negre ne nous ôtoit pas la permiſſion, qu'il paroiſſoit nous accorder, il étoit beaucoup plus ſimple de commencer par remplir le tonneau & le baril qui étoient demeurés vuides dans la Cabane voiſine. Je les fis apporter par nos Gens, & tandis que notre Capitaine aſsûroit le Negre, par de nouveaux ſignes, que nous lui donnerions du Bœuf ſalé & de l'Eau-de-vie pour ſes lingots, je remplis nos deux tonneaux de ce que je pûs démêler de plus précieux dans le tas. On n'y fit pas la moindre oppoſition. Les Mouchoirs, les Cizeaux, les Miroirs, une Epée & deux Haches, dont le Capitaine fit un autre tas qu'il offrit au Negre, parurent à ce Barbare un équivalent fort ſupérieur à des richeſſes dont il ne connoiſſoit pas le prix.

La difficulté étoit de tranſporter avant la nuit une proie ſi riche, mais ſi peſante, juſqu'à la Chaloupe. Cette entrepriſe nous couta beaucoup de peine & de tems. Il fallut rouler les

tonneaux sur des troncs d'arbres que nos Haches rendirent propres à cet office. Enfin nous gagnâmes le rivage, & renouvellant nos caresses au Chef des Negres, qui n'avoit pas cessé de nous accompagner, nous retournâmes au Vaisseau avec celui qui nous avoit d'abord servi de Guide. Loin de manquer à nos promesses, nous étions résolus d'envoyer le même soir à de si honnêtes gens, deux tonneaux de Viande salée, & deux barils au lieu d'un ; bien persuadés que le lendemain ils nous reviendroient pleins de lingots. Ce fut en effet notre premier soin en arrivant à bord. Nous prîmes aussi le parti de renvoyer les dix Negres que nous avions retenus pour otages. Le Capitaine joignit à son présent une piece de Drap, & quelques ustenciles plus commodes que précieux, dont il ne douta point que les Sauvages ne fissent autant de cas que des Miroirs.

Nous passâmes la nuit dans les plus agréables idées du monde, & l'impatience de voir augmenter le lendemain nos richesses, ne nous permit pas de fermer un moment les yeux.

A peine vîmes-nous les prémiers rayons du jour, que nous préparant à regagner la terre, nous faisions déja disposer la Chaloupe, lorsque nous découvrîmes entre la terre & nous, une prodigieuse quantité de Bateaux qui nous parurent chargés de Negres. Quoique la confiance fût établie sur de si bons fondemens entre ces Barbares & nous, la prudence demandoit quelques précautions. Le Capitaine ayant fait retirer la Chaloupe, donna ordre que toutes les armes fussent préparées. Nous n'avions que dix mauvaises pieces de Canon, quoique le Vaisseau fût percé pour trente. Mais nous ne manquions ni de Fusils, ni de Pistolets. Les Negres s'approchant à mesure que le jour s'éclaircissoit, nous remarquâmes qu'ils étoient tous armés d'Arcs & Fléches, & comptant plus de cent Bateaux, sur chacun desquels il n'y avoit pas moins de sept ou huit hommes, il nous parut trop certain qu'une troupe si nombreuse ne venoit point avec de favorables intentions. Notre conjecture fut qu'ayant été tentés par nos présens, ils avoient fait réflexion pendant la nuit qu'ils

pouvoient ſe rendre maîtres de notre Vaiſſeau ; ou que la nouvelle de notre arrivée s'étant répanduë juſqu'à des Habitations plus éloignées, d'autres Negres, ou leur Roi même, s'étoient hâtés de deſcendre la Riviere pour avoir part au butin.

Ils n'étoient plus qu'à la portée du fuſil. La Mer étoit tranquille, & tous nos ſignes d'amitié n'empêchant point qu'ils ne ſe ſerraſſent fort adroitement pour avancer, il ne nous reſta plus aucun doute que leur deſſein ne fut d'en venir à l'attaque. Dans cet embarras, le Capitaine ſe fiant peu à la défenſe de trente deux hommes, qui compoſoient notre Equipage, contre une troupe de ſept ou huit cens Barbares, eſpéra de les épouvanter par le bruit. Il fit faire une décharge générale de notre artillerie, & quoiqu'il nous crévât quatre pieces de Canon dès le premier coup, cet expédient fit un effet merveilleux. Les Barbares, qui vraiſemblablement n'avoient jamais eu aucune connoiſſance des armes à feu, furent ſi conſternés de ce bruit & du mêlange de la fumée & des flammes, que la précipitation de leur fuite ren-

dit témoignage à leur crainte. Nous en vîmes tomber quelques-uns dans la Mer, & ne pouvant attribuer leur chûte à nos balles, puiſque l'ordre étoit de ne pas tirer vers eux, nous n'en accuſâmes que leur frayeur. Toutes nos allarmes ſe changérent en riſée ; mais après cette avanture, nous conclûmes que ſoit par la défiance des Sauvages ou par la nôtre, nous devions renoncer à tout eſpoir de renouer avec eux, & nous éloigner d'une Côte où nous ne pouvions rien obtenir par la force. Ce ne fut pas néanmoins ſans avoir pris toutes ſortes de connoiſſances & de meſures maritimes pour nous aſsûrer quelque jour le pouvoir d'y revenir.

Un vent de terre fort impétueux aida bien-tôt notre réſolution. Il devint ſi violent à neuf heures du matin, que nous fûmes obligés de caller toutes nos voiles, & de nous abandonner pendant tout le reſte du jour à la fureur de l'orage. Notre grand mât fut briſé avec un fracas épouvantable. L'obſcurité s'étant répanduë de bonne heure, nous tremblâmes à l'entrée de la nuit pour le ſort de notre Vaiſſeau,

dans une Mer ſans bornes & ſans fond. Si nous avions eu quelque reproche à nous faire dans notre commerce avec les Negres, nous aurions regardé une tempête ſi furieuſe, comme un châtiment. Le vent changeoit à chaque inſtant, ſans rien perdre de ſa violence. Notre Vaiſſeau étant ſans ceſſe couvert par les flots, & les ſecouſſes que nous éprouvions continuellement étoient ſi terribles, que la ſeule agitation de l'air ne nous permettoit pas de tenir une chandelle allumée. Nous paſsâmes près de dix heures dans cet affreux état, n'attendant qu'une mort inévitable. La lumiere du jour diminua un peu l'horreur de notre ſituation ; mais elle ne changea rien à l'impétuoſité du vent, qui continua de faire ſon jouet de notre Vaiſſeau pendant cinquante-quatre heures. Tout l'art de nos Matelots s'étant épuiſé dans leurs premiers efforts, rien n'étoit ſi triſte que de voir, & le Capitaine & tout l'Equipage, couchés le viſage contre le plancher du Vaiſſeau, roulant quelquefois les uns ſur les autres, ou ſe chocquant à chaque ſecouſſe que le Vaiſſeau recevoit des flots, &

n'eſpérant plus que du Ciel l'aſſiſtance qui ne pouvoit nous venir d'aucun ſecours humain. Perſonne ne penſant à manger ni à boire dans une ſi terrible extrêmité, je fus peut-être le ſeul qui eut l'attention de prendre quelque liqueur forte & d'en faire avaller à ma femme & à mes enfans. J'avois été obligé de les lier aux piliers de ma Cabane, ſans quoi ils auroient couru mille fois riſque de ſe tuer contre les planches, ou l'un contre l'autre.

Enfin le Ciel, qui ne vouloit mettre que notre conſtance à l'épreuve, nous délivra de la plus horrible tempête dont on puiſſe prendre l'idée dans l'hiſtoire ou dans les récits des Matelots. Mais en revenant de cette eſpece de mort, nous nous trouvâmes auſſi embarraſſés que des gens qui ne feroient qu'arriver à la vie. La plûpart de nos inſtrumens de marine étoient briſés, juſqu'à notre Bouſſole qui ne ſe trouvoit plus en état de nous ſervir. Cependant l'état où nous étions paſſés nous paroiſſant délicieux après celui dont nous étions ſortis, nous penſâmes moins à régler notre route qu'à prendre les alimens qui nous étoient

devenus si néceſſaires, & à réparer les dommages du Vaiſſeau. Pendant cinq jours & cinq nuits que dura, ou la tempête, ou cette eſpéce de délaſſement que nous prîmes après nos peines, en continuant de ſuivre, comme au hazard, la direction du vent; nous crûmes qu'une navigation ſi aveugle & ſi violente, n'avoit pû manquer de nous faire parcourir une bonne partie du Globe. Cependant vers le midi du ſixiéme jour, un de nos Matelots ayant crié qu'il voyoit la terre, d'autres gens de l'Equipage qui avoient fait le Voyage d'Angleterre en Amérique, nous aſsûrérent que la terre qui ſe préſentoit effectivement devant nous étoit une des Iſles Canaries, nommée Ferro. Nous ſondâmes auſſitôt, & nous trouvâmes trente braſſes. L'état de notre Vaiſſeau nous faiſant juger tout lieu du monde propre à le rétablir & à nous repoſer, nous ne balançâmes point à tourner nos voiles vers la terre. Un grand nombre d'oiſeaux que nous commençâmes à voir autour de nous, acheva de nous rendre le courage. Nous n'étions plus qu'à deux lieuës de l'Iſle, lorſque nous décou-

vrîmes un Vaiſſeau, qui paroiſſoit en avoir fait le tour, pour gagner apparemment, comme nous, le Port que nous cherchions. Nous ayant découvert en même-tems, il arbora auſſitôt le Pavillon Anglois ; & voyant le nôtre, que nous fîmes paroître au moment, il nous ſalua de deux coups de Canon, que nous ne pûmes lui rendre dans le déſordre où étoit notre artillerie. Mais notre Capitaine, qui étoit bien aiſe de prendre langue avant que d'entrer dans l'Iſle, me propoſa de deſcendre dans la Chaloupe, & d'aller faire ſes excuſes à nos Compatriotes, que nous crûmes auſſi maltraités que nous par la tempête. J'acceptai volontiers cette commiſſion. Le Vaiſſeau qui venoit à nous étoit Marchand comme le nôtre. Il ſe nommoit la Trinité, & le Capitaine M. Flint. Sans avoir ſouffert autant que nous, il avoit beſoin de quelques réparations, qui lui avoient fait choiſir l'Iſle de Ferro, plûtôt que celle de Canarie, dans l'eſpérance de s'y radouber à meilleur marché. Nous entrâmes enſemble dans la Rade, qui eſt naturellement ſûre & commode, & qui pourroit le devenir

encore plus avec quelque ſecours de l'art. La Bourgade qui en occupe les bords, n'eſt compoſée que d'Artiſans, de Pêcheurs & de Vignerons ; l'Iſle n'a guéres d'autres proprietés que de porter d'excellent raiſin & d'autres fruits. Elle eſt ſans Riviere, & même ſans aucune ſource d'eau, du moins ſi ce n'en eſt pas une que l'Arbre qu'on nous fit voir, & d'où l'eau coule continuellement dans des réſervoirs dont on ne nous permit point d'approcher. Les Habitans prétendent que cette eau deſcend d'une Nuée que nous vîmes effectivement au-deſſus de l'arbre, & qui ſe réſout continuellement ſur les feuilles d'où elle coule dans les réſervoirs. Ils donnent à cet arbre le nom de Saint. La groſſeur du tronc paroît être d'environ dix pieds. Il eſt d'une hauteur médiocre ; mais la circonférence de ſes branches eſt fort étenduë ; & ſon fruit, qui eſt une eſpece de gland, nous parut d'un excellent goût. Cependant le ſoin qu'on a d'en écarter les Etrangers, nous fit croire que cette eau merveilleuſe qu'on fait deſcendre du Ciel, vient de quelque ſource dont on a déterminé le cours

vers le pied de l'Arbre, ou qui en ſort naturellement.

Pendant qu'on travailloit à réparer les deux Vaiſſeaux, M. Flint nous apprit les circonſtances de ſon Voyage, & celles de la tempête qu'il avoit eſſuyée. Il venoit des parties méridionnales de l'Amérique, où il étoit allé de Carthagéne pour recueillir des ſommes conſidérables qui lui étoient dûës dans divers Ports. Comme il avoit fait un long ſéjour à Carthagéne, il nous communiqua des Obſervations ſi curieuſes ſur la ſituation de cette fameuſe Ville & ſur l'état de ſon commerce, que l'intérêt commun à tous les Anglois de connoître un des principaux centres de leurs affaires, me fit ſouhaiter de prendre une copie de ſes Mémoires. Je la placerai ici, telle qu'il eut la bonté de me l'accorder.

MEMOIRE

Sur la Situation & le Commerce de Carthagene.

CArthagene, que les Eſpagnols prononcent *Cartahena*, reçut ce nom en 1502 de Rodrigo de Baſtides qui la découvrit, & qui trouva quelque reſſemblance entre ſon Port, & celui de la Carthagene d'Eſpagne.

Ce Port eſt formé par une Iſle, (appellée aujourd'hui *Varu*, dont le nom étoit autrefois *Carex* ou *Caresha*, & Cadego dans ſa premiere origine,) & par une Péninſule qui ſe joint au Continent, par une Iſthme ou une Langue de terre fort étroite, de la longueur d'environ cinq milles & demi. La Péninſule, qui s'appelle *Nave*, a près de quatre milles de long; leur Côte s'étend du Midi à l'Occident, & du Nord à l'Eſt. C'eſt au Midi de la Péninſule qu'eſt ſituée l'Iſle, elle eſt ſéparée de la terre au Nord-Eſt par un paſſage fort étroit, qui s'appelle *Paſſa a Cavallos*, ou Paſſage des Chevaux;

& d'un de ſes coins au Nord-Oueſt, ſort une Langue de terre, qui s'avançant dans la Mer l'eſpace d'environ deux milles, s'étend juſqu'à la diſtance de deux cent pas de la Péninſule de Nave; c'eſt l'intervalle de cette diſtance qui fait la bouche du Port, & que ſa petiteſſe a fait nommer *Bocachica*, ou la petite bouche. Le Port a quatre lieuës de longueur, du Nord au Midi; ſa largeur eſt de cinq milles, du Couchant à l'Eſt: mais elle n'a pas toujours cette étenduë, elle eſt d'abord réduite à l'eſpace d'un mille, par la Péninſule qui vient à s'élargir; enſuite elle redevient large de trois milles, dans un endroit où l'Iſthme ſe rétrécit; & deux milles plus loin, lorſque l'Iſthme ſe change en une grande langue de terre, elle n'a pas plus de trois cent pas; de-là, elle s'ouvre encore pendant un mille & demi; après quoi quelques petites Iſles rendent les paſſages fort étroits: elle diminue par degrés l'eſpace d'un autre mille, & ſe change enſuite en un boyau qui continue pendant deux milles entre des terres marécageuſes, quoiqu'il recommence à s'ouvrir encore vers ſa fin. Ce

Marais & ce boyau portent le nom de *Marais & de Lac de Canapoté.*

Le Port, qui s'appelle *Laguna*, ou Lac de Carthagene, eſt un des meilleurs Ports des Indes Occidentales, & même du Monde entier ; il eſt ſpacieux, & capable de contenir pluſieurs Flottes conſidérables, qui peuvent s'y remuer librement, quoique les Vaiſſeaux dont la charge eſt peſante, ſoient obligés de jetter l'ancre à une grande diſtance de la Ville, qui a une fort bonne clé. Auſſi eſt-ce dans ce Port que les Galions paſſent l'hyver, lorſqu'ils s'arrêtent à leur retour de Porto-Bello, & qu'ils prennent leur Cargaiſon pour retourner en Eſpagne ; c'eſt par cette raiſon qu'il eſt ſi bien fortifié. On y voit pluſieurs petites Iſles, ſurtout au long des Côtes.

Carthagene eſt diviſée en haute & baſſe Ville. La Ville haute, qui eſt proprement la Cité, eſt bâtie dans l'Iſthme ; elle s'y étend environ trois quarts de mille. Dans cet endroit il tend au Nord-Eſt & au Sud-Oueſt, ſur un mille de largeur ; après quoi faiſant un coude d'un mille & demi au Sud-Oueſt, il reprend enſuite au Sud-

Eſt, environ l'eſpace d'un demi mille; mais immédiatement au-deſſus & au-deſſous de la Cité, il n'eſt étendu que de quelques pas plus qu'elle. En un mot la Cité couvre toute la largeur de l'Iſthme, & commence à l'entrée du Canal; de ſorte qu'au Nord-Oueſt elle eſt arroſée par la Mer, & à l'Eſt par le Canal, dans lequel la Mer entre auſſi du Port.

De l'autre côté du Canal eſt la baſſe Ville, nommée *Xiximani*, ou ſuivant la prononciation Eſpagnole *Hihimani*. Par contraction on écrit & l'on prononce *Xemani*, mot Indien, qui ſignifie un Fauxbourg. Elle eſt ainſi au Sud-Eſt de la Ville haute, ou de la Cité, & elle n'a pas la moitié de ſa grandeur.

Après la découverte de ce Port les Eſpagnols y aborderent ſouvent, & firent la guerre aux Indiens, mais ſans y former d'Etabliſſement, quoiqu'ils l'euſſent entrepris pluſieurs fois. Enfin l'année 1527 Dom Pedro de Eredia eut ordre d'y bâtir une Ville, & la commença; elle fut achevée huit ans après par Georges Robledo.

Xemani eſt d'une fondation plus

récente, car le Colonel Beeſton n'en parle point dans ſon Voyage de Carthagene en 1671, & ce ſilence s'accorde fort bien avec les plus anciens Mémoires qu'on a de cette Place ; où l'on obſerve que de la Cité l'on paſſoit aux Marais de Canapoté ſur un Pont, ou ſur une ſorte de Chauſſée longue de deux cent pas, où l'on avoit pratiqué deux arches, pour le paſſage du flux & du reflux.

Carthagene eſt une très-belle Ville, & la plus belle après Mexico, de toute la Partie Orientale de l'Amérique. Elle eſt compoſée de cinq grandes ruës, dont chacune a près d'un demi mille de longueur ; les maiſons ſont de pierre, & fort bien bâties. Une ruë plus longue & plus large que toutes les autres, traverſe la Ville entiere, & forme une grande Place au centre. On y compte cinq Egliſes, outre la Cathédrale qui s'éleve au-deſſus de tous les autres Edifices, & qui ne renferme pas moins de richeſſes dans ſon ſein, qu'elle étalle de magnificence au dehors ; onze Maiſons Religieuſes de l'un & de l'autre ſexe ; une magnifique Maiſon de Ville, & un Edifice qui ne

l'eſt pas moins pour la Douane. En un mot les Bâtimens y ſont généralement d'une beauté extraordinaire. Elle eſt fort peuplée, pour une Ville Eſpagnole d'Amérique ; on fait monter le nombre des Habitans à plus de vingt-quatre mille, dont plus de quatre mille ſont Eſpagnols, & le reſte Négres & Mulâtres ; tous ſi aiſés, qu'ils paſſeroient pour riches dans tout autre lieu du monde.

Elle eſt auſſi fortifiée par l'art que par la nature : le rivage ſur lequel elle eſt ſituée eſt défendu par ſa diſpoſition naturelle, & par quantité de Rocs, qui ne permettent point aux gros Vaiſſeaux d'en approcher. Le Port n'eſt pas moins sûr ; l'entrée en eſt gardée par un Fort, qui porte comme elle le nom de *Bocachica*, & qui ſe nomme auſſi le Fort de S. Louis. Il eſt à gauche, dans l'endroit où le Canal eſt le plus reſſerré ; & vis-à-vis l'entrée, c'eſt-à-dire dans le Port même, à la ſortie du Canal, eſt une Iſle avec un autre Fort, nommé S. Joſeph. Sur le rivage, environ trois quarts de mille au-deſſus du Port, on trouve encore deux Forts, l'un nommé S. Philippe, & l'autre S.

Jacques ; & ſur la Langue de terre, dont on a parlé, à trois milles de la Cité, eſt un autre Fort, beaucoup plus conſidérable & preſque inacceſſible, qu'on appelle *El fuerte de ſanta Cruz*, & *Caſtillo grande*. Il n'y peut aborder qu'un petit nombre de Bateaux, & l'accès en eſt impoſſible du côté de la terre parce qu'il eſt environné de Marais, & d'un large Foſſé que l'eau de la Mer remplit. Vis-à-vis de ce Fort, ſur une pointe de terre qui ſort du Continent, on trouve encore un Fort nommé *Mançanillo*, ou *la petite Pomme*, par alluſion à certaines pommes qui ſervent à cacher du poiſon. Enfin l'on compte un ſeptiéme Fort, appellé *Paſtillo*, qui défend du même côté l'étroit paſſage de Xemani.

Malgré tant de Fortifications, on a pris plus d'une fois Carthagene ; il eſt vrai que les Eſpagnols les ont encore augmentées depuis la derniere Paix, & qu'ils en ont groſſi les Garniſons ; de ſorte qu'on ne trouveroit pas aujourd'hui la même facilité à s'en rendre maîtres, que les François trouverent dans l'Expédition de M. de Pointis. Carthagene paſſe aujourd'hui pour

la plus forte Place de l'Amérique, après celle de la Havana ; elle n'a jamais été foible, puiſque c'eſt la premiere Ville que les Eſpagnols ayent fortifiée dans le Nouveau Monde. Elle étoit déja défenduë par des Redoutes lorſqu'elle fut priſe par le Chevalier François Drake ; on y voyoit à peu de diſtance un Couvent de Franciſquains, capable de réſiſtance, & deux Forts bien entretenus. Cependant Gage obſerve que de ſon tems, elle étoit moins forte que Porto-Bello. La haute Ville & celle de Xemani ſont aujourd'hui fortifiées régulierement ; celle-ci eſt environnée de ſept Baſtions, & le Canal qui la ſépare de l'autre, avec laquelle elle n'a de communication que par un Pont mobile, lui ſert d'un large Foſſé. A la diſtance d'un quart de mille à l'Eſt Nord-Eſt, eſt le Fort Saint Lazare, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, *San Felipé de Baraxas*, où l'on paſſe auſſi par un Pont mobile. Ce Fort commande les deux Villes, & ſe trouve commandé lui-même par une montagne fort haute, & d'un très-difficile accès. Du côté du Sud-Eſt à un mille du Fort, on trouve ſur une colline

Colline le Monaſtere de *la Mandre de Popa*, qui tire ce nom de ſa reſſemblance avec la poupe d'un Vaiſſeau. On l'appelle auſſi *Nueſtra Sennora de la Candelaria*, & l'on n'a rien épargné pour le rendre capable de défenſe.

Carthagéne eſt la Capitale de la Province & du Gouvernement du même nom, ſur la Côte de *Tierra Firma*, qui ſe nommoit autrefois *Caſtillo de l Oro*. Cette Province s'étend l'eſpace de quatre-vingt lieuës depuis *Rio grande* ou *Madalena*, juſqu'au Golfe de Darien, & n'a pas moins d'étenduë depuis la Côte juſqu'à la Nouvelle Grenade. Elle n'eſt pas gouvernée, comme *Santa Fe*, par une Cour de Juſtice & une Chancellerie, mais par un ſeul Gouverneur, qui y fait ſa réſidence avec les Officiers du Roi. C'eſt à Carthagéne qu'on garde le Tréſor royal. Son Evêque eſt dépendant de l'Archevêché de *Santa Fe de Bogota* dans la Nouvelle Grenade.

Les Gallions y venant prendre le revenu du Roi à leur retour de Portobello, ils y deviennent l'occaſion d'un grand commerce, auſſi-bien que les Vaiſſeaux marchands qui y arrivent

ſous leur eſcorte. Carthagéne eſt fort riche. Son principal négoce eſt en perles, en émeraudes, & en toutes ſortes de pierres précieuſes. La plus grande partie des perles y vient de *la Margarita*. On les rafine à Carthagéne ; & dans une de ſes plus belles ruës, on ne trouve que des Ouvriers occupés de cet emploi. Au mois de Juillet, l'uſage ordinaire eſt d'envoyer un Vaiſſeau ou deux à la Margarita, pour en apporter les revenus du Roi & les Marchands de perles. La crainte des Anglois & des Hollandois oblige les Eſpagnols de s'armer ſoigneuſement pour ce Voyage. On envoye auſſi chaque année douze petits Vaiſſeaux, qu'on nomme la Flotte de la Perle, avec un Vaiſſeau de guerre pour les eſcorter de Carthagéne à *Rancherias*, quelques lieuës au Nord-Eſt de *Rio de la Hacha*, où la pêche des perles eſt fort riche.

Les émeraudes viennent de la Province de Santa Marta & du *Nuevo Regno*. Cette ſorte de pierreries étoit fort eſtimée avant que l'Amérique en eût produit un ſi grand nombre. Un Eſpagnol curieux de ſavoir le prix de deux émeraudes les fit voir à un Jouail-

lier Italien, qui eſtima l'une cent ducats, & l'autre trois cens ; mais qui voyant, bien-tôt après, une caiſſe remplie des mêmes pierres n'en offrit plus qu'un ducat piece. Les Indiens les portent au nez, & les croyent bonnes contre l'épilepſie. On les trouve au long des rochers, où elles croiſſent en veines, à peu près comme le criſtal ; & le tems leur fait acquerir leur éclat.

On apporte tous les ans à Carthagéne, ſur de petites Frégates, la plus grande partie de l'Indigo, de la Cochenille, & du Sucre, qui ſe tire de la Province de Guatimala. Les Eſpagnols trouvent plus de ſûreté à faire paſſer toutes ces richeſſes au travers du Lac de Grenade juſqu'à Nicaragua, & par cette voie juſqu'à Carthagéne, où les Gallions s'en chargent pour l'Eſpagne, qu'à les envoyer par les Vaiſſeaux de Honduras, qui ont été fort ſouvent enlevés par les Hollandois, comme ces Frégates pourroient l'être par les Anglois, ſi les Eſpagnols n'avoient chaſſé ceux-ci de l'Iſle de la Providence dont ils étoient obligés de s'approcher trop dans leur courſe.

Pendant pluſieurs années le com-

merce de Carthagéne a beaucoup souffert, non-seulement des Boucaniers, qui étoient un mêlange d'Avanturiers de différentes Nations, accoutumés à insulter les Ports de la Mer du Nord, & à s'emparer des Vaisseaux Marchands ; mais encore de la part des Anglois de la Jamaïque, & des Hollandois de Curasao & de Surinam, qui entretenoient sur cette Côte un commerce clandestin avec les Habitans. Ce commerce portoit le nom de *commerce des Chaloupes*, parce que c'étoit sur des Chaloupes que les Marchands de ces deux Nations venoient prendre les marchandises que les Habitans du Païs leur apportoient pendant la nuit dans leurs Canots. Mais si les Anglois & les Hollandois tiroient un avantage considérable de ce commerce illicite, les Contrebandiers Espagnols y trouvoient encore plus de profit. Non-seulement ils évitoient par-là de payer les droits, qui sont excessifs dans leur Païs, mais ils achetoient les marchandises des Chaloupes beaucoup moins cher qu'ils ne les auroient achetées des Gallions à Porto-bello, ou des Marchands à Carthagéne, ce qui n'empê-

choit pas que celles des Chaloupes ne se vendissent à fort bon prix.

Cette sorte de commerce devint également pernicieuse au revenu du Roi d'Espagne, & aux intérêts des Marchands de bonne foi. La Cour d'Espagne n'y apportant aucun remède, quoiqu'elle n'ignorât point la grandeur du mal, il fut bien-tôt impossible au Gouverneur de Carthagéne de soutenir l'intérêt de sa Nation. On vit paroître les Hollandois avec des Vaisseaux de vingt, de trente & de trente-six Canons. Les Anglois se présentoient de leur côté avec de grandes Chaloupes, & des Brigantins de huit, de dix, de seize Canons, & quelquefois même avec des Vaisseaux de la premiere force; de sorte qu'ils se trouverent en état de protéger les Canots contre les Chaloupes Espagnoles lorsqu'elles entreprirent de les surprendre. A la fin même il auroit été difficile aux Espagnols de se saisir des Canots quand ils n'auroient trouvé personne pour les défendre; car les Contrebandiers, informés par les espions qu'ils avoient sur le rivage, ne faisoient pas difficulté de résister aux

Officiers du Roi, & les maltraitérent dans plusieurs occasions. Ainsi la contrebande s'exerçoit ouvertement à la vûë de la Ville, & fut portée si loin, qu'elle diminua beaucoup le commerce des Gallions, sur-tout pour les Provinces de Carthagéne, de Santa Marta, Papagan, Grenade & Venezuela, qui se trouverent fournies par ces voies indirectes de toutes les marchandises d'Europe dont elles avoient besoin.

Enfin le Gouvernement d'Espagne se déterminant à réprimer tant d'abus, fit partir trois bons Vaisseaux de guerre, avec ordre de passer l'Hyver à Carthagéne. Ils s'y joignirent à quelques autres Vaisseaux venus de la Havana ; & c'est à cette petite Flotte qu'on a donné le nom de *Guarda de las Costas*. Ayant bien-tôt rencontré cinq Bâtimens Hollandois qu'elle attaqua vigoureusement, les Hollandois firent une défense si desesperée, qu'un de leurs Vaisseaux n'étant plus en état de résister, ils prirent le parti de le couler eux-mêmes à fond. Cependant les autres ne pûrent éviter d'être pris, & leur cargaison fut estimée à 100000.

piſtoles. Pour achever cette tragédie, ſeize Marchands Eſpagnols qui ſe trouverent parmi eux, furent conduits à Carthagéne, & pendus avec la derniere rigueur.

Les environs de Carthagéne, & l'Iſthme même, à la réſerve du ſeul endroit où la Ville eſt ſituée, ſont marécageux ; ce qui rend l'air fort mal ſain dans quelques ſaiſons, & produit quantité de maladies. Le climat eſt humide & pluvieux. Cependant il eſt encore moins pernicieux pour la ſanté, que celui de Porto-bello, parce qu'il n'eſt pas ſi chaud, ni ſi humide ; & dans d'autres tems de l'année, le ſéjour de la Ville eſt fort agréable. On y eſt expoſé ſeulement à la *calenture*, dont il n'y a que les Indiens qui ſe garantiſſent, entre ceux qui ſe montrent à l'air du ſoir, qu'on nomme le Serein. Ainſi les Gardes qui veillent la nuit ne peuvent guéres l'éviter.

Tout le Païs d'ailleurs eſt pauvre, ſtérile, montagneux, & ne produit guéres que des arbres fort élevés. Rien n'eſt ſi ſec que le terroir. Il demeure ſans culture, parce qu'il ſeroit trop difficile d'en tirer parti. On y trouve

auſſi peu d'or que de bled : mais les Eſpagnols s'y procurent de l'or par leur commerce avec quelques Nations paiſibles, que leur éloignement n'empêche point de venir trafiquer dans les Villes frontieres de la domination d'Eſpagne. Quelques Montagnes fourniſſent de la raiſine & des gommes aromatiques, du *ſang de dragon*, qui eſt un baume odoriferant d'un grande vertu, & d'autres liqueurs qui diſtillent du tronc des arbres.

Les Habitans des cantons voiſins de Carthagéne ſont les plus fiers & les plus intraitables de tout le Païs. Jamais les Eſpagnols n'ont pû les faire entrer dans aucun traité, ni dans aucune aſſociation de commerce. Ils n'y ont trouvé que des ennemis cruels, toujours diſpoſés à les attaquer, & qui ne font pas difficulté d'empoiſonner leurs fléches pour en rendre les bleſſures incurables ; ſi adroits d'ailleurs à ſe ſervir de leur arc, qu'ils tuent d'un coup de fléche auſſi ſûrement que les Eſpagnols d'un coup de mouſquet. La plûpart ont été détruits dans divers combats, ou ſe ſont retirés plus loin dans les terres ; mais les Eſpagnols

ont tiré peu d'avantage de leur victoire, parce que le Païs demande un grand nombre d'Habitans pour le cultiver, & plus encore pour le défendre. Auſſi ſeroit-il peu capable de défenſe s'il étoit attaqué avec vigueur, & ſurtout ſi l'on ſe ménageoit l'aſſiſtance des anciens Habitans, qui ſeroient charmés d'en chaſſer les Eſpagnols à toute ſorte de prix.

Suivant les Obſervations du Pere Feuillée de l'année 1705, qui ont été vérifiées par celles de Dom Juan de Herrera en 1722, 1723 & 1724, la longitude de Carthagéne à l'Occident de Paris eſt de 77. degrés 46. minutes 15. ſecondes, & par conſéquent de Londres 75 d. 21. m. 15. ſ. La latitude obſervée la même année par Feuillée, étoit de 10. degrés 30. m. 35. ſ. Mais Herrera dans ſes calculs des années 1709 & 1719, n'a trouvé que 10. degrés 26. m. 35. ſ. Cette Obſervation paroît la plus exacte, parce que ſuivant celle de Feuillée à Bocachica, dont il trouva que la latitude étoit de 10. degrés, 20. m. 24. ſ. il ſe trouveroit dix minutes de différence entre la Ville & Bocachica, ce qui

feroit dix milles géographiques; tandis qu'il eſt certain que Bocachica & la Ville ne ſont éloignées que de ſept milles & demi. Suivant les Cartes de Pople & de Moll, la latitude de Carthagéne eſt de 10. degrés 34. m. & la longitude de 76. degrés 35. m. C'eſt une erreur d'un degré 14. m. dans laquelle ces deux Auteurs ſont tombés par précipitation, ou par ignorance.

A ce Mémoire, le Capitaine ajoûta une Relation fort curieuſe de la priſe de Carthagéne en 1585. par le Chevalier Drake. Il la tenoit de ſon pere, qui ſervoit alors dans la Flotte Angloiſe, & qui avoit écrit les évenemens dont il avoit été témoin.

Les Hollandois ayant offert à la Reine Eliſabeth de la reconnoître pour leur Souveraine, cette grande Princeſſe fit de ſérieuſes réflexions ſur leurs offres, & conſidérant les troubles que l'Eſpagne avoit ſuſcités dans ſes Etats depuis le commencement de ſon régne, la haine mortelle des Eſpagnols pour ſes Sujets & pour ſa Religion, les reſſentimens particuliers dont leur Roi étoit animé contr'elle, & les violences qu'il avoit exercées

nouvellement en faiſant ſaiſir dans ſes Ports les Vaiſſeaux & les marchandiſes des Anglois; enfin plus excitée encore par les ambitieux deſſeins de Philippe II, elle réſolut, de l'avis de ſon Conſeil, de recevoir les Hollandois ſous ſa protection, & de les aſſiſter de toutes ſes forces ſuivant l'engagement des anciens Traités. Mais elle refuſa la Souveraineté de leur Païs, & formant au contraire des vûës beaucoup plus nobles, elle entreprit de les rétablir dans leur ancienne liberté. Comme il s'agiſſoit d'abord de les délivrer de l'oppreſſion des Eſpagnols, elle leur envoya un ſecours de ſix mille hommes, & ne doutant point que cette démarche ne fut regardée en Eſpagne comme une déclaration de guerre, elle ſe crut obligée pour garantir ſes propres Etats, de mettre une Flotte en Mer, qui attirât d'un autre côté l'attention des Eſpagnols.

Cette Flotte étoit compoſée de vingt Voiles, tant Vaiſſeaux que Piraces, & portoit à bord 2300. hommes, ſous le commandement du Chevalier Drake, qui fut honoré tout à la fois du titre de Général & d'Amiral. Ses Officiers

de terre étoient Chriſtophe Carliſle, Lieutenant Général ; Antoine Powell, Sergent Major ; Mathieu Morgan & Jean Samſon, Marechaux de Champ. Les Capitaines ſe nommoient Antoine Plat, Edouard Winter, Jean Goring, Robert Pen, Georges Barton, Jean Marchant, Guillaume Ceril, Walter Biggs, Jean Haman, & Richard Slanton. Les noms des Vaiſſeaux & de leurs Capitaines étoient, Martin Frobisher, Vice-Amiral, commandant le Primroſe ; François Knolles, Contre-Amiral, commandant le Gallion Leiceſter ; Thomas Venner, l'Eliſabeth Bonaventure ; Edouard Winter, l'Aid ; Chriſtophe Carliſle, le Tygre ; Henry White, le Seadragon ; Thomas Drake, le Thomas ; Thomas Scely, le Minion ; Samuel Cagley, le Talbot ; Robert Croſſe, le Bond ; Georges Forteſcue, le Bonner ; Edouard Careleſſe, le Hope ; James Erizo, le White Lyon ; Thomas Maon, le Francis ; Jean Rivers, le Vantage ; Jean Vaughan, le Drake ; Jean Varneg, le George ; Jean Martin, le Benjamin ; Richard Gilman, le Stout ; Richard Hawkins, le Duk ; James Bitfield, le Swallow.

Le 12. de Septembre toute la Flotte mit à la voile du Port de Plimouth, pour gagner la Côte d'Eſpagne. Elle y fit quelque butin aux environs de Vigo, d'où elle paſſa au Cap Verd. Elle y brûla San-Jago ou Plaga, Capitale d'une Iſle du même nom. Ni le Gouverneur, ni l'Evêque, ni perſonne de la Ville, ne parut pour demander grace; ce que les Anglois attribuerent au remord que les Eſpagnols conſervoient d'avoir maſſacré cinq ans auparavant avec autant de lâcheté que de perfidie, le Capitaine Guillaume Hawkins de Plymouth, & tous ſes gens. Ces barbares avoient raiſon de craindre encore notre reſſentiment pour la cruauté qu'ils avoient exercée à l'égard d'un petit garçon de la Flotte, dont ils s'étoient ſaiſis. Après lui avoir coupé la tête, ils lui avoient arraché le cœur, & mis en pieces tous ſes membres : ce fut pour tirer vangeance d'une action ſi cruelle, que les Anglois brûlerent non-ſeulement la Ville, mais toutes les maiſons du Païs, & qu'ils mirent en pluſieurs endroits, ſur-tout à l'Hôpital, que le feu avoit épargné, des Affiches qui rendoient

témoignage du crime & du châtiment.

Delà, ils prirent directement la route des Indes Occidentales ; mais la maladie se mit quelques jours après dans leurs troupes, & leur fit perdre un grand nombre de Soldats. C'étoit une fièvre ardente, qui les emportoit en peu de jours, & qui leur laissoit après leur mort des taches dans toutes les parties du corps, comme celles de la peste. Ils l'attribuerent au mauvais air, & ceux qui eurent le bonheur d'en revenir, sentirent long-tems après un affoiblissement considérable dans leurs forces, & particulierement dans leur mémoire. N'ayant pas laissé de continuer leur course, ils passerent par l'Isle de la Dominique & par celle de Saint Christophe, d'où ils se rendirent à Hispaniola. C'étoit le premier jour de l'an: ils le célébrerent par l'incendie d'une partie de la Capitale, après avoir inutilement proposé aux Espagnols de payer une rançon pour s'exempter de cette perte ; & les vingt-cinq mille ducats qu'ils donnerent ensuite pour sauver le reste de la Ville, n'empêcherent point les Anglois d'emporter

tout le butin qu'ils y avoient déja fait.

Ils passerent ensuite au continent de l'Amérique méridionale, & s'approcherent de la Côte de Carthagéne à la portée du mousquet. N'ayant point trouvé de résistance à l'entrée du Port, le Vice-Amiral & les Capitaines des Barques & des Pinaces reçurent l'ordre d'attaquer le premier Fort qui la défend, & le Général débarqua ses troupes vers le soir à quelque distance. Il marcha le long du rivage avec beaucoup de silence, & s'étoit déja avancé fort heureusement à deux milles de la Ville, lorsqu'il rencontra un corps de cent Cavaliers qu'il attaqua brusquement, & qui tournerent le dos à la prémiere décharge de la mousqueterie Angloise. Dans le même instant il entendit quelques volées de canon. C'étoit le signal dont le Vice-Amiral étoit convenu avec lui, pour l'avertir qu'il avoit commencé l'attaque du Fort; mais cette entrepriſe étoit plus difficile qu'on ne s'y étoit attendu. Le Fort, quoique petit, étoit en état de faire une vigoureuse défense; & l'endroit le plus étroit du Canal, qui fait l'entrée du Port, étoit traversé par une

chaîne qui en bouchoit le paſſage. Ainſi le bruit du canon ne ſervit qu'à donner l'allarme aux autres parties de la Côte.

Cependant le Général avoit continué d'avancer, & n'étoit plus qu'à un demi mille des murs de Carthagéne. Il trouva que le paſſage ſe rétreciſſoit tout d'un coup, & n'avoit plus cinquante pas de largeur. D'un côté c'étoit la Mer, & de l'autre le grand Baſſin qui forme le Port. Il obſerva la Place, qui étoit environnée d'un mur de pierres & d'un foſſé, flanqué de différens ouvrages. Il n'y avoit qu'un ſeul chemin pour les chevaux & les voitures, & les Habitans l'avoient déja bouché avec quantité de tonneaux remplis de terre. Il étoit défendu d'ailleurs par ſix groſſes pieces de canon. Les Habitans en firent une décharge à l'approche des Anglois. Ils firent avancer en même-tems deux grandes Galeres, montées chacune d'onze pieces de canon, qui jouoient ſur l'Iſthme en travers; outre trois ou quatre cens Mouſquetaires qu'elles avoient à bord. Ils en avoient poſté auſſi trois cens ſur terre pour garder ce paſſage.

Toute cette artillerie fit un feu terrible sur les Anglois ; mais le Lieutenant Général Carliſle prenant avantage de l'obſcurité, marcha le long de la Côte, & trouvant l'eau qui commençoit à baiſſer, il ſe mit facilement à couvert des coups de feu. Tous les Anglois ayant ordre de ne pas tirer avant que d'être arrivés aux murs de la Ville, ils s'avancerent juſqu'à la barricade des tonneaux ſans s'être ſervis de leurs mouſquets. Mais auſſi-tôt qu'ils y furent arrivés, ils renverſérent impétueuſement la barricade, & faiſant leur décharge ſur l'ennemi, ils en vinrent tout d'un coup aux picques & aux épées. Les Eſpagnols ſe virent forcés de tourner le dos & d'abandonner le paſſage. On les pourſuivit ſi furieuſement, qu'ayant recommencé deux fois à faire face, ils furent pouſſés, ſans avoir le tems de reſpirer, juſqu'à la grande Place de la Ville ; & deſeſpérant enfin de pouvoir réſiſter plus long-tems, ils ſortirent de la Place pour rejoindre leurs femmes & leurs enfans, qu'ils avoient eu la précaution d'envoyer à la campagne.

Ils avoient élevé à l'entrée de cha-

que ruë d'autres barricades de terre, avec une eſpece de retranchement qui couta quelque choſe à forcer. Mais ceux qui les défendoient s'étant bientôt diſperſés, les Anglois y perdirent peu de monde. Ils avoient poſté auſſi dans des lieux avantageux un grand nombre d'Indiens, avec leurs arcs, & ces fléches empoiſonnées, dont la moindre bleſſure étoit mortelle. Ces Barbares nous tuerent quelques Soldats. Au long des ruës, les Eſpagnols avoient planté dans la terre une infinité de pointes de fer, qui étoient empoiſonnées comme les fléches des Indiens; mais nos Officiers s'en étant apperçus firent marcher leurs gens ſur le bord de la Mer, qui baigne la Place juſqu'au pied des maiſons; deſorte que ces odieuſes inventions, ſi contraires aux loix de la guerre, ne furent pernicieuſes qu'à un petit nombre d'Anglois. Ce ſoin qu'ils avoient eu de ſe préparer avec tant de précautions, venoit d'un avis qu'ils avoient reçu de l'approche de notre Flotte vingt jours avant notre arrivée; ce qui avoit même donné aſſez de loiſir aux Habitans pour mettre tous leurs effets à couvert.

Dans cette action les Anglois firent prisonnier Dom Alonzo Bravo, qui commandoit à la premiere barricade. Ne trouvant plus d'ennemis à combattre, ils passérent six semaines dans la Place. Mais dans cet intervalle, ils furent repris de la calenture, mal dangereux que les Espagnols même attribuent à l'air, & qui se gagne le soir au serein. Les tristes effets de cette maladie empêcherent le Chevalier Drake de suivre le dessein qu'il avoit d'aller à Nombre de Dios, & de gagner ainsi par terre la fameuse ville de Panama, où il espéroit de trouver assez de richesses pour se dédommager des fatigues du Voyage. Pendant le séjour qu'il fit à Carthagéne, il traita les Habitans avec beaucoup de civilité; & le Gouverneur, l'Evêque, avec quantité d'autres personnes de distinction, ne firent pas difficulté de lui rendre les mêmes politesses.

Cependant il arriva aux Anglois un accident qui leur apprit à ne jamais faire trop de fond sur les apparences de l'amitié, dans un Païs subjugué par la force. Une de nos sentinelles, qui avoit son poste sur le plus haut clocher

de la Ville, ayant un jour découvert deux petites Barques qui s'avançoient sur la Mer, quantité d'Officiers & de Matelots entrerent aussi-tôt dans deux Pinaces, pour aller au-devant d'elles & s'en saisir, avant qu'elles pussent être informées que nous nous étions rendus maîtres de la Ville. Malgré toute la diligence des Anglois, les deux Barques avoient déja reçû quelque signal qui les avoit averties du danger. Elles gagnerent le rivage en voyant approcher nos Pinaces, & leur Equipage se cacha aussi-tôt dans les bruyeres, avec quelques Espagnols de qui elles avoient reçû le signal. Nos Anglois voyant les Barques vuides, y entrerent témérairement, & se tinrent à découvert sur le pont, où ils furent salués d'une décharge de mousqueterie, qui leur tua deux Capitaines, Wancy & Moon, avec cinq ou six de leurs gens. Les autres ne se trouvant point assez forts pour se vanger sur le champ de cette perfidie, & la plûpart étant des Matelots qui n'avoient pas même apporté leurs armes, parce qu'ils avoient crû que leur canon suffisoit pour forcer les deux Barques,

retournerent à la Ville, & n'y remporterent que le chagrin de leur perte.

Les Eſpagnols, ſuivant l'uſage auquel ils ne manquent jamais, de s'obſtiner trop long-tems contre toutes ſortes de propoſitions, & d'accepter enſuite ſervilement toutes les conditions qu'on veut leur impoſer, refuſérent d'abord de convenir d'une ſomme pour racheter la Ville. Mais lorſqu'ils nous virent réſolus de la brûler, & que cette ménace fut même exécutée dans quelque partie, ils conſentirent à payer cent dix mille ducats pour ſauver le reſte. Ainſi quoique Carthagéne ne fût pas la moitié auſſi conſidérable que Saint Domingue, nous en exigeâmes une rançon beaucoup plus groſſe, parce que l'excellence de ſon Port, la nature de ſon commerce & les richeſſes de ſes Habitans, en font une Place beaucoup plus importante; l'autre n'étant guéres habitée que par des gens de Robbe ou des perſonnes ſans emploi, comme la réſidence du Conſeil ſuprême, où reſſortiſſent toutes les Provinces du Continent, & toutes les Iſles.

La ſomme ayant été payée ſuivant

les conventions, nous quittâmes la Ville ; mais ce fut pour nous rendre à l'Abbaye voiſine, qui eſt ſituée proche du Port, & défenduë par un bon mur de pierres. Nous y mîmes une garniſon, en repréſentant aux Eſpagnols que ce lieu n'avoit point été compris dans la capitulation. Ils ſentirent que nous les ſurpaſſions en adreſſe, & ne s'éloignerent point de payer une nouvelle rançon ; mais ils y vouloient comprendre un Fort voiſin, quoique nous demandaſſions ſéparément mille livres ſterlings pour chacune de ces deux Places. Leur deſſein ſans doute étoit de nous éprouver ; cette difficulté leur couta cher, car le Chevalier Drake ennuyé de leur lenteur, fit ſauter le fort par le moyen d'une mine. Les Eſpagnols publiérent dans ce tems-là, qu'outre des ſommes ineſtimables en or & en argent, nous leur avions enlevé 230. pieces d'Ordonnance ; mais il n'y en avoit point alors un ſi grand nombre dans la Ville. Il eſt certain, par nos propres calculs, que dans toute cette expédition, nous n'en tirâmes que 240. de toutes les Villes dont nous nous permîmes le pillage.

Notre Flotte étant remontée enſuite à l'embouchure du Port, s'arrêta près d'une Iſle extrêmement agréable, remplie d'Orangers & d'autres arbres, qui étoient couverts des fruits les plus délicieux. Ils étoient plantés ſi régulierement, que l'Iſle entiere, dont le circuit eſt d'environ trois milles, ne paroiſſoit compoſée que de Vergers & de Jardins. Ce ne peut être la même Iſle dont on a parlé dans la deſcription, où eſt à préſent le Fort de San-Joſepho.

Le Chevalier Drake ayant fait renouveller les proviſions d'eau à toute ſa Flotte, d'un excellent puits qui ſe trouvoit dans la même Iſle, ſe remit en Mer le 31 de Mars. Deux jours après, on s'apperçut qu'un grand Vaiſſeau que nous avions pris à S. Domingue, chargé de marchandiſes & bien monté d'Artillerie, commençoit à faire eau de toutes parts, ce qui nous obligea de retourner à Carthagene, où nous employâmes dix jours à tranſporter ſur un autre Vaiſſeau cette riche Cargaiſon. Enſuite remettant à la voile, nous prîmes notre route vers le Cap de S. Antoine, qui fait la pointe

la plus occidentale de l'Isle de Cuba ; où nous arrivâmes le 27 d'Avril.

Carthagene s'est vengée depuis ce tems-là des Anglois, non-seulement par la ruine du Commerce des Chaloupes, mais en prenant sur eux l'Isle de la Providence, que les Espagnols ont nommée *Santa Catalina*. Cette Isle est à 36 lieuës vers l'Est de la Côte de Honduras ; à 70 Nord-Nord Oüest de Porto-Bello ; & sa latitude est 13 deg. 15 min. de sorte qu'elle est située merveilleusement pour causer beaucoup d'incommodité aux Espagnols. Quoiqu'elle ait peu d'étenduë, nous n'avons point de Plantations en Amérique dont nous puissions tirer plus d'avantages, & notre intérêt doit nous faire conserver le désir de nous en remettre en possession. Les Boucaniers s'en sont saisis deux fois depuis que nous l'avons perduë, & la trouvoient aussi très-favorable à toutes leurs entrepriſes ; mais les Espagnols ne les ont pas laissés long-tems maîtres d'un lieu, d'où ils pouvoient faire à tous momens des invasions sur leurs Côtes, & causer de l'embarras aux Galions dans leut route de Porto-Bello à Carthagene.

Je

Je ne prévoyois point en tirant la copie de ce Mémoire, qu'il dût jamais contribuer ou nuire à ma sûreté. L'envie de m'instruire étoit mon unique motif, & ce fut elle encore qui me fit commencer dès le même jour à faire exactement le Journal de mon Voyage. Je commis seulement une imprudence en gardant à part le Mémoire de Carthagene, & l'on me fit connoître dans la suite qu'il m'auroit été moins dangereux, si j'eusse pris soin de le mêler comme indifféremment dans mon Journal.

Après avoir pris huit jours de repos aux Canaries, nous retournâmes vers l'Afrique avec le premier vent favorable. Sans nous être ouverts particulierement aux Anglois que nous quittions, nous les avions trouvés mieux instruits que nous, sur la partie de l'Afrique dont nous avions déja parcouru les Côtes. Leur Pilote, qui avoit fait plus d'une fois la même route, nous donna des lumieres que nous regretâmes de n'avoir pas euës plutôt, & qui nous servirent encore dans la suite de notre Navigation. Mais nous leur cachâmes soigneusement le butin que

nous avions fait parmi les Négres, & les eſpérances que nous emportions pour l'avenir. Quoique nous n'euſſions trouvé perſonne à Ferro qui ſçût diſtinguer mieux que nous la qualité des Métaux, quelques eſſais que nous avions faits ſecretement ne nous laiſſoient aucun doute de la réalité de notre or, & notre Capitaine méditoit déja divers moyens de retourner plus heureuſement à la ſource.

Nous eumes dès le lendemain la vûe du Cap de Boyador, & continuant notre route ſans avancer plus près du Continent, nous prîmes ſeulement la réſolution, en paſſant pour la ſeconde fois au long de la même Côte, d'obſerver plus exactement que jamais les lieux où nous avions abordé. Il ne nous fut pas difficile de les reconnoître, & celui qui attiroit encore tous nos déſirs nous parut tel que nous l'avions gravé dans notre mémoire. Nous ne doublâmes point cette heureuſe pointe, ſans être vivement tentés de nous expoſer aux hazards d'une nouvelle deſcente; & pendant quelques momens que nous conſervâmes cette penſée, nous prîmes plaiſir à nous flat-

ter, qu'il ne nous seroit pas impossible d'enlever le reste des Lingots, avant que les Négres eussent le tems de se reconnoître. Mais notre petit nombre, & la nécessité de laisser du moins la moitié de nos gens à la garde du Vaisseau, réfroidirent cette chaleur. D'ailleurs, comme si le Ciel eût voulu nous fortifier contre une tentation si dangereuse, le vent nous servit si favorablement à ce passage, qu'ayant duré quatre jours avec la même force, nous fîmes malgré nous plus de 300 lieuës dans un espace si court. Nous fûmes ensuite arrêtés pendant neuf jours par un calme si profond, que la Mer paroissoit immobile. Quoique nous nous crussions fort éloignés de la terre, il ne se passoit pas de jour où nous ne vissions quelques oiseaux qui s'approchoient de nous à la portée du fusil; nous en tuâmes quelques-uns, que les Matelots allerent prendre dans la Chaloupe, avec le secours des Rames. Nous dissipâmes encore l'ennui d'un si long retardement par l'amusement de la Pêche. Enfin le dixiéme jour, il s'éleva au Nord un orage violent qui nous fit craindre une nouvelle tempête; mais

qui se termina bientôt par une affreuse pluye.

Nous fûmes surpris sous la Ligne d'un autre calme, qui auroit coûté la vie à ma femme, s'il eut duré plus long tems. Elle se trouva si affoiblie, qu'ayant perdu la connoissance pendant plus de quatre heures, elle ne revint à elle-même qu'à l'aide de plusieurs soufflets, avec lesquels je fis agiter l'air dans ma Cabanne. Cette langueur la reprenant aussitôt que le mouvement de l'air cessoit, je fus obligé pendant trois jours d'acheter par des sommes immenses les services de quelques Matelots, qui se trouvant eux-mêmes fort incommodés de leur situation, se crurent en droit de me faire payer leur secours. Nous sortîmes de cet embarras pour retomber dans un nouveau danger ; le vent, dont la joye de le sentir renaître nous fit user d'abord avec peu de précaution, poussa notre Vaisseau avec tant de violence sur un Banc de sable, qui n'étoit pas marqué sur nos Cartes, que nous demeurâmes beaucoup plus immobiles que nous ne l'avions été pendant les deux calmes. Notre Capitaine mortel-

lement allarmé, fit d'abord visiter toutes les parties du Vaisseau, elles se trouverent saines; mais il n'en fut pas plus rassuré contre un accident qui paroissoit sans remede. Cependant deux heures après, nous crûmes sentir que le Vaisseau recommençoit à flotter. Il reprit en effet le cours du vent, & nous rendîmes graces au Ciel de nous avoir sauvé d'un péril, que nous ne connoissions pas mieux en le voyant finir, que lorsqu'il avoit commencé. Quelques-uns de nos Matelots nous assurerent néanmoins qu'ils en avoient vû des exemples, & donnerent à la cause de nos frayeurs le nom de Sable mouvant, qui se forme quelquefois par le seul choc des flots, sur-tout dans les momens qui précedent un grand calme, & qui se résout ensuite lorsque l'agitation recommence. Depuis notre départ de Londres, j'avois cru reconnoître dans la conduite du Capitaine, & dans toute la manœuvre du Vaisseau, que je n'étois pas avec les plus habiles gens du monde; & je ne pûs m'empêcher, en sortant de ce dernier danger, de lui faire entrevoir l'opinion que j'en avois. Loin d'en paroître offensé,

il me confeſſa que dans la néceſſité de réparer ſa fortune, il avoit donné beaucoup au hazard, & qu'il apportoit à ſon métier moins de lumieres que de réſolution. Nous gagnâmes enfin le Cap de Bonne-Eſpérance, où la crainte qu'il ne fût arrivé quelque dommage au Vaiſſeau en donnant ſur le Banc de ſable, lui ſervit de prétexte pour entrer dans la Rade.

Nous étions ſi bien avec les Hollandois, que n'ayant que de l'aſſiſtance à nous en promettre, nous abordâmes à pleines voiles au rivage. On nous y fit l'accueil que nous avions eſperé. Je conçus par les diſcours du Capitaine qu'il avoit d'autres vûës, que celles dont il s'étoit fait un prétexte. Il ne me les diſſimula point lorſque nous fûmes à terre. La Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales ayant formé un très-bel Etabliſſement à cette extrémité de l'Afrique, il ſe propoſoit non-ſeulement de vérifier la réalité de notre tréſor, mais de prendre adroitement les connoiſſances qui nous manquoient pour le ſuccès de nos eſpérances, & de jetter les fondemens de l'entrepriſe qu'il méditoit à ſon retour.

Nous trouvâmes dans la grande Habitation des Hollandois, qui eſt près du Fort, des gens d'autant plus entendus ſur la matiere des Métaux, que cette partie de l'Afrique n'étant point ſans Mines d'or & d'argent, ils s'exerçoient continuellement à cette recherche. Mais la crainte de nous trahir nous empêcha d'abord de nous ouvrir avec trop de confiance, ſur-tout lorſque nous eûmes remarqué que les Hollandois faiſoient eux-mêmes un profond myſtere de leurs Mines.

Ils nous permirent néanmoins de viſiter pour notre amuſement tous les endroits qu'ils ont cultivés, & la ſeule précaution qu'ils prirent avec nous, fut de nous faire accompagner d'un Interprete, qui étoit ſans doute en même tems notre Eſpion. Peut-être que ſous ombre de ſatisfaire notre curioſité, ils étoient ravis d'avoir l'occaſion de faire connoître aux Anglois la force & la beauté de cette Colonie. Après nous avoir fait voir le Jardin de la Compagnie, qui eſt d'une beauté rare, & où l'on trouve avec toutes ſortes de fruits délicieux, les arbres & les Plantes les plus rares de l'Europe;

on nous fit traverſer une grande montagne, ſur laquelle nous prîmes plaiſir à chaſſer de gros Singes qui y ſont en abondance. Comme nous n'étions munis de rien pour nous faciliter cette chaſſe, & que l'occaſion ſeule nous en avoit fait naître l'envie, tous nos efforts ne purent nous en faire prendre que deux dans le cours d'un après-midi. Nous étions quatre; le Capitaine & moi, avec notre Guide & l'Ecrivain du Vaiſſeau. Je ne puis repréſenter toutes les ſoupleſſes des animaux que nous pourſuivions, ni avec combien de légereté & d'impudence ils revenoient ſur leurs pas, après avoir pris la fuite devant nous. Quelquefois ils ſe laiſſoient approcher à ſi peu de diſtance, que m'arrêtant vis-à-vis d'eux pour prendre mes meſures, je me croyois preſque certain de les ſaiſir; mais d'un ſeul ſaut ils s'élançoient à dix pas de moi, ou montant avec la même agilité ſur un arbre, ils demeuroient enſuite tranquilles à nous regarder, comme s'ils euſſent pris plaiſir à ſe faire un ſpectacle de notre étonnement. Il y en avoit de ſi gros, que ſi notre Interprete ne nous eut point

assuré qu'ils n'étoient pas d'une férocité dangereuse, notre nombre ne nous auroit pas paru suffisant pour nous garantir de leurs insultes. Comme il nous auroit été inutile de les tuer, nous ne fîmes aucun usage de nos fusils. Mais le Capitaine s'étant avisé d'en coucher en joüe un fort gros qui étoit monté au sommet d'un arbre, après nous avoir long tems fatigués à le poursuivre, cette espece de menace dont il se souvenoit peut-être d'avoir vû quelquefois l'execution sur quelqu'un de ses semblables, lui causa tant de frayeur qu'il tomba presqu'immobile à nos pieds; & dans l'étourdissement de sa chûte nous n'eûmes aucune peine à le prendre : cependant lorsqu'il fut revenu à lui, nous eûmes besoin de toute notre adresse & de tous nos efforts pour le conserver, en lui liant étroitement les pattes. Il se défendoit encore par ses morsures, ce qui nous mit dans la nécessité de lui couvrir la tête, & de la serrer avec nos mouchoirs. Nous en prîmes un autre, que l'Ecrivain renversa d'un coup de pierre, & qui en fut si blessé, qu'il mourut quelques jours après.

En descendant de l'autre côté de la montagne, nous fûmes surpris qu'au lieu du terrain sec & sablonneux que nous avions vû jusqu'alors, il ne se présenta qu'une perspective riante dans une Plaine à perte de vûë. C'étoient, en plusieurs endroits, des Habitations, qui ressembloient à nos Bourgs & à nos meilleurs Villages. La plûpart des maisons étoient bâties de briques, & ne le cédoient point pour la propreté & l'agrément, aux jolies maisons de Hollande. La Campagne étoit couverte de verdure. Notre Interprete nous assura que la terre y étoit aussi bonne, que dans les cantons les plus fertiles de l'Europe, & qu'elle y produisoit toutes sortes de grains & de fruits. Mais cette belle Plaine, qui n'a pas moins de quinze lieuës d'étenduë, est infestée continuellement par un grand nombre de bêtes sauvages, qui descendent des montagnes arides dont elle est bordée. Quoique tous ces animaux n'en veuillent point à la vie des hommes, il s'y trouve des Lions, des Tigres, des Léopards, des Chiens sauvages, des Loups, & d'autres ennemis de la race humaine, à qui la faim fait

quelquefois commettre des désordres fort sanglans. Les Laboureurs ne conduisent point la charuë sans être armés, & l'entrée de toutes les Habitations est défenduë par des fossés & par des portes. On trouve d'ailleurs dans le Païs toutes sortes de gibiers, particulierement des cerfs, dont le nombre est prodigieux. Il y a quantité de chevaux sauvages, parmi lesquels il s'en trouve d'une beauté extraordinaire. Ils ont la peau diversifiée de rayes blanches & noires. Mais on parvient difficilement à les dompter. Les eaux des Sources & des Rivieres étant excellentes & fort poissonneuses, il ne manque rien à ce beau canton pour la commodité & l'agrément de la vie.

L'amusement qui nous avoit arrêtés sur la Montagne ayant consumé une grande partie du jour, notre Interprête nous fit craindre que si l'admiration nous retenoit plus long-tems à considerer la plaine, nous ne fussions exposés à la rencontre de ces terribles animaux dont il nous avoit peint la férocité. Nous presâmes notre marche. Toutes les Habitations ayant beaucoup de ressemblances, il nous suffisoit d'en

voir une pour prendre une idée de toutes les autres. Celle où nous arrivâmes ſe nomme Delpht, du nom apparemment d'une Ville de Hollande. On nous y reçut avec toutes ſortes de careſſes. Le Capitaine, qui ſavoit quelques mots de Hollandois, nous quitta pour ſe promener ſeul dans les ruës. Il revint une heure après, avec une femme Angloiſe qu'il avoit rencontrée, & qui marquoit une joie extrême de ſe trouver avec trois perſonnes de ſon Païs. Elle s'étoit mariée en Hollande à un Tailleur, qui n'ayant pû ſe procurer une vie commode dans ſa Patrie, s'étoit déterminé à venir chercher une meilleure fortune au Cap. Elle n'étoit pas ſans agrément, & le Capitaine qui conſervoit ſon ancien goût pour le plaiſir, lui ayant propoſé en badinant de nous ſuivre, elle nous ſurprit par la facilité qu'elle eût à goûter cette offre. Nous profitâmes du moins d'une ſi favorable diſpoſition pour nous faire expliquer mille choſes que nous n'eſpérions point d'apprendre de notre Interpréte. Elle nous dit que les Hollandois n'avoient guéres d'autre commerce avec les Na-

turels du Païs, que celui de l'or & des dents d'élephans. S'ils ont des mines auſquelles ils faſſent travailler eux-mêmes, le ſecret en eſt bien impénétrable, puiſqu'après pluſieurs années de ſéjour au Cap, elle ignoroit qu'ils y euſſent cette ſorte de richeſſe ; mais elle nous aſsûra que dans divers tems de l'année, pluſieurs nations Caffres leur apportoient de la poudre d'or & de petits lingots, tels que ceux dont nous avions rempli nos deux tonneaux. Ces Barbares, plus groſſiers que tous les autres peuples de l'Afrique, comptent pour rien les petits miroirs, les étoffes, & toutes les denrées qui ſervent à apprivoiſer les Sauvages. Ils ne cherchent dans leur trafic que de l'Eau-de-vie, qu'ils aiment avec une violente paſſion, des haches & d'autres inſtrumens fabriqués. La plûpart ſont entierement nuds, & d'une noirceur ſurprenante. Ils ne ſe nourriſſent que de chair cruë. On ne leur connoît ni Loix, ni Religion. Leurs habitations, qui conſiſtent en Cabanes formées de branches d'arbres, ſont répanduës dans les montagnes, & n'offrent qu'un amas dégoûtant de ſaletés

qui infectent l'air. Ils ſont riches en troupeaux de toute eſpéce. A peu de diſtance du lieu où nous étions, vers une pointe qu'on nomme le Cap des Eguilles, on compte plus de cent mille bêtes à cornes dans une Nation qui n'eſt pas compoſée de plus de deux mille Negres, & qui n'occupe pas plus de dix lieuës dans tout ſon terroir. Toutes les entrepriſes qu'on a tentées pour les civiliſer n'ont abouti qu'à faire prendre au plus grand nombre la réſolution de ſe retirer plus loin dans les montagnes. Ils ont tant d'averſion pour l'ordre & pour la police, qu'il eſt rare qu'on en puiſſe accoutumer quelques-uns à rendre des ſervices réguliers dans les Habitations des Hollandois. Cependant lorſqu'on parvient à les apprivoiſer parfaitement, ils ſont capables de travail & de fidélité.

Le commerce qu'ils exercent eux-mêmes, non-ſeulement des priſonniers qu'ils font à la guerre, mais de leurs propres enfans, & de tous ceux ſur qui la force, ou des uſages inconnus leur donnent quelque droit & quelque pouvoir, ne leur rapporte

guéres que des liqueurs fortes & des uſtenciles de peu de valeur. Mais les malheureux qui ſont ainſi vendus pour l'eſclavage n'acceptent jamais volontairement leur ſort, & mettent tout en uſage pour s'en garantir. Il eſt arrivé plus d'une fois qu'au jour marqué pour les échanges, la plûpart ſe donnoient la mort par différentes voies, ou qu'ils ſe précipitoient dans la Mer en mettant le pied dans le Vaiſſeau, & que les Marchands d'Europe ſe trouvoient fruſtrés de leur proie ſans être en droit d'en faire un reproche à ceux de qui ils l'avoient reçûë. Malgré les précautions que l'expérience fait prendre, il s'en trouve toujours pluſieurs qui réuſſiſſent à ſe délivrer de la vie pour éviter tout ce qu'ils ſe figurent d'affreux dans l'eſclavage.

Au lieu de perdre le tems à viſiter d'autres Habitations Hollandoiſes qui ne nous auroient rien offert que nous n'euſſions déja vû dans la prémiere, nous propoſâmes à notre Interpréte de nous conduire le lendemain dans quelque canton habité par des Negres. Il conſentit à nous en faire voir un qui n'étoit qu'à quatre lieuës de Delpht,

dans une gorge de la Montagne que nous avions traverſée. Nos chevaux étoient aſſez bons pour nous faire eſpérer de revenir commodément avant la fin du jour. L'intention du Capitaine, en propoſant ce Voyage, étoit de ſe familiariſer plus que jamais avec les ſignes & les uſages des Negres, pour nous faciliter le grand deſſein auquel ſes méditations ſe rapportoient continuellement. Il promit à l'Angloiſe de ſe charger d'elle à notre retour, & lorſque je lui demandai ſérieuſement à quoi il la deſtinoit, il me dit qu'elle pourroit être utile, en qualité de Servante, à ma femme & à mes enfans. Mais croyant pénétrer ſes vûës, je le priai d'abandonner un projet qui bleſſoit la bienſéance, & j'obtins de lui qu'il ne favoriſeroit point le libertinage d'une femme qui étoit laſſe apparement de ſon mari.

Les Négres, dont nous viſitâmes l'Habitation, étoient de la race des Hotentots, les plus ſales & les plus groſſiers de tous ces Peuples barbares. Le voiſinage des Hollandois les avoit accoutumés à les voir ſans effroi, & nous fûmes fort ſatisfaits de l'accueil

qu'ils nous firent. Ils nous offrirent du lait & de la chair qui n'avoit pas mauvaise apparence, avec une espéce de pain composé d'une racine dont le goût approche fort de celui de la noisette. Ils ont pris des Hollandois l'usage de se couvrir d'une sorte d'habits, qui ne sont que de simples peaux de Mouton, avec la laine, préparées avec de l'excrément de vache & une certaine graisse, qui les rend aussi insuportables à la vûë qu'à l'odorat. Le centre de leur Nation est beaucoup moins civilisé. Elle habite la Côte orientale & méridionale. Les Hotentots sont agiles, robustes, hardis & plus adroits que les autres à manier leurs armes, qui sont la zagaye & les fléches. Ils vont même servir chez les autres Nations en qualité de Soldats. Leur exercice principal est la chasse. Ils tuent fort adroitement avec des armes empoisonnées des élephans, des rhinoceros, des élans, des cerfs ; & ce qui est extrêmement singulier, c'est, dit-on, qu'à les entendre parler des Hollandois, lors même qu'ils les servent pour en obtenir un peu de pain, de tabac & d'eau-de-vie, ils les regar-

dent comme des miſérables, qui viennent cultiver avec beaucoup de peine les terres de leur Païs, au lieu d'y vivre en repos, ou de s'occuper comme eux à la chaſſe. Mais quelque bonne opinion qu'ils aient d'eux-mêmes, rien ne peut repréſenter les horreurs de la vie qu'ils menent. Ils ſont d'une ſaleté qui ſurpaſſe l'imagination, comme s'ils mettoient leur étude à ſe rendre affreux & dégoûtans. Ils ſe frottent le viſage & les mains de la ſuie de leurs chaudieres, ou d'une graiſſe noire qui les rend puants & hideux. Ils s'en graiſſent auſſi la tête, ce qui joint leurs cheveux en petites toufes, auſquelles ils attachent des pieces de cuivre ou de verre. Les plus conſidérables parmi eux portent auſſi de grands cercles d'yvoire, qu'ils paſſent dans leurs bras, au-deſſus & au-deſſous du coude. Les femmes s'entourent les jambes de petites peaux taillées exprès, ou d'inteſtins d'animaux, & ſe font des colliers avec de petits os de différentes couleurs. Mais quoique cette Nation ſoit horrible à la vûë, elle n'approche point, pour la férocité & la barbarie, de celle des Caffres, dont notre Inter-

préte nous fit des relations preſqu'incroyables. Ma méthode dans ce Journal ayant toujours été de ne m'attacher qu'aux choſes que j'ai vûës par mes yeux, je me ſuis contenté dans ces occaſions d'écrire ſeulement les principaux traits que j'ai pû recueillir des diſcours d'autrui. Les Hollandois ne donnent point au Païs des Caffres moins d'onze ou douze cens lieuës d'étenduë. Il eſt borné dans les terres par une longue chaîne de Montagnes. Les Portugais ont nommé Picos Fragoſos celles qui s'avancent du côté du Cap de Bonne Eſpérance. Le mot de Caffre ſignifie *ſans Loi*, il vient du mot *Cafir* ou *Cafiruna*, que les Arabes donnent à tous ceux qui nient l'unité d'un Dieu, & qu'on a cru convenable aux Habitans de ce Païs, parce qu'on a prétendu qu'ils n'avoient ni Princes, ni Religion. Ils ignorent eux-mêmes que nous leur donnions le nom de Caffres, qui leur eſt inconnu. Mais on a ſû depuis, par diverſes Relations, qu'ils ont pluſieurs Rois, tels que ceux de Malemba, de Chicanga, de Sedanda, de Quietava, de Cefala & de Metavan. Ces Peuples ſont noirs, brutaux

& cruels. Il s'y trouve des Antropophages. On comprend dans le Païs des Caffres le Royaume de Sofala, qui produit tant d'or & d'élephans, qu'on a douté ſi ce n'étoit pas l'Ophir de Salomon. Les Portugais y ont la Forteresſe de Sofala ou de *Cuama*, vis-à-vis de Madagaſcar. Mais les Caffres les mieux connus ſont ceux qui demeurent vers le Cap de Bonne Eſpérance, & qu'on diſtingue par différens noms : les Cochoquas, les Carigurіques, les Hoſaes, les Chainouquas, les Sonquas, les Brigoudis, les Namaquas, & les Goringhaiconas, *&c.*

Ces derniers, que les Hollandois appellent Watermans, c'eſt-à-dire, *Hommes d'eau*, ſont à peu de diſtance du Cap, ſous la conduite d'un Chef. Ce fut leur Habitation que nous viſitâmes. Les Garachouquas, ſur-nommés Voleurs de tabac, ont auſſi leur Capitaine, & n'ont pas moins de quatre ou cinq cens hommes capables de porter les armes. Les Gorinhaiques, ou gens du Cap, autres voiſins des Hollandois, portent ce nom, parce qu'ils s'attribuent la proprieté du Cap

de Bonne Eſpérance. Les Cochoquas ſont quatre ou cinq cens familles qui occupent quinze ou ſeize Villages à vingt-ſept lieuës du Cap vers le Nord-Oueſt. Ce ſont ceux qui ont, comme je l'ai déja remarqué, plus de cent mille bêtes à cornes. Leurs moutons, au lieu d'une laine friſée, ont le poil long, moucheté & de diverſes couleurs. Les Chainouquas ſont ſitués à plus de trois mois de chemin du Cap, & n'ont été connus que par l'infortune de quelques Voyageurs qui ſe ſont égarés dans cette immenſe contrée. Les Cobinas ſont au-delà de ceux-ci, & paſſent pour des Antropophages, qui rotiſſent vifs ceux dont ils peuvent ſe ſaiſir, ſans épargner les gens mêmes de leur Nation. Ils ſont les plus noirs des Negres, & portent les cheveux fort longs. En 1713. ils dévorérent ſix Hollandois, que l'eſpérance de recueillir de l'or avoit fait pénétrer juſques dans leur canton. Les Sonquas habitent ſur de hautes Montagnes. Les deux ſexes y font également leur occupation de la chaſſe, & ne vivent que de la chair cruë des bêtes qu'ils peuvent tuer avec leurs fléches & leurs

zagayes. On trouve dans leur Païs des chevaux & des ânes ſauvages, qui ſont mouchetés de pluſieurs couleurs très-vives. Les chevaux y ſont bien formés. Ils ont ordinairement le dos & le ventre tachetés de jaune, de noir, de rouge & d'azur ; mais la peau des ânes ſauvages eſt marquée de blanc & de couleur de noiſette. En 1662. les Sonquas portérent quelques-unes de ces peaux au Cap de Bonne Eſpérance, & les donnérent pour du tabac aux Hollandois, qui en remplirent une de paille & la ſuſpendirent dans la ſalle du Château, où ils nous la firent voir encore. Ces Caffres ſont voleurs de profeſſion, & tout le bétail qu'il peuvent enlever eſt regardé parmi eux comme une partie de leur chaſſe. Ils ſe couvrent, dans certains tems, de peau de buffles, dont ils ſe font une eſpéce de manteau. Leurs femmes portent autour de la tête un paraſol, fait de plumes d'autruches. Les Namaquas ſe tiennent à plus de cent cinquante lieuës, & quelquefois à deux cens lieuës du Cap de Bonne Eſperance ; car c'eſt une Nation vagabonde, quoiqu'elle ſoit une des plus nombreuſes &

des plus guerrieres. Ils ont la taille belle, & se couvrent quelquefois le corps de peaux de bêtes, embellies de grains de verre qu'ils achetent des Portugais, pour des Brebis & des Chévres. Les hommes portent une plaque d'yvoire au bas du ventre, & les femmes se couvrent cette partie d'une belle peau ; elles ont le reste du corps nud. Ces Caffres reconnoissent l'autorité d'un Chef. Lorsqu'ils virent pour la premiere fois des Hollandois parmi eux, ils les reçurent avec une troupe d'Instrumens, qui souffloient chacun dans un roseau, dont le son imitoit celui de la Trompette Marine. Leur Chef les régala de lait & de chair de Mouton ; & les présens des Hollandois furent de l'Eau de vie, du Tabac, des grains de Corail, & quelques morceaux de cuivre. Les Housaquas demeurent fort loin, au Nord-Oueſt du Cap ; on n'a jamais pénétré dans leur Pays, on en voit seulement quelques-uns qui viennent sur la Côte avec le Chef des Chainouguas, pour faire trafic de bétail. Outre la qualité de Pasteurs, ils font gloire de s'exercer à l'Agriculture. Ils cultivent particulie-

rement une certaine racine qu'on nomme Dacha, & qui étant infusée dans l'eau, enyvre comme le vin le plus fort. On dit qu'ils tendent des piéges pour prendre des Lions, qu'ils les apprivoisent, & les rendent aussi dociles que des chiens, jusqu'à les rendre capables de les suivre à la guerre, & de fondre sur leurs ennemis dans la chaleur du combat. Les Brigoudis n'ont gueres été vûs des Voyageurs, on sçait seulement qu'ils sont fort riches en bétail.

En général les Caffres ont le teint bazané & olivâtre, quoique plusieurs Nations l'aïent d'un noir extrêmement foncé. Ils ont les lévres grosses, & le visage affreux; ceux qui ont quelque communication avec les Hollandois, se civilisent insensiblement, les autres sont sauvages, & vivent dans une profonde ignorance. Leurs armes sont l'arc & les fléches, avec une zagaye, qui est une espece de Javelot. Ils ne se nourrissent que de racines cuites dans l'eau, ou roties sur des charbons; de la chair de leurs plus méchantes bêtes, qu'ils ne tuent point si elles ne sont vieilles ou malades, ou du poisson qu'ils

qu'ils trouvent mort ſur le rivage. Ils ſe font un morceau délicat d'un Chien de mer, & ils n'en manquent point, car la Côte en eſt remplie. Les Caffres vivent fort long tems, & la plûpart vont juſqu'à cent & ſix-vingt ans. Ils enterrent leurs Morts aſſis & nuds, & dans les funérailles ils obſervent une céremonie très-fâcheuſe, car tous les parens du mort ſont obligés de ſe couper le doigt de la main gauche, pour le jetter dans la foſſe; auſſi regardent-t-ils comme un malheur extrême de voir mourir leurs parens. Leurs maiſons ſont généralement compoſées de branches d'arbres, & couvertes de jonc; à la réſerve de quelques Peuples qui ſe retirent dans des cavernes. Pluſieurs de ces cabannes ſont ſi grandes, qu'elles peuvent contenir une famille de trente perſonnes. Il paroît que la Langue de toutes les Nations Caffres eſt à peu près la même; mais elle eſt ſi confuſe & ſi mal articulée, que les Etrangers ne peuvent l'apprendre. Au contraire les Caffres apprennent aſſez facilement celle des Etrangers, & dans le voiſinage du Cap il s'en trouve beaucoup qui ſe font entendre en Hol-

landois. Quoiqu'ils n'ayent aucune trace de culte religieux, on croit qu'ils reconnoiſſent un Eſtre Souverain, mais ils ne penſent gueres à lui rendre le moindre hommage. Ils pouſſent néanmoins des cris vers le Ciel, lorſqu'après un mauvais tems ils voyent que l'air commence à devenir plus doux ou plus ſerein. Ils rendent auſſi quelques reſpects à la Lune lorſqu'elle commence à paroître, du moins ſi l'on en juge par l'ardeur avec laquelle ils paſſent alors toute la nuit à chanter & à danſer.

S'il avoit pû nous reſter quelque curioſité après avoir paſſé quelques heures dans l'Habitation des Sauvages, elle auroit regardé le Fort d'Hallenbock que les Hollandois ont conſtruit à dix lieuës du Cap, & qui eſt devenu un lieu conſidérable par le grand nombre d'Habitans qui s'y ſont établis. Il eſt fait pour arrêter les Sauvages, qui peuvent quelquefois s'attrouper. Une garniſon aſſez nombreuſe rend le Cap & les autres Habitations tranquilles de ce côté là. Mais ayant peu de lumieres à eſpérer dans une Place de Guerre, nous retournâmes

au Cap le lendemain de notre départ.

J'y étois attendu par une disgrace que j'étois fort éloigné de prévoir, & qui m'auroit été néanmoins beaucoup plus fâcheuse si elle eut été differée plus long-tems. Depuis huit jours que nous étions arrivés au Cap, on avoit eu le tems de reparer ce qui pouvoit manquer à notre Vaisseau, & nous pensions à nous remettre en mer au premier vent. Mais en partant vingt-quatre heures plutôt, je me serois exposé au chagrin de ne recevoir que dans les Indes une nouvelle qui auroit rendu mon Voyage absolument inutile. Pendant la nuit que nous avions passée à visiter les Habitations Hollandoises, il étoit arrivé au Cap un Vaisseau Anglois, qui ne s'étoit arrêté comme nous que pour quelques nécessités de Navigation. Il faisoit aussi le Voyage des Indes, & n'étoit parti de Londres qu'environ quinze jours après le nôtre. M. Sprat mortellement picqué de l'innocente tromperie qu'il avoit à me reprocher, avoit saisi la premiere occasion d'en tirer vengeance. Le Capitaine, qui se nommoit M. Rut, étoit chargé d'un ordre cruel, qu'il devoit

me remettre au premier lieu où il pourroit me rencontrer.

N'ayant point compté de trouver notre Vaiſſeau au Cap, il n'avoit appris qu'avec un extrême étonnement que nous y étions depuis huit jours; & dans mon abſence il avoit déja cherché à voir ma femme, mais il ne lui avoit fait aucune ouverture de ſa Commiſſion. Je lui en ſçus bon gré en l'apprenant moi-même, parce que cette nouvelle, annoncée ſans préparation, auroit cauſé trop de chagrin à toute ma famille. M. Rut m'ayant fait demande la permiſſion de me voir, commença ſon diſcours par un compliment fort civil ſur le tort qu'il m'alloit faire, & dont le reſſentiment ne devoit pas tomber ſur lui. Enſuite, me remettant une Lettre de M. Sprat, il me dit qu'il en avoit une autre à rendre à mon Capitaine, qui contenoit les mêmes ordres. Je me hâtai de lire la mienne. C'étoit une révocation de la Charge de Supercargoës dont j'étois revêtu dans le Vaiſſeau, & de la Commiſſion que M. Sprat m'avoit accordée dans ſon Comptoir. Il ne me cachoit pas, que ſenſible à l'outrage qu'il prétendoit

avoir reçû par ma conduite, il étoit charmé de m'en faire porter la peine; & ſeulement, diſoit-il, il plaignoit ma malheureuſe famille qui alloit peut-être ſe trouver réduite à bien des extrémités fâcheuſes par mon injuſtice & ma mauvaiſe foi.

J'avoüe que ce malheur me parut terrible. Cependant, je remerciai intérieurement le Ciel d'avoir permis que M. Rut m'eût rencontré au Cap, pour m'épargner une courſe dont le terme auroit augmenté mes embarras. Les Marchandiſes que j'avois ſur le Vaiſſeau ne pouvoient m'être enlevées, & ce ſeul fond ſuffiſoit pour me ſoutenir pendant quelque tems au Cap. Les Hollandois ſont d'un excellent caractere. Je ne doutai point qu'en leur expliquant la cauſe de mon infortune & le beſoin que j'avois de leur aſſiſtance, ils ne m'accordaſſent toutes les faveurs qui conviendroient à ma ſituation.

On voit que dans ces premieres réflexions je ne faiſois point entrer la reſſource des lingots d'or, dont je ne me flatai point effectivement que notre Capitaine me fît jamais la moin-

dre part. Je n'avois aucun titre pour y prétendre. Quoiqu'il m'eût donné quelques témoignages d'amitié, & que je lui crusse un bon naturel, je jugeai que l'ardeur qu'il avoit pour s'enrichir, lui feroit oublier des promesses dont l'execution ne dépendoit que de sa volonté. Enfin, je comptai si peu sur la générosité de son cœur, que ne pensant pas même à le solliciter par des prieres inutiles, j'employai mes premiers soins à calmer les inquiétudes de ma femme. De là je me rendis au Vaisseau, pour faire décharger mes Marchandises. Le Vent étoit devenu si favorable depuis une heure, que j'apprehendois tout de l'empressement de l'Equipage. Mais je trouvai le Capitaine à Bord, où il avoit reçu la Lettre de M. Sprat. Il vint à moi, les bras ouverts & la larme à l'œil. Après m'avoir fait connoître qu'il étoit instruit de mon malheur, & qu'il regrettoit amerement de n'y pouvoir remédier, il me félicita d'en avoir reçu la nouvelle dans un lieu où je pouvois trouver mille moyens de l'adoucir. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous ne serez pauvre nulle part avec une bonne partie de

nos Lingots, que mon intention eſt de vous ceder.

Il ne falloit que mon embarras, ſans aucun attachement aux richeſſes, pour me faire trouver le ſujet d'une vive ſatisfaction dans ce diſcours. J'embraſſai à mon tour un Ami ſi fidelle & ſi génereux, & les premiers témoignages de ma reconnoiſſance tomberent ſur ſa bonté plus que ſur le treſor qu'il me promettoit. Mais enfin, dans l'état où j'allois me trouver, je ne lui cachai point que ſes généreuſes promeſſes me rendoient la vie, & ſauvoient peut-être du dernier deſeſpoir une malheureuſe famille dont le ſort meritoit ſa pitié. Des remercimens ſi vifs exciterent encore le noble penchant de ſon cœur. Il me proteſta que ſi l'honneur lui eût permis d'abandonner la conduite de ſon Vaiſſeau, il auroit pris le parti de lier ſa fortune à la mienne, & de me propoſer même ſa main pour ma fille aînée. Et s'il eût pû ſe perſuader, ajouta-t-il, que je vouluſſe faire aſſez de fond ſur ſa parole pour attendre ſon retour, il n'auroit pas balancé à me jurer que je le trouverois dans la même diſpoſition. Une offre de cette

nature ne pouvoit être acceptée ſubitement. Je lui répondis qu'à ſon retour il me trouveroit vraiſemblablement au Cap, & que ſans recevoir de lui aucune promeſſe par laquelle il pût ſe croire engagé, je ſerois ravi de lui voir rapporter des ſentimens ſi favorables à ma famille. Il les confirma ſur le champ, en faiſant décharger parmi mes Marchandiſes le Baril qui contenoit environ la quatriéme partie de notre or.

Quoique les eſſais que nous avions faits à Ferro & depuis notre arrivée au Cap, ne me laiſſaſſent plus aucun doute que nos Lingots ne fuſſent de l'or réel, il s'y trouvoit tant de mêlange que mes richeſſes ne répondoient pas tout-à-fait à l'idée qu'on s'en pourroit former. Nos calculs nous avoient déja fait concevoir qu'il y avoit deux tiers à rabattre ſur le volume. Mais en ſuppoſant même une diminution de trois quarts, je comptois que ma part étoit d'environ cent mille écus; & dans l'état de ma fortune, cette ſomme méritoit bien le nom de tréſor. Je promis au Capitaine que s'il repaſſoit au Cap, il trouveroit en me revoyant que je

n'aurois pas négligé nos intérêts communs. J'étois pénétré de tendreſſe en lui faiſant mes adieux, & je communiquai les mêmes ſentimens à ma famille. Le Vaiſſeau qui m'avoit apporté les ordres de M. Sprat partit avec le nôtre. Il ſe nommoit *le Georges*.

Le bruit de ma diſgrace s'étant déja répandu au Cap, avec des circonſtances d'autant plus avantageuſes pour moi, qu'elles avoient été confirmées par le Miniſtre même des fureurs de M. Sprat, je trouvai de la compaſſion & de la bonté dans les Officiers de la Compagnie Hollandoiſe & dans tous les Habitans. Ils ne me croyoient pas riche, parce qu'ils avoient ſçû que le ſeul motif de mon Voyage avoit été de réparer ma fortune. Ils me propoſerent d'abord d'acheter mes Marchandiſes, en me faiſant entendre qu'ils m'y feroient trouver autant de profit que ſi je les euſſe tranſportées aux Indes. Mais j'avois déja formé d'autres vûës pour leſquelles je les croyois néceſſaires. D'ailleurs, en confeſſant à ces généreux Hôtes que mes affaires étoient fort dérangées, je ne voulois pas qu'ils me crûſſent dans la néceſſité, & j'étois

bien aise au contraire de les mettre dans l'opinion que les restes de ma fortune me laissoient encore le pouvoir de former quelque entreprise.

L'inclination qu'ils avoient à me secourir devint beaucoup plus vive, lorsqu'ayant commencé, moi & toute ma famille, à étudier leur Langue, ils purent nous parler & nous entendre. Ma fille aînée étoit aimable. Je ne fus pas long-tems sans recevoir pour elle des propositions de mariage. Un Marchand établi depuis vingt ans au Cap, où il avoit amassé de grandes richesses, & veuf depuis six mois, me fit offrir de la prendre sans dot. Je ne rejettai point absolument ses offres. Mais quoique mon Capitaine ne se fût lié à moi que par une promesse vague dont je l'avois même dispensé, la reconnoissance que je devois à son amitié m'avoit fait prendre la résolution d'attendre effectivement son retour. Mon intention d'ailleurs étant bien éloignée de me fixer au Cap, j'aurois eu trop de regret d'y laisser ma fille, au risque de ne la revoir jamais. Cependant, pour le dessein que j'avois de m'instruire dans toutes les méthodes de

Commerce, & de jetter les fondemens de quelque entrepriſe avant le retour du Capitaine, je gardai des ménagemens qui pouvoient faire croire aux Hollandois que je penſois à profiter de leurs bontés. Je n'alléguai que l'extrême jeuneſſe de ma fille, & je demandai qu'on lui laiſſât du moins le tems d'apprendre mieux la Langue. Ayant pris une maiſon au Cap, je cherchai par degrés à m'inſinuer dans la confiance de mes Voiſins; je me mêlai inſenſiblement dans leurs aſſemblées & dans leurs affaires. Je parvins bientôt à n'être plus regardé comme un Etranger.

Ma femme, qui avoit de l'eſprit & du courage, entra merveilleuſement dans les projets que je lui avois communiqués. Elle ſe fit aimer univerſellement dans l'Habitation, & l'habitude des mœurs Hollandoiſes ne lui coûta rien à former. Nous raiſonnions ſouvent enſemble ſur les deſſeins que je méditois, lorſqu'il arriva de Hollande trois Vaiſſeaux qui alloient à Batavia. Cet incident me fit ſuſpendre une réſolution que je me croyois à la veille d'exécuter. Je penſai qu'avant que de me livrer à des idées trop hautes, je ne

ferois pas mal de saisir une si belle occasion de m'instruire. La confiance des Hollandois croissant pour moi de jour en jour, je ne doutai point qu'ils ne m'accordassent la liberté de faire le Voyage de Batavia, surtout lorsque je leur laisserois des gages aussi chers que ma famille. Je commençois à parler fort bien leur Langue. Il ne me manquoit qu'un prétexte pour leur faire agréer mon dessein. Le hazard me l'offrit heureusement par la mort d'un Facteur de quelques Marchands de Londres, qui avoit obtenu de la Compagnie de Hollande la permission de faire le Voyage à bord d'un de leurs trois Vaisseaux. S'étant trouvé fort mal en arrivant, il avoit appris avec joie qu'il y avoit au Cap un Anglois dont on y estimoit la probité, & dans ses derniers momens, il me proposa de me charger de ses Lettres & de ses Mémoires, pour les faire remettre à Londres, ou pour exécuter moi-même sa Commission. Elle regardoit la Carguaison d'un Vaisseau Anglois, qui avoit péri près de l'Isle de Java l'année précédente en revenant de la Chine. Les Hollandois de Batavia avoient

ſauvé une partie conſidérable des richeſſes qu'il apportoit; mais après de longues diſcuſſions, qui n'avoient pû ſe terminer à Amſterdam, les Marchands Anglois avoient pris le parti d'envoyer un de leurs Facteurs aux Indes, & la Compagnie ne s'y étoit pas oppoſé.

La facilité que je ne pouvois manquer de trouver à revenir de Batavia au Cap, me fit eſpérer qu'après avoir fini les affaires des Marchands de Londres, je ſerois de retour aſſez-tôt pour prévenir M. Rindekly, mon ancien Capitaine. S'il continuoit ſon Voyage juſqu'en Angleterre, je me propoſois de le charger du rapport de ma conduite & des pieces ou des effets que je devois retirer de Batavia. Avec cette vûë, j'avois celle de mortifier M. Sprat, lorſque tous les Marchands de Londres apprendroient de la bouche de mon ami, & peut-être par le ſuccès de ma négociation, que je ne méritois pas le tort qu'il avoit fait à mon honneur en m'ôtant les emplois qu'il m'avoit confiés. Enfin, quelque parti que M. Rindekly pût prendre après ſa courſe, je ne devois pas douter que s'il

s'arrêtoit au Cap pour épouser ma fille, celui à qui il remettroit la conduite de son Vaisseau jusqu'à Londres ne fût digne de ma confiance autant que de la sienne.

Il n'y eut personne au Cap qui n'applaudit à ma résolution. Ma femme ne l'approuva pas moins, & ce fut elle qui me conseilla de prendre avec moi l'aîné de mes fils. J'embarquai une partie de mes Montres & de mes ouvrages d'Orféverie, avec le quart de mes lingots que je voulois une fois convertir en argent monnoyé pour m'assurer de leur juste valeur. Nous partîmes le 17. de Juillet, à bord du Dauphin, Vaisseau de Middlebourg. Notre navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur du Cap de Bruining, éloigné d'environ cent lieuës de celui de Bonne Espérance. Mais un vent impétueux nous ayant fait perdre de vûe les deux autres Vaisseaux, nous passâmes quatre jours entiers sans les revoir. Enfin, lorsque nous commencions à perdre l'espérance de les rejoindre, nous les apperçûmes à l'ancre, & nous découvrîmes, à mesure que nous en approchions, qu'ils

avoient été plus maltraités que nous par la tempête. Le Zuyderzée, qui portoit quarante pieces de canon, avoit perdu deux de ſes mâts, & ſe trouvoit ouvert de tant de côtés, que dans le danger preſſant où il étoit, on avoit déja tranſporté une partie de ſa carguaiſon dans l'autre. Quoiqu'on eut apporté une diligence extrême à fermer toutes les voies d'eau, il s'en formoit de nouvelles à tous momens; ce qu'on ne pouvoit attribuer qu'au choc violent de quelque rocher, qui avoit ébranlé toute la charpente, ſans qu'on s'en fût apperçu dans l'agitation de la tempête; & le péril étoit ainſi d'autant plus terrible, que renaiſſant ſans ceſſe, on ne ſavoit où le reméde devoit être porté pour le prévenir. Les trois Capitaines ayant tenu conſeil ſur un ſi malheureux accident, conclurent à faire paſſer le reſte de la carguaiſon, ou du moins ce qu'elle contenoit de plus précieux, ſur le Bord où j'étois. Il ne reſta dans le Zuyderzée que l'artillerie, l'équipage & les vivres. Mais ce qui ſervoit à le ſoulager nous devenoit ſi incommode, qu'au lieu de continuer notre

route, tous nos vœux furent pour trouver quelque Côte où nous puſſions nous délivrer de cet embarras. Nous profitâmes à toutes voiles d'un vent qui nous pouſſoit vers le Continent, & l'ayant eu deux jours entiers de la même force, nous apperçûmes la terre au troiſiéme jour. Le rivage étoit uni; & plus loin dans les terres, nous découvrions quantité de bois qui nous firent prendre une bonne opinion du Païs; mais il nous étoit inconnu, & nous n'appercevions ni Habitations, ni Port qui puſſent ſervir à diriger notre courſe. La ſonde ne nous faiſoit plus trouver que dix-huit braſſes. Nous mîmes à l'ancre, & n'étant guéres qu'à trois ou quatre lieuës du rivage, nous prîmes le parti de détacher la Chaloupe pour obſerver plus particulierement la Côte.

Dans l'ardeur qui me faiſoit chercher toutes les occaſions de m'inſtruire, je me mis au nombre de ceux qui ſortirent du Vaiſſeau. Nous n'eûmes pas avancé l'eſpace de quatre ou cinq milles, que nous ſentant repouſſés par les flots dans une Mer aſſez tranquille, nous ne doutâmes point que nous ne

fussions fort proches de l'Embouchure de quelque grande Riviere. Cette espérance nous causant beaucoup de joie, nous continuâmes d'avancer à force de rames, & nous distinguâmes enfin si clairement le courant & la différence des eaux, que nous retournâmes aussi-tôt au Vaisseau pour y porter cette agréable nouvelle. Les trois Capitaines ne balancérent point à prendre sur le champ la même route. Notre rapport se trouva fidéle. La Riviere se retréciſſant à mesure que notre vûe pouvoit s'étendre dans les terres, nous crûmes qu'avec un tems fort doux, il n'y avoit aucun péril à nous avancer la sonde à la main. La profondeur de l'eau se trouva presque égale depuis l'extrêmité de la Côte, jusqu'au lieu où l'Embouchure commençoit à se retrécir ; & le rivage paroissant assez commode sur la gauche, nous jettâmes l'ancre à la portée du fusil de la terre, sur douze brasses de fond.

Comme le Païs nous offroit beaucoup de bois, & que nos trois Vaisseaux ne manquoient ni d'ouvriers, ni d'instrumens, les Capitaines jugé-

rent qu'il étoit inutile de chercher plus loin des ſecours que nous pouvions nous procurer ſans pénétrer dans le Païs. On commença le travail avec beaucoup d'ardeur. Mais quel moyen de refuſer à une partie de l'Equipage la liberté de chaſſer ſur la Côte ? Quoique cette permiſſion ne fut accordée qu'avec beaucoup de réſerve pendant les premiers jours, elle devint plus facile à obtenir lorſqu'on vit rapporter aux Chaſſeurs le meilleur & le plus beau gibier du monde. Ceux qui s'écartoient le plus du rivage, nous aſſurérent qu'ils avoient vû des cédres d'une beauté admirable, & d'autres arbres odoriférans. Ils avoient pris vifs quelques oiſeaux, qui étoient tombés à terre au bruit de leurs fuſils, & un petit animal de la groſſeur d'une belette, dont la peau étoit mouchetée de diverſes couleurs. Pendant quatre jours que l'ardeur de la chaſſe alloit en augmentant, nous nous trouvâmes aſſez de venaiſon de toutes ſortes d'eſpéces pour nourrir les trois Equipages pendant pluſieurs mois. Auſſi ne prenions-nous plus cet exercice que pour notre amuſement. Mais le bruit de

tant de coups de fusils n'ayant pû manquer de se faire entendre, quelques Chasseurs nous avertirent, le cinquiéme jour, qu'après avoir observé d'abord un nuage de poussiere dans une vaste campagne qu'ils avoient parcouruë, ils avoient été surpris de découvrir un corps considérable d'hommes armés, qui marchoient vers la Mer, & qui ne devoient pas être éloignés de plus d'une lieuë. Il étoit clair qu'ils nous cherchoient. Les Capitaines se hâtérent de faire tirer un coup de canon pour rassembler tout leur monde. Ils auroient souhaité que chacun pût regagner son Bord avant l'arrivée des Negres : mais perdant cette espérance dans une allarme si subite, ils ne voulurent point abandonner à la discrétion des Sauvages quantité d'honnêtes gens qui étoient encore dispersés. Le Capitaine du Vaisseau de Midelbourg, brave & prudent Officier, fut d'avis de nous ranger tous derriere les arbres qu'on avoit apportés sur le rivage, & que nos Charpentiers commençoient à mettre en œuvre. Il donna ordre en même-tems que les Vaisseaux eussent le flanc tour-

né vers la terre, pour être en état de faire leur décharge au premier ſigne. Les trois Equipages montant enſemble au nombre de cent dix hommes, nous étions à terre environ ſoixante, qui n'avions point d'autres armes que nos fuſils & des bayonettes. Mais quoique le ſignal du canon eut ramené les moins éloignés, il nous en manquoit encore huit ou dix qui couroient grand danger d'avoir été coupés par les Negres. Cependant nous découvrimes bien-tôt la petite Armée qui ſembloit nous menacer. Quoiqu'au fond notre frayeur fut médiocre, parce que les Hollandois ſont aimés de la plûpart de ces Peuples, avec leſquels ils entretiennent continuellement quelque commerce, nous ne négligeâmes aucune précaution pour notre défenſe. En peu de momens les arbres avoient été croiſés les uns ſur les autres, & rangés avec aſſez d'habileté pour faire une barricade fort difficile à forcer. La facilité d'ajuſter nos coups, en tirant à bout poſé, nous rendoit preſque ſûrs de l'effet de toutes nos décharges; & nous ne doutions point que le bruit d'environ quarante pieces de ca-

non n'augmentât beaucoup la frayeur de nos ennemis.

Notre agitation n'empêchoit point que nous n'euſſions l'œil ouvert ſur tous leurs mouvemens. Ils s'arrêterent à cinq cens pas de nous. Leur nombre nous parut d'environ trois cens. Ayant connu que nous les attendions de pied ferme, & la vûe des trois Vaiſſeaux ſervant peut-être à les refroidir, ils détachérent vers nous quatre hommes, que nous reconnûmes enſuite pour quatre de leurs Officiers. Nous nous diſpoſâmes à les recevoir honnêtement, & l'un de nos trois Capitaines s'avança de quelques pas au devant d'eux, ſuivi d'un même nombre de nos gens. Ces quatre Negres étoient de belle taille. Ils portoient des bonnets quarrés, qui étoient ornés de plumes de Paon & d'Autruches. Ils avoient le corps nud, mais ils portoient des chaînes de fer qui ſe croiſoient ſur l'eſtomac & ſur le dos. Leurs armes étoient l'arc & la fléche, avec une hache & un poignard, ſuſpendus à leur ceinture. Ils avoient auſſi ſur le dos, à côté du carquois, une ſorte de bouclier, garni d'une peau de buſle.

Ils nous ſaluerent d'un air fier. Le Capitaine leur rendit leur ſalut, & ne comprenant rien à quelques diſcours qu'ils prononçoient dans leur Langue, il leur montra, pour réponſe, nos Vaiſſeaux, & notre Troupe, qui faiſoit fort bonne contenance derriere les arbres. Les Negres, voyant qu'ils n'étoient point entendus, prononcerent fort diſtinctement quelques mots Hollandois, ſans liaiſon à la vérité, mais capables de nous faire juger auſſi-tôt qu'ils avoient déja reçû des viſites de cette Nation. Le mot d'*ia*, par lequel nous applaudimes d'abord à ce que nous entendions, fut un nouveau ſigne par lequel ils nous reconnurent auſſi. Ils firent d'une main dans l'autre le mouvement par lequel ils expriment les échanges du commerce; & nous nous figurâmes qu'ils vouloient nous marquer que nous étions des Marchands, ou qu'ils eſpéroient de faire quelques affaires de négoce avec nous. Notre maniere de répondre ayant été propre à les confirmer dans cette idée, ils ne penſerent plus qu'à nous accabler de careſſes.

Nos Capitaines leur offrirent alors

un verre d'eau-de-vie, qu'ils accepterent avec les témoignages d'une joie fort vive. Ils ne ſe firent pas preſſer davantage pour entrer dans une Chaloupe, & ſe laiſſer conduire aux Vaiſſeaux. On leur y donna des rafraîchiſſemens. Ils les prirent avec avidité; & quoiqu'ils paruſſent moins touchés de quelques petits préſens que les Capitaines joignirent à la bonne chere, ils les reçûrent auſſi avec différentes marques de reconnoiſſance.

Leurs gens avoient fait ſi peu de mouvement dans cet intervalle, que nous les jugeâmes plus accoutumés à la diſcipline militaire que le commun de ces Barbares. Ils attendirent le retour de leurs Chefs, qui reprirent en nous quittant le même air de fierté avec lequel ils nous avoient abordés. Toute leur Troupe s'éloigna auſſi-tôt, comme s'ils ne leur étoit plus reſté la moindre défiance de notre amitié. Nous raiſonnâmes beaucoup ſur le Païs où nous étions, & les Capitaines croyant en pouvoir juger par les armes des Negres, s'imaginerent que ce devoit être quelque partie du Royaume de Carlevan. Nous n'avions aucun in-

terêt préſent qui nous portât à profiter de leur bonne volonté. Mais il nous reſtoit de l'inquiétude pour les huit perſonnes de l'Equipage qui ne s'étoient pas rendus au ſignal du canon. Le jour entier ſe paſſa ſans qu'on les vit paroître. Le lendemain dans l'après midi, nous fûmes ſurpris de les voir deſcendre ſur la Riviere dans une Barque aſſez ornée, qui étoit ſuivie de deux autres Barques remplies de Negres. Ils nous rejoignirent d'un air fort ſatisfait. Etant tombés la veille dans le corps des Sauvages, ils avoient été arrêtés, & conduits auſſi-tôt par un détachement à la Ville voiſine où paſſoit le Fleuve qui les avoit apportés. Ils nous firent une deſcription fort confuſe de mille choſes qu'ils avoient obſervées avec d'autant moins d'attention, que tout leur eſprit avoit été d'abord occupé par la crainte. Cependant il s'étoit trouvé dans la Ville un Negre qui entendoit & qui parloit même aſſez clairement la langue Hollandoiſe. Ils avoient été traités civilement auſſi-tôt qu'ils avoient été reconnus; & dans la crainte que nous ne reçuſſions quelque inſulte de la Milice qui s'étoit

s'étoit avancée vers la Mer au bruit de nos mousquetades, ils avoient eu la liberté de partir, avec le Negre qui leur avoit servi d'Interpréte, & quelques autres Negres, qui avoient ordre de nous faire toutes sortes de caresses. La Ville, qu'ils nommerent Pemba, n'étoit qu'à sept ou huit lieuës par eau; mais à cause de quelques marais impraticables, autour desquels il falloit prendre pour gagner le bord de la Mer, on y comptoit plus de douze lieuës par terre.

Ce que l'interpréte Negre joignit à ce récit, nous fit connoître que nous étions sur la côte d'Estrila, qui sans appartenir au Roi de Carlenan, est tributaire de ce Prince, & fait un commerce assez considérable avec les Hollandois & les Portugais, qui entrent dans le Païs sans y avoir encore aucun Comptoir. Entre plusieurs marchandises qu'ils en tirent, telles que des gommes & du tamarin, ils en rapportent des dents d'une espece de Sanglier, qui les ont plus belles que les Elephans.

Le Negre qui nous faisoit ce récit, nous invita d'une maniere pressante à

remonter la Riviere juſqu'à Pemba, en nous aſſurant que nous y trouverions toutes ſortes de commodités & d'ouvriers pour le radoubement de nos Vaiſſeaux. Mais en l'entendant raiſonner ſur ſes propres intentions, nous comprimes que ſervant au commerce du Païs avec les Européens, il y trouvoit des avantages qu'il vouloit auſſi ſe procurer avec nous. Il avoit été vendu dans ſa jeuneſſe à des Marchands d'Eſclaves, & ſon averſion pour l'eſclavage lui avoit inſpiré le courage de ſe jetter dans la Mer, à la vûe d'un Vaiſſeau Hollandois, qu'il avoit eu le bonheur de joindre, après avoir nagé pendant plus de deux heures. Ayant été conduit à Bantam, il y avoit paſſé pluſieurs années avec aſſez de douceur pour en conſerver un ſouvenir qui lui faiſoit toujours aimer les Hollandois. Comme les trois Vaiſſeaux étoient chargés pour Batavia, nous n'avions aucune vûe de commerce qui pût nous arrêter ; & les réparations que nous avions à faire au Zuiderzée ne demandoient point d'autres ſecours que ceux de nos propres ouvriers.

Ainſi nous étant acquittés de la politeſſe du Negre & de ſes Compagnons par quelques legers préſens, nous nous remîmes en Mer après huit jours de repos. Le tems ne ceſſa plus de nous favoriſer juſqu'à la vûe de l'Iſle de Java, où nous eſſuyâmes encore une tempête ſi violente, qu'elle nous força d'entrer dans le Détroit de la Sonde, & de relâcher à Bantam. Cette Ville, où les Hollandois ont une forte Garniſon qui tient le Roi & tout le Païs ſous leur obéïſſance, eſt ſituée au pied d'une charmante Colline, d'où ſortent trois Rivieres, qui ſervent à la fortifier autant qu'à l'embellir. L'une paſſe au milieu de la Ville, & les deux autres coulent au long des murailles. La nuit étoit fort avancée lorſque nous nous préſentâmes à l'entrée du Port. Quoique tout y parût tranquille, je fus ſurpris qu'à la premiere nouvelle de notre arrivée il ſe fit tout d'un coup un bruit épouvantable dont on m'expliqua auſſi-tôt la cauſe. Les Inſulaires n'ayant point de cloches ſe ſervent, pour avertir le Public, de pluſieurs tambours d'une extrême groſſeur, qu'ils battent avec de

groſſes barres de fer. Ils ont auſſi des baſſins de cuivre qu'ils battent par meſure, & ſur leſquels ils forment un carillon fort harmonieux. Toutes les perſonnes de qualité entretiennent un Corps de Garde à l'entrée de leur Maiſon, formé de pluſieurs Eſclaves, qui veillent la nuit pour la ſûreté de leur Maître. Ainſi à la moindre allarme, toute la Ville eſt réveillée par un bruit extraordinaire ; & l'arrivée de trois Vaiſſeaux dans une nuit fort obſcure, avoit cauſé de l'inquiétude aux Gardes du Port.

Cependant, comme les Hollandois y ſont ſi abſolument les maîtres, que les autres Peuples n'y peuvent aborder ſans leur permiſſion, nous trouvâmes tout le monde empreſſé à nous ſervir. La tempête avoit encore maltraité furieuſement un de nos Vaiſſeaux, & quelques Marchands Hollandois de Bantam étoient intereſſés dans notre carguaiſon. C'étoient deux raiſons de nous y arrêter. Un de nos trois Capitaines partit le lendemain pour ſe rendre par terre à Batavia. J'étois le maître de partir avec lui ; mais rien ne me forçant à cette diligence, je me fis un

amuſement de voir Bantam, pour commencer à connoître les Indiens.

Le jour étant venu nous éclairer, je fus frappé du ſpectacle de la Ville, qui forme une perſpective extrêmement riante. Un mêlange de Maiſons peintes, ſéparées par des Jardins plantés de cocos, & diſtinguées par un grand nombre de petites Tours bâties ſur differens modeles, furent le prémier objet qui fixa mes yeux. Mais en les ramenant ſur le rivage, je reconnus la maniere de Hollande dans un grand nombre d'édifices, & l'on m'apprit, pour m'expliquer cette différence, que tous les Etrangers, c'eſt-à-dire les Hollandois, les Chinois, les Malays, les Abiſſins, & quantité d'autres Marchands qui ſe ſont établis à Bantam, ont leur demeure hors de la Ville. Chacun s'eſt bâti dans le goût de ſa Nation, ce qui donne une varieté fort agréable aux Fauxbourgs, qui ſont d'une grande étenduë. La facilité que nous eûmes à nous procurer tous nos beſoins, me fit connoître tout à la fois, que Bantam eſt un lieu d'abondance, & que les Hollandois y ſont fort reſpectés. Je m'informai d'a-

bord s'il n'y avoit aucun Anglois. On m'en nomma deux, dont l'un y vivoit depuis plus de 20 ans, & jouiſſoit d'une fortune aiſée. L'autre y avoit été conduit depuis quelques mois par des avantures qui n'ont point de rapport à mon récit, & ne ſe ſoutenoit que par ſon eſprit & ſon adreſſe. Comme il ne manquoit point de ſe trouver au Port, à l'arrivée de chaque Vaiſſeau, pour y chercher l'occaſion d'employer ſes talens, il apprit de quelques gens de notre Equipage que j'étois de ſa Nation, & je le vis empreſſé à m'offrir ſes ſervices avant que j'euſſe penſé à les lui demander. C'étoit d'un Hollandois de Bantam que j'avois déja ſû qui il étoit; & le caractere qu'on lui attribuoit n'avoit pû m'inſpirer beaucoup de confiance. Cependant je reçûs ſes offres, pour me ſervir de lui du moins comme d'un guide. Sa curioſité ſur mes affaires & ſes queſtions preſſantes ſur les motifs de mon Voyage, ne me donnérent point toute l'ouverture qu'il ſouhaitoit de me trouver. Il me fit valoir les connoiſſances qu'il s'étoit faites dans le Païs; & ſi je m'en étois rapporté à lui dès les prémiers momens,

je lui aurois abandonné ma conduite & le ſoin de tous mes interêts.

J'avois pris une meilleure opinion de M. King, qui étoit l'autre Anglois dont on m'avoit parlé. Je brûlois de le voir, moins pour employer ſon ſecours, qui m'étoit inutile à Bantam, que pour me faire un ami dont la ſocieté me fût agréable. Je demandai à celui qui m'avoit prévenu s'il pouvoit me procurer ſa connoiſſance. Loin de me répondre avec la même ardeur, il reçut ſi froidement cette propoſition, que je découvris tout d'un coup qu'ils étoient mal enſemble. Ma défiance augmentant pour lui, je le quittai honnêtement, avec le deſſein de ne le revoir qu'après avoir entretenu M. King. Je me fis conduire chez lui, dès le même jour, par un Hollandois. Il me reçut avec beaucoup de civilités. Sa femme, qui étoit Angloiſe auſſi, ne ſe laſſoit point de remercier le Ciel qui lui accordoit la douceur de revoir un homme de ſon Païs. J'en pris occaſion de leur demander s'ils ne recevoient pas la même conſolation de M. Fleet, avec lequel je leur appris que j'avois déja quelque liaiſon. Ils ne

m'en rendirent pas un meilleur témoignage que le prémier Hollandois qui m'en avoit parlé, & je demeurai convaincu que c'étoit un homme dangereux.

Après avoir entendu le récit de mes affaires, M. King me preſſa de prendre un logement chez lui pendant le ſéjour que je voulois faire à Bantam. Je me rendis à ſes invitations. Il ne ſe flatoit point, en m'aſſurant que ſa conduite & l'uſage qu'il faiſoit de ſon bien, lui avoient attiré une égale conſidération parmi les Indiens & les Etrangers. Je le reconnus dès le lendemain aux careſſes qu'il reçut dans la Ville, & que ſa protection me fit partager avec lui. Nous trouvâmes en y entrant, le Peuple fort émû, pour l'exécution d'un Criminel qui avoit tué fort lâchement une femme, & qui venoit d'être condamné au ſupplice. M. King m'apprit les formalités de leur juſtice, qui ſont fort ſimples & fort courtes. Le Magiſtrat a ſon Siége dans la cour du Palais royal, où les Parties comparoiſſent ſans Procureurs & ſans Avocats. Si l'accuſation eſt capitale, on amene le Criminel, & les

Accuſateurs le ſuivent avec les Témoins. On expoſe le crime dans toutes ſes circonſtances. Les Témoins le confirment, & le Jugement ſuccéde auſſi-tôt. Il n'y a qu'un ſeul ſupplice pour tous les crimes qui méritent la mort. On attache le Coupable à un poteau, & on le tuë d'un coup de poignard. Les Etrangers ont ce privilége, que pourvû qu'ils n'aient point tué de ſang froid & de guet à pan, ils évitent la mort en ſatisfaiſant à la Partie civile. J'eus la curioſité d'aſſiſter à l'exécution. La foule nous ouvrit le paſſage en reconnoiſſant à mes habits que j'étois arrivé nouvellement. Le Criminel étoit déja livré à l'Exécuteur, qui s'approchoit avec lui du poteau. Il avoit les mains liées, la tête nuë, & ſes grimaces me firent juger qu'il n'alloit pas recevoir la mort avec plus de nobleſſe, qu'il ne l'avoit donnée. Cependant la ſcene fut ſi prompte, que ſa crainte ne le fit pas ſouffrir long-tems. J'admirai le ſilence du Peuple pendant l'exécution, & l'air de triſteſſe que chacun emportoit en ſe retirant.

Nous nous trouvions dans la cour

du Palais. M. King m'offrit d'employer ſon crédit pour me procurer la vûe de tout ce qui n'étoit pas fermé pour les Etrangers. Il s'adreſſa au Maître des Cérémonies, dont il fut reçû avec beaucoup de politeſſe. Ce Palais, qui eſt environné d'un large foſſé, & qui a plûtôt l'apparence d'un Château fortifié, ſe nomme le *Paceban*. Il n'a pas moins d'une demie lieuë de tour. Il eſt bâti preſqu'entierement de bois; car les pierres ſont ſi rares dans l'Iſle de Java, que les ruës mêmes de Bantam ne ſont point pavées. Tous les murs ſont revêtus de peintures fort vives, mais ſi mal deſſinées, qu'après avoir vû les animaux, les arbres, & les autres figures qu'on a voulu repréſenter, il eſt encore aſſez difficile de les y reconnoître. De la prémiere cour qui eſt environnée de cocos, joints par un grillage fort épais qui ſert de mur, le Moyetan ou Maître des Cérémonies, nous fit entrer par un vaſte ſallon, dans une cour fermée de bâtimens. Les peintures en étoient beaucoup plus fraiches que celles de la prémiere facade. Cette cour eſt le poſte ordinaire de la Garde intérieure qui

ſe retire dans le ſallon pendant la nuit, & même pendant le jour, quand le mauvais tems ne permet point d'être à découvert. Les armes des Gardes ſont ſuſpenduës au long des murs, c'eſt-à-dire leurs arcs, leurs fléches, & quelques arquebuſes qui leur viennent anciennement des Anglois ; car ils ont continuellement la zagaye en main. Leur habillement eſt une ſorte de veſte qui leur ſerre le corps juſqu'à la ceinture, & qui s'élargit autour des cuiſſes en deſcendant cinq ou ſix doigts au-deſſous des genoux. Leur ceinture eſt fort large. Ils portent ſur la tête un bonnet ſurmonté de plumes d'Autruches ; & comme on choiſit les plus vigoureux Soldats pour cet office, ils ont tous l'air fort guerrier. Ils nous ſaluerent à notre paſſage avec la zagaye. Leur nombre étoit d'environ deux cens.

Le Moyetan nous fit entrer dans un autre ſallon, moins grand, mais beaucoup plus orné que le premier. Nous y trouvâmes les Officiers de la Garde intérieure, vêtus dans la même forme que leurs Soldats, mais d'une étoffe fort riche. Le fond en étoit de ſoye,

entremêlée d'un tissu d'or qui serpentoit en différentes figures. Ils avoient à la main, au lieu de zagaye, une espece de dard plus court, orné d'or au lieu de fer. Une clé que le Moyetan portoit à sa ceinture, & qui est le signe de la faveur pour tous les Grands de l'Etat, nous ouvrit une porte dorée, par laquelle nous entrâmes dans un long appartement. Les murs en étoient ou dorés comme la porte, ou couverts par intervalles d'un fort beau verni, qui représentoit diverses figures d'animaux & quelques païsages mal dessinés. Je ne parle que des trois prémieres chambres; car les suivantes & plusieurs cabinets, qui me parurent fort bien distribués, étoient tapissés d'étoffes dont la beauté exciteroit de l'admiration, si le dessein en étoit aussi régulier que le fond & les couleurs en sont magnifiques. La plûpart de ces pieces étoient sans siéges, à la réserve de quelques sofas, & d'un grand nombre de coussins qui étoient en pile dans les coins de chaque chambre. Il ne se présenta point un seul Esclave dans notre marche. M. King, à qui je demandai la cause de cette solitude, me

dit que dans tous les appartemens du Roi, il n'y avoit point habituellement dix domeſtiques. Le gros des Officiers qui le ſervent, eſt dans un quartier ſéparé ; & ceux qui demeurent plus près de ſa perſonne n'y ſont que pour avertir au prémier ſigne celui dont le Roi demande quelque ſervice.

La cour où la vûe donnoit par les fenêtres, étoit une eſpéce de jardin, diſtribué en allées, & rempli de caiſſes qui contenoient différens arbriſſeaux. Au fond l'on voyoit une grille, percée en arcades, qui donnoient paſſage dans un jardin beaucoup plus grand, & qui laiſſoient appercevoir deux aîles de bâtimens dont mes yeux ne purent meſurer l'étenduë. M. King me dit qu'il n'étoit permis à perſonne de paſſer cette grille, ſi l'on n'étoit appellé par un ordre exprès du Roi. L'appartement qu'il habite eſt dans l'une des deux aîles ; l'autre eſt habité par ſes femmes. Des deux côtés, il y a d'autres cours par derriere, qui ſervent au logement des domeſtiques, & qui ont leur entrée par d'autres portes du Palais. On n'y trouve ni ſalles pour les Conſeils, ni même aucun appartement

pour les Audiences. L'uſage ancien du Païs, eſt que le Roi convoque l'aſſemblée de ſes Conſeillers dans une plaine voiſine de la Ville, où l'on traite les plus grandes affaires de l'Etat. Il eſt vrai qu'il y en a peu d'importantes depuis que les Hollandois tiennent le Païs & la Capitale même en bride par leurs Garniſons. Ainſi, le Roi de Bantam n'a qu'une autorité dépendante qui reſſemble peu au Pouvoir Souverain; & comme il eſt le plus puiſſant de tous les Princes Indiens de l'Iſle, on peut ſe former là-deſſus une juſte idée des autres.

Rien ne me parut plus curieux & plus agréable dans ſon Palais qu'une grande Voliere où l'on a raſſemblé toutes les eſpeces d'Oiſeaux qui ſont connus dans les Indes. La variété de leurs figures & de leurs plumages forme un ſpectacle dont mes yeux ne pouvoient ſe raſſaſier. D'ailleurs, la Voliere eſt ſi belle qu'on la prendroit pour un Temple magnifique. Elle eſt à l'extrémité du quartier des Femmes, pour leur ſervir d'amuſement. Notre Guide avertit M. King dans cet endroit, qu'il ne pouvoit nous faire pénétrer plus

loin. Mais il nous accorda par différentes ouvertures la vûë des Jardins, où je remarquai beaucoup plus de beautés en Cabinets vernis & en Treillages, qu'en Allées, en Fleurs & en Parterres. La plûpart des Arbres n'y ſont que des Cocos. Les Arbriſſeaux & les Plantes ont beſoin d'être renouvellés trop ſouvent dans un climat ſi chaud, & demandent autant de ſoins pour être garantis des ardeurs du Soleil, qu'on en apporte dans l'Europe à les défendre du froid. Les trois Rivieres qui arroſent la Ville fourniſſent néanmoins de l'eau en abondance à toutes les parties du Jardin, & ſecondent l'Art des Jardiniers. Mais en général, ſi les Jardins des Indes contiennent des ornemens plus précieux que les nôtres, ils n'en approchent point pour l'ordre & l'agrément.

Le Moyetan joignit à ſes politeſſes une collation de Fruits délicieux. Son logement, comme celui de tous les autres Officiers de la Couronne, eſt au quartier des Domeſtiques; mais dans une cour ſéparée, qui marque la différence du rang & des dignités. Il nous fit voir auſſi celle des Officiers ſubal-

ternes, qui eſt un périſtile, par le moyen duquel on en fait le tour à couvert pour la commodité du ſervice. Leurs chambres & leurs appartemens ſont dans de longues galeries, qui reſſemblent beaucoup à celles des Couvens. Enfin, dans un Palais d'une ſi grande étenduë, je ne vis point une ſeule Piéce d'Architecture qui pût me faire prendre une idée plus avantageuſe du goût & de l'induſtrie des Indiens.

Cette viſite fut ſuivie de celle de la Ville, dont M. King me fit parcourir les plus belles ruës. N'étant point pavées, le fond en eſt preſque toujours ou ſale ou poudreux. Mais toutes les maiſons ſont riantes par la continuité des Vernis & des Peintures. Il n'y a point d'Edifices Publics, excepté quelques Lieux de retraite pour les Malades & pour les Pauvres. Les Marchands & les Ouvriers ſont reçus, chacun ſuivant leur eſpece, dans des ruës différentes, où l'on ne voit rien qui n'ait rapport à leur Profeſſion. Ils y ont des Chefs de Police qui veillent à l'entretien du bon ordre, & qui jugent toutes leurs affaires en dernier reſſort. Les

ruës des Marchands d'Etoffes & de Bijoux ſont d'une richeſſe & d'une propreté ſurprenante. En marchant par la Ville, je fus témoin pluſieurs fois d'un uſage fort incommode pour le Peuple. Les Grands Seigneurs ne paroiſſent jamais en Public, ſans être précédés d'un Officier qui porte devant eux un ſabre dont le fourreau eſt de velours cramoiſy, & ſert à faire connoître la dignité du Maître. A cette vûe, tous les Paſſans ſont obligés de ſe proſterner, & ceux qui manqueroient à ce devoir ſeroient maltraités ſur le champ par les Eſclaves de la ſuite, qui ſont toujours en fort grand nombre. Les Etrangers ſont diſpenſés de cette humiliante ſoumiſſion, mais l'uſage eſt qu'ils y ſuppléent en s'arrêtant dans la ruë, & en faiſant au Seigneur Indien une profonde inclination. Mon fils, qui m'accompagnoit, ayant fait mal-à-propos quelques pas au long des maiſons tandis que nous étions à voir une de ces marches, fut averti fort bruſquement par un Eſclave de ſe tenir dans le reſpect dont perſonne n'eſt diſpenſé.

Nous rendîmes viſite à quelques Indiens de la connoiſſance de M. King,

qui nous reçurent avec beaucoup de careſſes : Ils nous préſentérent d'excellens Vins de pluſieurs endroits renommés, avec une ſorte de Pâtiſſerie compoſée de Ris, de Miel & d'Epices. Outre l'agrément du goût, elle a la propriété de nettoyer l'eſtomach, & de le fortifier. Les Maiſons particulieres, celles du moins des Seigneurs & des riches Marchands, ne ſont guéres inférieures à celle du Roi que par l'étenduë. Les Meubles & les Ornemens en ſont dans le même goût; & j'aurois même préféré pour mon ſéjour celle d'un Marchand nommé *Calite*, qui, après s'être enrichi par ſon Commerce dans le Golphe Perſique, s'étoit attaché à ſe rendre la vie heureuſe par toutes les commodités & les agrémens, qu'il pouvoit tirer de ſes richeſſes.

L'amitié de M. King devint ſi vive pour mon fils & pour moi, qu'après m'en avoir renouvellé les aſſurances, il m'offrit volontairement de m'accompagner à Batavia, pour faciliter le ſuccès de ma Commiſſion par ſon crédit. Je ne prévoyois point encore combien ce ſecours me ſeroit bientôt néceſſaire. Auſſi le refuſai-je d'abord,

par la ſeule crainte d'abuſer de cet excès de politeſſe. Nos Vaiſſeaux ne devant pas s'arrêter long-tems au Port de Bantam, je ne penſois point à faire le Voyage de Batavia par terre, comme M. King me le propoſoit. Mais l'induſtrie de M. Fleet avoit déja fait bien du chemin. Le refus que je faiſois de ſes ſervices, & l'indifférence que je marquois pour ſon amitié l'avoient irrité juſqu'à lui faire chercher les moyens de me nuire. Il avoit pris des informations parmi les Hollandois ſur le ſujet de mon Voyage. Une Commiſſion auſſi importante que la mienne étoit une belle carriere pour l'artifice. Il étoit parti auſſitôt pour Batavia, & s'étant adreſſé au premier Commis de l'Amirauté, il l'avoit déja rempli des préventions les plus malignes contre mon caractere & contre mon entrepriſe. Je ne connus cette perfidie que par ſes effets. Après avoir paſſé ſix jours à Bantam, je me remis en mer au premier ſigne de mon Capitaine. M. King, qui n'étoit jamais ſans quelques affaires à Batavia, me promit de m'y rejoindre, & trouva dans ſa politeſſe un motif de plus pour hâter ſon Voyage.

Un heureux Vent nous ayant fait sortir du Détroit dès le même jour, nous entrâmes le lendemain dans le Port de Batavia. La nature n'a rien fait de si propre à charmer les yeux que les environs de cette fameuse Ville. On connoît l'industrie des Hollandois pour tirer parti des moindres avantages de la situation, & pour les embellir. La petitesse de leur Païs les forçant de n'y rien négliger, ils ont appris par des expériences continuelles à forcer toutes les difficultés du terrein. Mais n'en ayant point trouvé à Batavia, toute leur attention s'est tournée au soin de l'ornement. Des Canaux, des Allées d'Arbres, des Bâtimens magnifiques sont les premiers objets qui se présentent à ceux qui touchent au rivage; & la Campagne ne paroît qu'une grande Ville, au milieu de laquelle Batavia est comme resserrée. Ce n'est pas qu'elle manque d'étenduë. Elle n'en a gueres moins qu'Amsterdam; elle est bâtie dans le même goût, c'est-à-dire que toutes ses ruës sont arrosées d'un large Canal, & plantées de grands Arbres qui donnent des deux côtés un ombrage continuel.

Le Port eſt l arge &commode. C'eſt ce qui ſe préſente à lapremiere vûë. Mais les beautés particulieres, les richeſſes & le Faſte de cette magnifique Ville ſurpaſſent toutes les Deſcriptions. Nous y arrivâmes le 2 de Septembre.

L'année avoit été malheureuſe pour le Commerce. Outre un grand nombre de naufrages, les Corſaires avoient enlevé ou pillé tant de Vaiſſeaux, que la conſternation étoit répanduë parmi les Marchands. Il n'y avoit point dans le Port de Batavia la moitié des Vaiſſeaux qu'on y voit tous les ans. Nous remerciâmes le Ciel de nous avoir conſervés au milieu de tant de périls, & nos Capitaines ſe flatérent d'en tirer plus de profit de leur Carguaiſon. Tandis qu'ils s'occuperent de leurs affaires, je fis l'ouverture des miennes au Conſeil de l'Amirauté, qui étoit demeuré en poſſeſſion des effets de la Compagnie de Londres. Mes explications furent écoutées; mais je conclus de quelques réponſes des Officiers du Conſeil qu'on m'avoit nui dans leur eſtime. Ma défiance ne tombant encore ſur perſonne, je réſolus ſeulement d'éclaircir ce ſoupçon. Je preſſai

les Officiers de parler nettement. Ils m'avoüerent enfin, ſans me nommer le Délateur, qu'ils avoient appris de quelques perſonnes bien informées, que je prenois fauſſement le titre de Commiſſionnaire de la Compagnie Angloiſe, & que le véritable Député étant mort au Cap de Bonne-Eſpérance, je m'étois attribué le droit de lui ſuccéder ſans aucune ſorte d'autorité. Ils ajouterent qu'ayant déja été remercié de mes ſervices par M. Sprat, je ne devois pas être ſurpris que dans une affaire délicate le Conſeil de l'Amirauté crût avoir beſoin de quelque précaution, & que s'ils étoient fort éloignés de m'accuſer de mauvaiſe foi, leur propre intérêt ne les obligeoit pas moins à garder les meſures de la prudence. J'entrevis deux choſes dans cette réponſe. Premierement, quelque maligne inſinuation, dont je ne pouvois accuſer que les Hollandois de notre Equipage; & je crus démêler en ſecond lieu que Meſſieurs du Conſeil ſaiſiſſoient volontiers ce prétexte pour éloigner des demandes importunes. Je me défendis comme je le devois par la ſimple expoſition des circonſtances

où je me trouvois au Cap; & je produisis, en bonne forme, la résignation que le Facteur Anglois m'avoit faite, en mourant, de tous les Pouvoirs dont il étoit revêtu. On reçut mes Pieces pour les examiner à loisir. M. Fleet, que je rencontrai dans les ruës de Batavia, ne paroissant point dans toutes ces occasions, je continuai d'accuser les Hollandois de ma disgrace, & je commençai à craindre de ne pas remporter le fruit que j'avois espéré de mon Voyage.

Cependant, je ne laissai point de satisfaire ma curiosité en visitant toutes les parties de Batavia. Les Hollandois n'y différent de ceux de leur Païs que par la corruption des mœurs, & par le faste, qui y est porté à l'excès. Les plus sages & les plus grossiers y prennent bientôt le goût de toute la molesse Asiatique. Le luxe de leurs habits & de leurs meubles, la multitude de leurs Esclaves, l'air de grandeur & d'opulence avec lequel ils paroissent en public, & la dépense qu'ils font pour leur table & pour leurs plaisirs, donnent la plus haute idée du monde d'une République qui est representée à

deux mille lieuës de ſon centre par de tels Sujets. Le Gouverneur, le Preſident du Conſeil & tous les Conſeillers paroiſſent autant de Souverains qui diſpoſent de tous les treſors des Indes, & qui n'ont beſoin que d'un ſigne pour ſe faire obéïr. La même magnificence eſt répanduë dans tous les Ordres de leur Nation. On ne voit point paſſer dans les ruës la femme d'un Marchand, ſans la prendre à ſon Train pour une Princeſſe qui marche en Triomphe au milieu de ſes Sujets. Elle eſt portée ſur un Brancard ſoutenu par un grand nombre d'Eſclaves. Elle en a d'autres qui la précedent, d'autres qui la ſuivent. L'or & la ſoie éclatent ſur ſa voiture & dans ſes habits. Elle eſt garantie du Soleil ou de la pluie par des tentures dont la galanterie égale la richeſſe. On eſt ébloüi de la multitude & de l'éclat de ſes diamans. Enfin, rien n'eſt trop ſomptueux & trop brillant pour les Hollandois de Batavia ; & s'ils amaſſent facilement des richeſſes, ils les prodiguent de même.

Il ne me fut pas difficile, dans cette abondance de l'or & de l'argent, de me faire compter tout d'un coup la valeur

valeur de mes lingots. On me propoſa de me les acheter en maſſe, ſur une eſtimation vague de la quantité de l'or, en me faiſant entendre que cette voie étoit à mon avantage. Mais ce qui m'arrêtoit dans l'affaire de ma Commiſſion ne pouvoit ſervir à me donner beaucoup de confiance pour un Traité de cette nature. Je voulus que mes lingots fuſſent mis au creuſet, & ne pouvant être trompé au poids ni au prix de l'once, je tirai de tout ce que j'avois apporté la valeur de cinq mille ducats en différentes eſpeces d'or. Ainſi, prenant cette portion pour le quart de mes Lingots, je me trouvois riche d'environ vingt-cinq mille piſtoles. Que le ſentiment de ma reconnoiſſance ſe renouvella vivement pour M. Rindekly, à qui j'avois l'obligation de ce commencement de fortune !

La Maiſon de Ville, la Salle du Conſeil, l'Arſenal, les Magaſins, ſont des Edifices à Batavia, dont on admire la beauté. Tous ces Bâtimens, comme la plûpart des ruës de la Ville, portent les mêmes noms qu'à Amſterdam. C'eſt cette Capitale du Commerce de Hollande qu'on a voulu repréſenter dans

la Capitale du Commerce Hollandois aux Indes Orientales. Tout y porte quelque reſſemblance, juſqu'aux lieux de débauche qui ſont relégués de même dans certains quartiers de la Ville, & qui païent une contribution à l'Etat. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je les nomme. Mon fils, qui n'étoit encore qu'un enfant, s'y laiſſa malheureuſement entraîner par quelques jeunes gens, ſous prétexte de voir les raretés du Païs. Ces lieux dangereux ſont peuplés d'Indiennes, qui excellent dans toutes ſortes d'exercices agréables, qui chantent, qui danſent, qui ont l'art d'exciter vivement les paſſions. Ce ſpectacle frappa mon fils juſqu'à lui faire oublier que la nuit étoit fort avancée; & quoique ſes Compagnons m'ayent proteſté, comme lui, qu'il s'étoit conduit avec ſageſſe, il ſe trouva mêlé dans la querelle de quelques yvrognes qui attirérent la Garde par leurs excès. On ne mit point de diſtinction entre l'innocent & le coupable. Il fut mené avec les autres à la Priſon de nuit, d'où il eut beaucoup de peine à me faire avertir de ſon embarras. Le mien étoit déja fort grand, de le voir ſi long-

tems à revenir. Je ſortis avec une inquiétude mortelle, & toutes mes ſollicitations n'ayant pû me le faire rendre avant le jour, je paſſai le reſte de la nuit dans ſa Priſon.

Cet incident n'avoit rien qui fût propre à deshonorer mon fils, ni qui dût rejaillir ſur moi, dont l'empreſſement ne pouvoit paſſer que pour un mouvement de tendreſſe paternelle. Cependant, M. Fleet ne laiſſa point échapper cette nouvelle occaſion de me nuire. Dès le lendemain, le cours de mes affaires m'ayant conduit au Conſeil, j'eus la mortification de m'entendre reprocher que je perdois mon fils par mes exemples, & que ma conduite ne détruiſoit pas les mauvais offices qu'on m'avoit rendus. Ainſi, l'on me rendoit reſponſable d'une folie de jeuneſſe, à laquelle je n'avois aucune part, & l'on ſuppoſoit que j'avois été le guide de mon fils dans une avanture ſcandaleuſe. Je réuſſis néanmoins fort aiſément à diſſiper cette noire imputation : mais je n'en augurai pas mieux de la diſpoſition du Conſeil. Il ſembloit qu'il me fît grace en ſe rendant à la preuve de mon innocence.

Dans cet intervalle, M. King arriva de Bantam, & me chercha auſſitôt avec empreſſement. Il n'apprit pas mes chagrins ſans douleur. La multitude d'amis qu'il avoit dans la Ville lui fit eſpérer de découvrir qui m'avoit ſuſcité tant d'obſtacles. Il reçut enfin les éclairciſſemens qu'il cherchoit d'un Ecrivain du Conſeil, qui avoit entendu les déclamations de M. Fleet. Nous reconnûmes alors que je devois conſerver peu d'eſpérance, puiſque la facilité qu'on avoit eûë à ſaiſir une ſi frivole occaſion de rejetter mes demandes, prouvoit clairement qu'on étoit réſolu de fermer l'oreille à toutes mes ſollicitations. Il y avoit dans le Port un Vaiſſeau qui étoit arrivé de Canton, & qui devoit relâcher au Cap de Bonne-Eſpérance, en reprenant la route de Hollande. Attiré, comme j'étois, par les promeſſes de M. Rindekly, & craignant de le manquer à ſon paſſage, je balançai ſi je devois remettre plus loin mon départ. M. King n'eut à m'oppoſer que les mouvemens de l'amitié, qui lui faiſoit ſouhaiter de ne nous ſéparer jamais. Il entra même dans mon impatience, lorſ-

qu'après avoir fait une nouvelle tentative au Conseil, la réponse que j'en obtins nous fit voir qu'on ne cherchoit plus qu'à se délivrer de mes importunités. J'abandonnai par son avis la poursuite de cette affaire, & j'emploïai le reste du tems dans la société de quelques honnêtes gens dont il m'avoit procuré l'amitié. Mais avant mon départ, j'eus l'occasion de me confirmer dans la pratique d'une vertu que M. Sprat m'avoit déja fait exercer. Un jour où je commençois à faire les préparatifs de mon voyage, je vis entrer chez moi M. Fleet, qui, sans donner la moindre couleur à l'indifférence que nous avions toujours marquée l'un pour l'autre, me félicita de l'occasion que je trouvois de retourner au Cap. Ensuite, affectant quelque regret d'avoir vû manquer ma Commission, il ajouta que malgré le peu d'espoir qu'il avoit, comme moi, d'obtenir du tems ce que je n'avois pas d'abord emporté, il vouloit se charger de mes instructions, & chercher des conjonctures plus favorables pour les faire valoir, en m'offrant de prendre avec moi des engagemens qui me lais-

feroient toujours la principale direction de cette affaire, au Cap même, d'où je ne manquerois pas de facilités pour me faire instruire de ce qui se passeroit à Batavia. Le pouvoir que j'ai toujours eu sur mes plus justes ressentimens me fit écouter ce discours sans émotion, & prendre le parti de supprimer les explications & les reproches. Je répondis à M. Fleet, qu'il n'y avoit aucune apparence que ce qui n'avoit pû se faire goûter dans ma bouche, trouvât plus de faveur ou de justice sur ma simple procuration ; & je lui déclarai que mon dessein étoit de renvoyer leurs instructions à Messieurs de la Compagnie de Londres, par la premiere voie que je trouverois au Cap.

J'avois passé six semaines à Batavia, dont je ne retirai point d'autre utilité que l'échange de mes lingots, & le plaisir d'avoir vû une si belle Ville. A l'égard du Commerce, quoiqu'il ne me fût point inutile d'avoir observé les usages & les différentes méthodes d'une Nation aussi éclairée que les Hollandois, je ne trouvai point mille choses auxquelles je m'étois attendu. A la réserve des Marchandises qui se

consument par l'usage, le Commerce de Batavia n'est que d'entrepôt. Ainsi, l'on n'y voit ni Manufactures, ni Ouvriers d'une habileté extraordinaire, ni inventions nouvelles ; enfin, rien de ce qui s'offre de toutes parts à Londres & à Amsterdam. Tout y est apporté des Indes pour la Hollande ou de la Hollande pour les Indes. On y travaille néanmoins les Perles & les autres Pierreries. Mais la plûpart des autres Marchandises sont ou dans les Magasins, d'où elles doivent être transportées suivant leur destination, ou sur les Vaisseaux qui s'arrêtent au Port, & qui payent les droits du passage, soit en allant, soit à leur retour. Je parle du moins de ce qui est tombé sous mes yeux, car j'ai peine à croire que ma qualité d'étranger fût une raison qui eût fait dérober le reste à ma curiosité. Les Hollandois avec qui j'étois venu s'ouvroient à moi sans réserve, & M. King devoit être bien instruit après vingt ans de séjour qu'il avoit fait à Bantam & dans les autres parties de l'Isle.

Mon retour au Cap de Bonne Esperance fut ennuyeux, mais sans dan-

ger. L'Enchuyſen, ſur lequel j'étois monté, devoit entrer dans le Golphe Perſique, & relâcher dans divers Ports où la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales a des Comptoirs. Celui d'Ormutz, qui eſt aujourd'hui fort médiocre, nous arrêta long-tems. On y étoit occupé des mouvemens de la Cour de Perſe, & chacun prenant parti ſuivant ſes interêts ou ſon inclination, la crainte des armes étoit beaucoup plus écoutée, que le ſoin du commerce. M. Dairy, Directeur Hollandois du Comptoir, étoit fort attaché à l'ancienne Race des Rois de Perſe, & ne doutant point que la révolution, dont cette Maiſon ſembloit menacée par le mécontentement de tous les Grands, & par la foibleſſe du Miniſtere, ne tournât du moins à l'avantage de quelque Prince du même Sang; il n'avoit point balancé à ſe déclarer ouvertement contre les Rebelles. Cependant leur Parti ſe fortifioit de jour en jour, & l'on ſe croyoit à la veille de quelque ſcene ſanglante. Nous aurions repris la Mer dans ces circonſtances, ſi M. Dairy, qui commençoit à ſentir la grandeur du péril,

n'eut fait naître divers obstacles à notre départ, dans la seule vûë de grossir autour de lui le nombre des Hollandois. Il nous donnoit un jour à souper, au Capitaine, à moi & à quelques honnêtes gens du Vaisseau, dans un fort beau Jardin qu'il avoit à peu de distance de la Ville. Pendant que nous étions à table, il entra dans la Maison plusieurs Persans de la plus vile populace, qui vinrent à nous le sabre à la main, en nous menaçant des plus sanglantes extrêmités. Nous n'étions point en état de nous défendre. Ils nous firent quitter nos places, & s'y mettant avec beaucoup d'insolence, ils mangerent avidemment tout ce qu'on nous avoit servi. M. Dairy se défiant que cette insulte lui venoit d'un des principaux Officiers de la Ville, qui favorisoit le parti des Rebelles, marqua moins de ressentiment que de bonté aux misérables qui nous avoient outragés. Il se plaignit seulement qu'ayant dessein de lui demander à souper, ils n'eussent pas mieux aimé le devoir à son inclination qu'à leur propre violence. Mais ces brutaux, devenus plus hardis par notre facilité, lui répondi-

rent que tous ſes biens appartenoient aux Perſans, puiſqu'il les avoit acquis parmi eux, & qu'ils n'attendroient point ſa permiſſion pour les prendre.

Nous paſsâmes près de deux mois à Ormutz au milieu de ces allarmes, juſqu'à la nouvelle que M. Dairy prit grand ſoin de répandre, que les troupes du Roi s'étoient aſſemblées en aſſez grand nombre pour le faire reſpecter dans ſa Capitale. Enfin nous quittâmes cet ennuyeux ſéjour; & comme ſi le vent eut ſecondé notre impatience, nous l'eûmes favorable juſqu'au Cap de Bonne Eſperance.

Il s'étoit paſſé près de neuf mois depuis le départ de M. Rindekly. Je ne fus pas ſurpris qu'il ne fût point encore revenu d'un ſi long Voyage; mais je me figurois que ſon retour ne pouvoit être éloigné. En effet, après une fort heureuſe navigation, il arriva au Cap le 14. de Mars. C'étoit une année entiere depuis que nous étions ſortis de la Tamiſe. Il avoit eu toutes ſortes de ſuccès dans ſa courſe. Il revenoit chargé des richeſſes des Indes, après y avoir porté celles de l'Europe. Son or étoit encore en lingots,

& quoiqu'il n'eût pas manqué d'occasions pour s'assurer que les apparences ne l'avoient pas trompé, il fut ravi d'en recevoir une nouvelle certitude par la somme que j'avois reçûe des Hollandois. J'avois médité plusieurs projets que je lui communiquai dans notre prémiere entrevûe. Mais quoiqu'il en reconnût les avantages, il me les fit abandonner pour en suivre un qu'il avoit formé lui-même, & que je goûtai plus que tous les miens. Ce fut de retourner à Londres avec lui, d'y mettre à couvert la meilleure partie de nos richesses, & d'employer le reste pour acheter ou faire construire un Vaisseau qui rendît nos desseins indépendans d'autrui. J'entrai d'autant plus volontiers dans ce plan, qu'il assuroit le repos de ma famille; car il n'y avoit aucune apparence de pouvoir me charger de ma femme & de mes enfans dans nos courses, au lieu qu'en les conduisant en Angleterre, j'étois du moins assez riche pour les y laisser dans une situation honnête, qui deviendroit vraisemblablement encore plus douce à l'avenir.

Avant que de partir, M. Rindekly

me preſſa d'accepter ſa main pour ma fille. Mais la joie que j'eûs de le retrouver dans cette diſpoſition, ne m'empêcha point de lui repréſenter une difficulté qui m'arrêtoit. Après avoir refuſé de la marier à un Hollandois, ſous le ſeul prétexte de l'âge, je ne pouvois paſſer ſur cet obſtacle en faveur de mon ami, ſans bleſſer tous les Hollandois du Cap à qui je devois plus de reconnoiſſance. J'obtins de M. Rindekly qu'il moderât ſon impatience juſqu'à Londres; ce qui ne me délivra point de mille importunités que le Hollandois redoubla tous les jours juſqu'au moment de notre départ.

L'ardeur qui nous preſſoit pour l'exécution de nos deſſeins, nous fit éviter tout ce qui pouvoit retarder notre navigation. Etant partis du Cap le 2. d'Avril, nous entrâmes dans la Tamiſe le 7. de Juin, & nous n'eſſuyâmes que deux jours de mauvais tems dans une ſi longue route. Je deſcendis à Graveſand avec toute ma famille. Heureuſement la Maiſon que j'avois occupée à Londres ſe trouvoit à vendre à mon arrivée. Je l'achetai pour une

ſomme aſſez médiocre. J'avouë que la ſeule raiſon qui m'en inſpira l'envie, fut de reparoître avec quelque avantage dans un quartier où perſonne n'avoit ignoré ma ruine, & ſur-tout à la vûe de M. Sprat qui demeuroit dans la même ruë. Mais ſa mort, qui arriva trois ſemaines après mon retour, me priva d'une partie de cette ſatisfaction.

A l'exemple de M. Rindekly, je m'occupai ſérieuſement à mettre de l'ordre dans mes affaires. Nous commençâmes par ſon mariage, qu'il déſiroit avec autant d'ardeur que moi. Ce lien, joint à celui d'une vive amitié, lui fit regarder ma famille comme la ſienne, & depuis ce jour, on ne diſtingua plus qui de nous deux étoit chargé des ſoins paternels. Il voulut que dans notre abſence ſa femme continuât de vivre dans ma Maiſon, & qu'elle en fît tous les frais. Les Eſpagnols commençoient alors à cauſer de l'inquiétude à nos Marchands, & ſous prétexte d'arrêter la contrebande, ils s'étoient ſaiſis de quelques-uns de nos Bâtimens. Dans la réſolution où nous étions toujours de cacher no-

tre projet, nous trouvâmes dans les circonſtances un prétexte pour armer un Vaiſſeau, moitié en guerre, moitié en marchandiſe. M. Rindekly en fit toute la dépenſe, & ne laiſſa pas de reconnoître, dans notre Traité d'aſſociation, que la moitié du Vaiſſeau m'appartenoit. Il fut achevé en moins de trois mois. Nous le fîmes percer pour vingt pieces de canon; & ſuivant nos arrangemens, l'Equipage devoit être de cent hommes. Mais n'admettant que des gens réſolus & qui euſſent déja porté les armes, nous ne pûmes parvenir qu'au nombre de ſoixante-cinq. Outre l'encouragement d'une bonne paye, nous leur fîmes entendre, ſans leur expliquer nettement nos eſpérances, qu'il n'étoit pas queſtion d'un commerce incertain, & qu'il ne falloit avec nous que de la hardieſſe & du courage pour s'enrichir. L'or que nous avions rapporté faiſoit beaucoup de bruit à Londres, quoique M. Rindekly eût engagé par ſes libéralités ſon ancien Equipage à ſe taire, & que dans la même vûe il l'eût repris à notre ſervice. On publioit du moins que nous avions fait

un butin considérable sur les Côtes d'Afrique, & le silence que nous affections, augmentoit encore l'opinion de nos richesses.

Il dépendit de moi de partir avec une Commission directe des Marchands interessés au Vaisseau de Batavia. En me remerciant de ce que j'avois entrepris pour leur service, ils me presserent de faire le même Voyage, & de recevoir d'eux-mêmes la qualité de leur Ministre. Quand mes propres interêts auroient pû s'accorder avec cet emploi, il n'y auroit eu qu'une raison qui pût me le faire accepter. On comprend que c'eut été le plaisir d'humilier M. Fleet, & de faire prendre une meilleure idée de moi au Conseil Hollandois. Mais ayant été capable de moderer mon ressentiment à Batavia, il devoit me couter beaucoup moins à vaincre dans l'éloignement où j'étois. Je conseillai néanmoins à ces honnêtes Marchands, & ce conseil étoit un nouveau service, de s'épargner l'embarras d'une nouvelle députation, en priant M. King par leurs Lettres, de prendre en main leurs interêts. L'éloge que je leur fis

de ſon eſprit & de ſa probité, n'étoit pas moins une juſtice que je rendois à ſon mérite, qu'une marque de reconnoiſſance dont je me croyois redevable à ſon amitié.

Notre impatience nous faiſant mépriſer les dangers de l'hyver, nous partîmes ſur la fin de l'automne, dans un tems fort doux à la vérité, mais qui ceſſa de l'être après huit jours de navigation. Le vent qui nous avoit manqué les premiers jours, devint ſi contraire, que nous délibérâmes ſi nous ne devions pas retourner au Port de Londres pour y attendre une meilleure ſaiſon. Cependant l'eſpoir de quelque changement nous fit lutter courageuſement contre les flots. Nous eûmes en effet des alternatives de beau tems, qui nous mirent en moins de cinq ſemaines à la hauteur de l'Iſle de Madere. Là nous eſſuyâmes un danger plus terrible que toutes les tempêtes. Ayant rencontré un Vaiſſeau Eſpagnol qui nous refuſa le ſalut, M. Rindekly plein du reſſentiment qui étoit commun à tous les Anglois, & ſûr d'ailleurs de notre ſupériorité, ne fut pas fâché de mettre le courage de nos gens

à l'épreuve. Il fit tourner brusquement la voile vers les Espagnols, & sa résolution, s'il les eut pû joindre, étoit d'aller tout d'un coup à l'abordage. Mais leur Vaisseau étoit plus léger que le nôtre, & le même vent qui nous avoit jettés si près de Madere, favorisoit leur fuite. Lorsqu'ils se crurent assez proches de l'Isle pour nous échapper, ils nous lâcherent toute leur bordée, avec tant d'adresse ou de bonheur, qu'un boulet pénétra jusqu'à nos poudres, & nous mit dans une double allarme par l'ouverture qu'il nous fit en flanc. Notre Capitaine, furieux de cette disgrace, s'obstina dans sa poursuite, & les saluant à son tour d'une affreuse décharge de tout son canon, il les auroit forcés jusques dans le Port, si je ne lui avois représenté que la victoire même entraînoit notre perte. Nous n'eûmes pas peu de peine à nous servir du vent, pour nous éloigner d'un lieu où nous devions nous attendre qu'on ne nous laisseroit pas le tems de respirer.

Nous fûmes consolés de cet accident par la rencontre que nous fîmes le lendemain d'un Vaisseau de notre

Nation, qui revenoit de la Barbade avec une riche carguaiſon de Sucre. Nous l'avertîmes de ſe défier des Eſpagnols. Il nous rendit le même ſervice en nous apprenant qu'il avoit rencontré, quatre jours auparavant, deux Corſaires, auſquels il ne s'étoit dérobé qu'à force de voiles. Quoique nous ne fiſſions point la même route, nous redoublâmes notre vigilance & notre précaution. L'air devenant plus doux à meſure que nous approchions des Côtes d'Afrique, nous nous retrouvâmes bien-tôt dans la route que nous avions obſervée avec tant de ſoin l'année précedente.

Je n'ai pas crû qu'il fut néceſſaire d'expliquer juſqu'ici quel étoit le prémier but de notre courſe. Nous cherchions cette même Côte où nous avions placé toutes nos eſpérances de fortune. Non-ſeulement nous nous étions munis d'un excellent Pilote; mais ayant remarqué que l'ignorance des lieux nous avoit cauſé bien des fatigues & des erreurs, nous avions pris un homme verſé dans la Géographie & l'Aſtronomie, qui s'occupoit continuellement à deſſiner les différentes

formes de la côte, & qui ſuivant avec méthode le nombre de ſes Plans, ſe mit en état de produire dans une ligne toute la longueur de l'Afrique. Il avoit ſoin de diſtinguer tous les lieux par leurs noms connus, & d'en donner à ceux qui n'en avoient pas. Mais l'eſtime que nous faiſions de ſes talens nous avoit aveuglés ſur le fond de ſon caractere. Il nous trahiſſoit, ſans que nous puſſions nous en défier, & ce travail ſi conſtant n'étoit pas pour nous ſervir. Ce fut le hazard qui nous en donna la connoiſſance. Un jour qu'il avoit laiſſé ſa clé à la caſſette où tous ſes Papiers étoient renfermés, M. Rindekly, ſans autre intention que d'examiner ſes Plans, ouvrit la caſſette, & fut tenté par la vûe d'un Parchemin ſcellé du Sceau d'Angleterre. Il eut la curioſité de lire ce qu'il contenoit. C'étoit un Ordre du Roi, contrôlé par M. Cragg Secretaire d'Etat, par lequel M. Gant, c'étoit le nom de notre Deſſinateur ou de notre Ecrivain, étoit autoriſé non-ſeulement à nous ſuivre, mais à faire la Relation de nos entrepriſes, & à veiller aux interêts de la Couronne. L'indignation du Capitaine faillit d'a-

bord à le jetter dans des extrêmités qui lui auroient peut-être couté quelque jour sa fortune & la vie. Mais notre bonheur commun me fit arriver dans la Cabane au moment qu'il étoit prêt d'éclater. Il eut le tems de m'apprendre la cause de son trouble, parce que M. Gant étoit occupé à desliner sur le tillac. Je ne ressentis pas moins d'agitation que lui. Cependant un peu de réflexion sur cet évenement me fit juger que nous n'avions point à choisir d'autre parti que celui de la modération. Je conseillai au Capitaine de fermer la cassette, & de ne rien changer à sa conduite avec l'Ecrivain; mais de lui faire entendre que dès notre départ nous n'avions point ignoré sa Commission, & que nous étions surpris seulement qu'il nous en eût fait si long-tems un mistere. Ma pensée étoit de l'entendre, & de juger ensuite par sa réponse des mesures que nous avions à prendre pour nous délivrer de ses observations.

Cet expédient eut une partie de l'effet que j'avois souhaité. M. Gant, dans l'embarras qu'il ressentit à nos prémieres ouvertures, & tremblant

d'autant plus pour sa sûreté qu'il avoit effectivement de la perfidie à se reprocher, se leva de table où nous étions, & courut à sa cassette, d'où il se hâta de nous apporter sa Patente, pour arrêter, par la vûë des Ordres du Roi, les effets qu'il craignoit de notre ressentiment. Mais affectant plus de tranquillité qu'il ne s'y étoit attendu, nous l'exhortâmes à se remettre de sa crainte. Il nous raconta que sur le bruit de notre découverte, qui avoit été jusqu'aux Ministres, il avoit reçu ordre de se rendre à la Cour, & que M. Cragg l'ayant d'abord interrogé sur l'Emploi qu'il avoit dans notre Vaisseau, & ne le trouvant informé d'aucun de nos desseins, lui avoit proposé de la part du Roi de se charger de la Commission qu'il avoit acceptée. Il ajoûta qu'on nous soupçonnoit d'avoir découvert quelque Mine d'or d'une richesse extraordinaire, & que c'étoit là-dessus précisément que rouloient ses instructions.

Nous balançâmes si cette franchise ne devoit pas nous rendre la confiance que nous avions eûe pour lui; car nous l'avions pris sur le témoignage de nos

meilleurs amis ; & paroiſſant ſe repentir de nous avoir trahis, il nous offroit de réparer cette faute par un redoublement de zéle & d'affection. Mais nous conçûmes qu'il ne ſeroit pas le maître lui-même de garder notre ſecret à ſon retour, & que pour peu qu'on découvrît notre marche par d'autres indiſcrétions, l'ordre particulier qu'il avoit accepté, donneroit ſur lui des droits de contrainte qu'on n'avoit pas ſur nous. Ainſi, ſans lui communiquer nos idées, nous prîmes la réſolution de changer de route. Rien n'étoit ſi éloigné de nos intentions que de lui faire violence. Nous réſolumes ſeulement de le mettre, ſous quelque prétexte, dans le prémier Port où nous trouverions un Vaiſſeau de notre Nation, & de l'aider, ſi c'étoit ſon deſſein, à retourner en Angleterre. Etant raſſûré par nos manieres, il employa toute ſon adreſſe pour ſçavoir de nous par quelle voie nous avions découvert ſa Commiſſion; mais ſa curioſité fut mal ſatisfaite. Cependant le changement de notre route lui fit juger aiſément que nous n'avions point apporté ces lumieres de Londres.

M. Rindekly déclara que par des raiſons qui tourneroient à l'avantage de tout le monde, nous étions réſolus d'aller directement à la Jamaïque. La ſurpriſe fut extrême dans l'Equipage. Mais la confiance qu'on avoit à nous, empêcha les plus hardis de murmurer. Nous quittâmes ainſi les Côtes d'Afrique ; & nous ne donnâmes plus notre Voyage que pour une entrepriſe ordinaire de commerce.

En effet, comme nous étions chargés d'une quantité conſidérable d'excellentes Marchandiſes, nous pouvions trouver quelque avantage à la Jamaïque & dans nos autres Colonies. Mais les Impreſſions de crainte qui étoient reſtées à M. Gand produiſirent une fâcheuſe révolution dans ſa ſanté. Il fut ſaiſi d'une fiévre ardente, qui lui ôta la vie dans ſix jours. Ce nouvel incident changeoit notre ſituation. Nous commençâmes, M. Rindekly & moi, par appoſer le ſcellé à ſa caſſette, à la vûë de tout l'Equipage ; & cette précaution nous parut néceſſaire pour nous raſſurer contre bien des craintes. Il ne nous échappa rien néanmoins qui pût en faire ſoupçonner la cauſe. En-

ſuite, ne nous trouvant point aſſez éloignés de notre premiere route pour rejetter plus loin nos projets, nous retournâmes vers l'Afrique avec une nouvelle ardeur.

Après bien des recherches, d'autant plus pénibles, que le vent ne nous ſervoit pas toujours à notre gré, nous découvrîmes le Cap d'or; c'étoit le nom que nous lui avions donné dans notre langage myſtérieux. Nous jettâmes l'ancre dans le même lieu, où nous l'avions jetté autrefois ſi heureuſement. La Mer étoit tranquille, & nous étions à couvert ſous la pointe du Cap, qui s'avance beaucoup.

Il n'étoit plus queſtion de déguiſer nos eſpérances à des gens qui n'étoient avec nous que pour les ſeconder, & qui devoient néceſſairement en partager le fruit. M. Rindekly aſſembla l'Equipage. Il expliqua ſans détour que nous n'étions pas loin du lieu que nous avions cherché; qu'après l'expérience de l'année précedente, il ne falloit pas douter qu'il n'y reſtât beaucoup d'or, qui pouvoit paſſer ſur le champ dans notre Vaiſſeau; mais qu'étant plus capables que les Négres

d'en

d'en recueillir dans les ſources que nous connoiſſions, il falloit moins penſer d'abord à la ſurpriſe ou à la violence, qu'à nous rétablir dans l'amitié & la confiance des Sauvages. Enſuite propoſant un partage, ſuivant la réſolution qu'il avoit priſe avec moi, il promit avec ſerment qu'en qualité de Chefs, nous nous contenterions tous deux de la moitié du butin, & que tout le reſte ſeroit partagé entre l'Equipage. Cette propoſition ſatisfit tout le monde, & fut ratifiée de part & d'autre par un nouveau ſerment. La joie & l'ardeur ſe répandirent dans tout le Vaiſſeau. Il ne reſtoit plus qu'à chercher les moyens d'entrer en communication avec les Sauvages. Nous n'avions pas attendu ſi tard à commencer cette déliberation. Mais les difficultés ſe faiſoient beaucoup mieux ſentir ſi proche de l'exécution.

Il ne s'offroit que deux Partis ; l'un de nous préſenter à eux ; & l'autre d'attendre le paſſage de quelqu'une de leurs Barques & d'en prendre occaſion, comme il nous étoit arrivé la prémiere fois, de les gagner par nos careſſes. Celui de faire notre deſcente

au-dessus de leur Habitation, devoit être réservé pour la derniere ressource, c'est-à-dire, pour le cas où la violence deviendroit nécessaire. Ce n'étoit pas le plus mal arrangé ni le moins médité : mais en détruisant toutes nos espérances pour l'avenir, il les réduisoit aux fruits d'un pillage fort court & fort incertain. Entre nos préparatifs, nous avions un Négre du Cap de bonne Espérance, que nous y avions acheté, dans la seule vûe d'en faire notre Interpréte. Si ces misérables étoient sensibles à quelque chose, nous aurions pû nous flater que notre douceur lui auroit inspiré de l'attachement pour nous : mais ils ne sont capables d'être conduits que par la crainte, & nous ne pouvions nous servir de lui sans l'accompagner nous-mêmes. Cependant il nous devint fort utile au moment que nous nous y attendions le moins. Après une nuit fort obscure, pendant laquelle nous n'étions point encore sortis de notre irrésolution, il apperçut aux prémiers rayons du jour, une Barque qui côtoyoit le rivage vers la pointe du Cap, & qui continuoit de voguer sans que

les Négres qui la conduiſoient paruſſent nous découvrir. Nos lunettes nous firent voir qu'ils n'étoient que cinq ou ſix. Le Capitaine ne balança point à deſcendre lui-même dans la Chaloupe, ſuivi ſeulement de quatre de nos plus braves gens & de notre Négre. Il joignit facilement les Sauvages. Ink, nous avions donné ce nom au nôtre, ſe fit entendre d'aſſez loin par ſes ſignes pour les guérir de leur prémiere frayeur. Ils ſe laiſſérent aborder, & la facilité avec laquelle Ink leur perſuada qu'ils devoient être ſans crainte, nous parut d'un fort bon augure. Ils ſuivirent la Chaloupe juſqu'au Vaiſſeau. Nous n'avions point oublié par quelles amorces il falloit les prendre. On leur prodigua du bœuf ſalé ; & ſi nous eûmes plus de réſerve pour l'eau-de-vie, ce ne fut que dans la crainte de les rendre moins propres à nous ſervir. Ils nous reconnurent, le Capitaine & moi.

Ce que nous pûmes tirer d'eux par le miniſtere de notre Interpréte, nous apporta peu d'explication. Quoiqu'ils ſe remiſſent notre viſage, & qu'ils nous marquaſſent même de la joie de

nous revoir, à peine se souvenoient-ils de ce qui s'étoit passé il y avoit un an. Ils ne purent du moins nous apprendre comment le bruit de notre arrivée étoit allé jusqu'à leur Prince, ni pourquoi il s'étoit assemblé tant de Barques & de gens armés pour venir apparemment nous attaquer ; ce qui leur restoit de plus présent, étoit le bruit de notre canon. Cependant ils nous assûrerent que nous serions bien reçûs dans leur Habitation, & qu'on nous y avoit regretés. Sans savoir jusqu'où devoit aller notre confiance, nous prîmes le parti de hazarder quelque chose sur ce seul fondement. M. Rindekly ne balança point à se faire le Chef d'une députation, qui n'étoit pas sans danger. Mais il falloit montrer aux Négres un visage connu, & le choix ne roulant qu'entre nous deux, il voulut absolument en courir les risques. Il chargea la Chaloupe d'un tonneau de bœuf salé, d'un baril d'eau-de-vie, & de tout ce qui pouvoit plaire aux Sauvages. Il prit avec lui Ink, dix hommes résolus, qui pouvoient se servir également du sabre & de la rame. Nous convînmes

qu'en touchant au rivage, il laiſſeroit deux de ſes gens dans la Chaloupe, pour nous donner avis du prémier accueil qu'il y recevroit; & que nous avançant beaucoup plus près de la Côte avec le Vaiſſeau, nous nous mettrions en état de lui donner un prompt ſecours ſi nous étions trompés dans la confiance que nous prenions aux Barbares.

Toutes ces précautions furent inutiles pour ſa deſcente. Il ſe fit précéder d'un quart d'heure par deux des ſix Négres que nous avions reçûs à Bord. Les autres nous demeurerent en otages. La douceur avec laquelle nous les avions traités produiſit dans l'Habitation les mêmes effets que l'année précedente. Le rivage ſe trouva couvert à ſon arrivée d'une multitude de Sauvages, parmi leſquels il reconnut le fils du vieillard à qui nous avions eu l'obligation de nos lingots. Il lui fit demander par l'Interpréte des nouvelles de ſon pere. Sa réponſe fut touchante, & ſervit à lever toutes nos incertitudes. Le malheur d'un pere n'avoit pû ſortir ſitôt de ſa mémoire. Il raconta au Négre que le Prince de la

Nation, qui demeuroit à Delaya, Ville ou Habitation conſiderable à quelques lieuës de la Mer, ayant appris notre arrivée l'année d'auparavant, & les préſens que nous avions faits à ſon pere, étoit tombé dans une violente fureur. Se croyant mépriſé de nous, & jugeant ſon autorité violée par un de ſes principaux Sujets, il avoit fait deſcendre ſur le champ toute ſa Milice au long du Fleuve, avec ordre de ſe ſaiſir de nous & de tout ce que nous avions apporté. Après le mauvais ſuccès de leur entrepriſe, ſa fureur s'étoit changée en rage. Il avoit enlevé au vieux Chef les préſens qu'il avoit reçûs de nous, & l'ayant puni par un long ſuplice, il lui avoit enfin donné la mort.

Ce récit auroit été capable d'effrayer un homme moins intrépide que M. Rindekly. Mais trouvant au contraire dans les fureurs du Prince une raiſon d'en eſperer un accueil favorable, lorſque nous irions directement à lui & que nous lui offririons, avec nos excuſes, de l'amitié & des préſens, il réſolut de tenter cette dangereuſe avanture. Loin d'attendre quelque

choſe de la force, il me renvoya la moitié de ſon monde. Mais en me faiſant expliquer ſes intentions, il me prioit d'ajoûter une quantité d'eau-de-vie & de bœuf ſalé à celle qu'il avoit emportée dans la Chaloupe, & d'y joindre ce que nous avions de plus propre à ſéduire les yeux du Prince. J'exécutai d'autant plus volontiers ſes ordres, qu'il ne me fit repréſenter que les facilités de ſon entrepriſe. Je lui envoyai quelques pieces d'écarlate, pluſieurs mouchoirs de la même couleur, quantité de miroirs, d'étuis & de couteaux, avec un fuſil & deux ſabres fort ornés. J'y joignis même un grand portrait, qui ne pouvoit manquer de paſſer parmi des Sauvages pour une piece fort rare.

J'avois fait approcher le Vaiſſeau ſi près du rivage, que je découvrois ſans peine tous les mouvemens des Négres. Ceux du Capitaine pouvant encore moins m'échaper, je le vis rentrer dans la Chaloupe avec ſes gens, & tourner au long de la Côte pour gagner l'Embouchure du Fleuve. Je le recommandai au Ciel, avec toute la confiance que je devois mettre dans

ſon eſprit & dans ſon courage. Il fut abſent trois jours, pendant leſquels je n'eûs pas peu d'embarras à écarter les Négres qui venoient ſans ceſſe autour de moi dans leurs Barques. Enfin, je le vis reparoître au quatriéme jour, lorſque mon inquiétude commençoit à devenir ſi preſſante, que je déliberois déja ſi je ne devois pas m'avancer ſur ſes traces, & tenter même de remonter le Fleuve juſqu'à l'Habitation du Prince.

Il s'étoit déchargé de ſes préſens; ce qui me fit juger en l'appercevant de loin, qu'il me rapportoit d'heureuſes nouvelles. Son air de ſatisfaction me le confirma. Tout l'Equipage s'étant aſſemblé pour le recevoir, il nous apprit qu'il n'avoit découvert l'Habitation du Prince que vers la nuit, & qu'il avoit mieux aimé la paſſer dans ſa Chaloupe, que de s'expoſer dans l'obſcurité au milieu des Barbares. Mais le jour étant venu l'éclairer, il s'étoit preſenté hardiment à l'entrée de l'Habitation, & ſans paroître ſurpris de la foule qu'il vit bien-tôt aſſemblée, il s'étoit fait conduire au Palais, ſi je ne dois pas dire à la Cabane du Prince.

Son unique précaution avoit été de faire écarter ſa Chaloupe à quelque diſtance du rivage, & d'ordonner aux gens qu'il y laiſſa, de n'y recevoir aucun Négre. Il avoit trouvé au Prince l'air dur & farouche; mais dès les prémieres ouvertures qu'il lui avoit faites par la bouche de l'Interpréte, & ſurtout après l'explication des préſens, il avoit vû ſa phyſionomie s'éclaircir. Nos excuſes pour l'année précedente avoient été fort bien reçûes. Il n'avoit été queſtion que de faire apporter les préſens, ce qui s'étoit exécuté avec une promptitude ſurprenante. Toute la Cour, ſi ce n'eſt pas profaner ce nom, en avoit admiré la beauté & la richeſſe. Le Prince, qui n'étoit couvert que d'une peau de tigre, s'étoit fait revêtir, ou plûtôt envelopper auſſi-tôt d'une piece d'écarlate. Il s'étoit conſideré long-tems dans un de nos plus grands miroirs, dont ceux de l'année d'auparavant lui avoient appris l'uſage. Enfin, il avoit avallé ſur le champ pluſieurs verres d'eau-de-vie, & faiſant ſervir des rafraichiſſemens au Capitaine, il avoit mangé en même-tems une fort groſſe piece de

notre bœuf. Des commencemens ſi heureux ayant donné au Capitaine la hardieſſe d'expliquer ſes intentions, le Prince avoit paru ſurpris que nous fiſſions plus de cas des anneaux, que lui & la plûpart de ſes gens portoient aux oreilles, ou du métail dont ils étoient compoſés, que des richeſſes que nous lui apportions en eau-de-vie & en petites marchandiſes. Il avoit aſſuré le Capitaine qu'il lui laiſſeroit la liberté, à ce prix-là, de s'accommoder dans le Païs de tout ce qui lui conviendroit.

Cependant il étoit arrivé un incident qui avoit preſque ruiné nos eſpérances. Le Capitaine n'avoit pas jugé à propos de mettre le fuſil au nombre de ſes préſens. Mais ayant le ſien, lui & tous ſes gens, cette vûe avoit frappé le Prince, qui n'avoit point oublié l'ancien fracas de notre artillerie. Il les avoit preſſés ſi fortement de lui en abandonner un, que le refus paroiſſant l'irriter, M. Rindekly lui avoit remis le ſien. Ce groſſier Sauvage l'avoit d'abord manié ſi bruſquement, qu'ayant porté la main ſur le chien avant que le Capitaine s'en fut défié,

le coup étoit parti, avoit blessé un Négre au bras, & tué un autre Négre à cinquante pas du prémier. L'épouvante s'étoit répanduë vivement dans toute l'assemblée. Le Prince même, regardant le Capitaine avec effroi, lui avoit laissé douter quelques momens s'il n'en devoit pas craindre quelque chose de funeste. Mais les explications de notre Interpréte avoient calmé ce mouvement. M. Rindekly avoit fait dire au Prince que la crainte même du malheur qui venoit d'arriver avoit été la cause de son prémier refus, que ce dangereux instrument ne convenoit qu'à nous, & qu'il seroit pernicieux à tous les Négres qui voudroient s'en servir. Et pour le rassurer entierement, il avoit remis le chien du fusil dans son repos, en donnant sa parole, que par la seule réparation qu'il venoit d'y faire, il ne causeroit plus ni de bruit, ni de mal sans son ordre. Il pouvoit prendre cet engagement, puisqu'il le rendit au Prince sans l'avoir chargé. Ainsi loin de nous devenir nuisible, cet accident ne servit qu'à faire prendre à la Nation une plus haute idée de nous, par l'impression qui leur

demeura de notre pouvoir.

M. Rindekly n'avoit pas quitté le Prince ſans avoir fait avec lui une ſorte de Traité, dont il lui avoit fait répeter pluſieurs fois les articles. Le principal, après celui de notre ſûreté, étoit qu'en fourniſſant le Prince d'eau-de-vie pendant notre ſéjour dans ſes Etats, nous aurions la liberté, non-ſeulement de tirer de la Riviere & du Païs tout ce qu'ils pouvoient produire, mais celle encore de commercer de bonne foi avec ſes Sujets. A ces conditions réciproques, il nous étoit permis de faire remonter la Riviere à notre Vaiſſeau, & d'uſer librement de toutes les commodités du Païs.

Nous aurions fait éclater notre joie par une décharge de toute notre Artillerie, ſi nous n'avions été retenus par la crainte de cauſer trop de fraïeur à nos Hôtes; mais le Capitaine fit diſtribuer à tout l'Equipage dequoi célébrer un jour ſi fortuné, & dès le même jour nous entrâmes ſans précaution dans la Riviere, dont il avoit obſervé la profondeur dans ſa route. Elle faiſoit ſi peu de circuits, qu'avec fort peu de vent nous n'employâmes point quatre

heures à remonter jusqu'à l'Habitation du Prince. Notre dessein n'étoit pas de nous tenir renfermés entre deux rives, au danger de nous ressentir quelque jour de l'inconstance des Negres. Mais il nous parut nécessaire de soutenir l'idée que la Capitale avoit prise de nous, & de faire voir que ce que nous demandions par amitié, nous étions peut-être en état de l'obtenir par la force. Effectivement le bruit de nos armes à feu nous auroit soumis toute la Nation, & nous n'aurions point eû d'éloignement pour cette voie si nous avions pû faire autant de fond sur la durée que sur la facilité de notre conquête.

La vûë de notre Vaisseau remplit d'étonnement & d'admiration le Prince & tous ses Negres. Nous le reçûmes à bord avec peu de suite, en lui déclarant que nous n'aurions jamais cette déférence que pour sa personne. Il prit plaisir à la bonne chere que nous lui fîmes, & notre maniere de servir lui causa beaucoup de satisfaction. Il avoit avec lui quatre de ses femmes, qui dévorerent nos mets, & qui s'enyvrerent de quelques verres d'Eau de vie. L'ex-

périence qu'il avoit déja faite de cette liqueur le fit boire avec plus de mesure. Mais étant échauffé néanmoins de ce qu'il avoit bû, il observa toutes les parties du Vaisseau avec une vive curiosité. Nos Canons le frapperent encore plus. Il nous fit diverses questions, auſquelles nous ne répondîmes qu'en le priant de ne pas s'approcher trop d'un Instrument beaucoup plus dangereux pour les Negres que nos Fusils. Le Capitaine, qui rapportoit tout à nos projets, lui demanda s'il vouloit connoître par quelques effets la puissance de ces terribles machines. Il y consentit, avec quelques marques de crainte. Nous lui dîmes qu'il y auroit trop de danger pour lui à demeurer si près; que ces furieux instrumens n'étoient familiers qu'avec nous; que non seulement il devoit passer sur le rivage, mais qu'il étoit à propos que toute l'Habitation fût avertie, afin qu'elle entendît sans effroi ce que nous ne voulions faire que pour lui apprendre l'utilité de notre amitié. Il se fit conduire au rivage. Son impatience paroissoit mêlée de fraieur. Il donna des ordres qui furent répandus aussitôt

dans l'Habitation, & qui attirerent une foule de Negres sur le bord du Fleuve. Nous avions profité de cet intervalle, pour faire renouveller les charges de toute notre Artillerie. Le bruit de 20 pieces de Canon & de plus de soixante Fusils qui tirerent au même moment, la fumée qui environna tout d'un coup le Vaisseau, & le mouvement même de l'eau qui fut agitée par un effort si violent, causerent au Prince & à tous les Negres une fraïeur qui ne peut être representée. Ils se jetterent à terre, & se presserent contre le sable, comme s'ils eussent esperé de pouvoir s'y cacher. Le Capitaine & moi, nous eumes le tems de gagner le rivage dans la Chaloupe, avant qu'ils fussent revenus de leur consternation. L'air riant que nous prîmes en relevant le Prince acheva de leur persuader que ceux qui causoient sans effort des révolutions si surprenantes, étoient des Hommes d'une espece supérieure. Ils nous auroient adorés si nous avions exigé des honneurs divins; mais nous pouvions supposer sans témérité que le Prince & toute la Nation étoient assujettis par la terreur autant que par l'intérêt.

Nous commençâmes de ce jour à nous croire auſſi libres qu'à Londres, & nous recommandâmes à tout l'Equipage de ne pas nuire à l'opinion qu'on avoit de nous. Le Prince nous aſſigna quelques Cabanes pour le logement de nos Travailleurs. Mais en les acceptant, nous ne penſions point à les employer. Nous étions réſolus, après avoir paſſé le jour au travail, de retourner chaque nuit au Vaiſſeau, & de jetter l'ancre à peu de diſtance de l'embouchure du Fleuve, vers le lieu où nous nous ſouvenions d'avoir obſervé la pêche des lingots. Nous fîmes au Prince de nouveaux préſens en nous éloignant de l'Habitation. Ces libéralités ne pouvant nous appauvrir, les petits miroirs & les couteaux ne furent point épargnés aux principaux Negres de ſa Cour, dont la faveur pouvoit nous devenir néceſſaire.

Quoique la ſaiſon ne fût point avancée pour l'Europe, nous reſſentions une chaleur, qui, ſur les bords d'une Riviere fort large & fort ſabloneuſe, nous faiſoit craindre que ce ne fût la principale difficulté de notre entrepriſe. La rade que nous fûmes obligés de

prendre pour la ſûreté de notre Vaiſſeau étoit ſi brulante, que l'ordre fut donné à quatre Matelots de tenir continuellement de l'eau ſur les Ponts. Nous obſervâmes pendant quelques jours le lit du Fleuve & les différences de ſon cours avant que de fixer le principal lieu de notre travail, il nous parut que les Sauvages ne s'étoient déterminés dans ce choix qu'au hazard; & peut-être n'en portâmes-nous ce jugement que ſur le petit nombre de lingots qui ſe trouvoient dans leurs Parcs. Il eſt vrai que ſi nous y en avions trouvé fort peu l'année précédente, celle où nous étions paroiſſoit encore plus ſtérile. Mais nous fîmes une obſervation qui ne nous étoit point échappée dès la premiere fois. Les Sauvages manquant d'art pour compoſer leurs Claies, ne les faiſoient point aſſez ſerrées pour retenir juſqu'aux moindres parties de l'or qui rouloient avec le ſable; ou plutôt n'eſtimant que ce qui pouvoit ſervir à leur uſage, ils mépriſoient le reſte comme une choſe inutile. De ces obſervations, nous tirâmes, & la méthode de faire de nouvelles Claies, & la maniere de les pla-

cer. Nos Ouvriers furent employés plus de huit jours à ces préparatifs.

Enfin, nous mîmes nos Inſtrumens en exercice. Les petits courans où l'eau ſembloit ſe diviſer après s'être briſée ſous l'angle de quelque rive, furent les lieux auſquels nous nous attachâmes particulierement. Nous avions mille au moins de nos machines, diſtribuées dans l'eſpace d'une lieuë. Notre ſoin étoit exact à les faire viſiter le matin & le ſoir, & chacun de nos gens avoit ſa tâche, dont le ſort avoit décidé. Mais après trois ſemaines d'une ardeur obſtinée, à peine trouvâmes-nous dans nos Claies le poids d'une once d'or. Nous avions à bord un Fourneau, des Creuſets, & tout ce qui étoit néceſſaire à nos opérations. Le chagrin d'un profit ſi lent nous fit employer toutes ſortes de voies pour le hâter. Nous laiſſâmes en pluſieurs endroits une grande quantité de ſable. Ne gagnant rien par cette méthode, nous tendîmes dans le Fleuve des Voiles au lieu de Claies. Mais les Negres, qui ont preſque tous de l'inclination au vol, nous les dérobérent dès la premiere nuit. Nous y mîmes des Gardes

la nuit ſuivante. Cet eſſai nous apporta quelques particules de poudre d'or ; mais nous conçûmes que les plus groſſes parties roulant au fond plutôt qu'elles n'étoient chariées par le courant, nos Voiles étoient de peu d'uſage pour les arrêter. Nous joignîmes alors les Voiles aux Claies, & nous nous arrêtâmes à cette voie qui étoit en effet la plus ſure.

Dans cet intervalle, nous n'avions pas négligé des recherches beaucoup plus certaines, & qui nous cauſérent moins d'embarras. C'étoit celle des lingots que les Sauvages avoient en réſerve. Mais comme ils ne les amaſſoient que pour ſe faire des anneaux d'oreilles, & quelques autres parures à l'uſage des femmes, nous n'en trouvâmes point d'auſſi grands amas que nous l'avions eſperé. Ils y attachoient d'ailleurs ſi peu de prix, qu'ils ſe bornoient à leur paire d'anneaux, ſans ſe croire plus riches d'en avoir un grand nombre, & que le Prince même laiſſant le ſoin de la pêche des lingots à ſes Sujets de l'Habitation maritime, prenoit peu d'intérêt à leur travail. Auſſi étoit-elle fort négligée. Le tréſor que

nous avions découvert dans notre premier Voyage étoit comme le dépôt de tout ce qui s'étoit pêché depuis un tems immémorial. Il ſe trouvoit chez le Chef de l'Habitation, mais le profit qui lui en revenoit ne conſiſtoit que dans quelques preſens de bêtes tuées à la Chaſſe, que les jeunes Negres lui offroient pour obtenir dequoi ſe faire des Anneaux d'oreilles. Le Prince ayant toujours le droit de choiſir la portion qui lui plaiſoit dans toutes les Chaſſes, & participant de même à tous les autres biens de ſes Sujets, n'avoit beſoin d'entrer dans aucun détail pour ſa ſubſiſtance & pour celle de ſa ſuite.

Nous n'eûmes pas plus de difficulté à obtenir ce qui reſtoit de lingots au nouveau Chef de l'Habitation maritime que nous n'en avions eû l'année précédente. Un Baril d'Eau de vie & quelques autres préſens nous en rendîrent les Maîtres. Mais la totalité du dépôt n'alloit pas au double de ce que nous avions emporté la premiere fois. Si nous découvrîmes dans les cabanes particulieres de petits amas diſperſés, que divers Sauvages avoient recueillis,

tous ces ruiſſeaux ne répondirent pas mieux à l'opinion que nous avions euë de la ſource. D'ailleurs, les Negres ne nous les abandonnoient pas ſans retour. Ils vouloient tous de l'Eau de vie, des Inſtrumens de fer & des Mouchoirs. Nos proviſions & nos petites Marchandiſes commençoient à diminuer. Cette diminution fut encore plus précipitée lorſque nous fûmes réduits au Commerce des Anneaux. Nous ne nous étions pas trompés en le croyant le plus facile, mais quelque diſpoſition que les Negres marquaſſent à nous les ceder, c'étoit toujours au prix de nos denrées. Cent paires d'Anneaux qui étoient la dépoüille de cent Sauvages, & qui étant auſſi minces que du Fil d'Archal, ne faiſoient pas ordinairement, ſuivant nos évaluations, plus d'un marc d'or en ſortant du creuſet, nous coutoient notre Eau de vie & nos petites Marchandiſes, c'eſt-à-dire, ce qui commençoit à devenir pour nous plus rare & plus précieux que l'or même.

Quoique nos ſoins continuels ſe rapportaſſent à notre objet, je ne laiſſois pas de charger tous les jours mon Jour-

nal des remarques que la ſtupidité des Negres me permettoit de faire ſur leurs uſages & ſur leur gouvernement. Depuis la perte de notre Ecrivain, nous étions peu capables d'Obſervations Geographiques. Nous ſçavions par la hauteur du lieu que nous étions à l'extrêmité de la Nigritie. Le nom de cette côte, autant que nous l'avions pû démêler dans l'articulation des Sauvages, étoit *Paſamba*. L'Habitation de leur Prince ſe nommoit *Delaya*, & celle qui étoit ſur le bord de la Mer, *Paraga*. Ils avoient quelques autres Villes plus reculées dans les Montagnes, qui dépendoient moins immédiatement du même Maître, quoique dans les guerres qu'ils avoient quelquefois avec d'autres Barbares de leur voiſinage, elles vinſſent ſe ranger ſous ſes enſeignes, & qu'elles lui payaſſent un tribut de Peaux & de Grains. Toute la Nation ne ſurpaſſoit pas le nombre de ſix mille Hommes. Nous n'y remarquâmes aucune trace de culte Religieux, à la réſerve d'une ſorte d'Adoration qu'ils rendent par leurs cris au Soleil & à la Lune lorſqu'ils commencent à les voir paroître. L'obéïſſance qu'ils rendent à leur

Prince ne regarde que la Guerre & la Chaſſe. Ils ont pour tout le reſte d'anciens uſages qui leur tiennent lieu de Loi. Les parens puniſſent entr'eux les Crimes qui ſe commettent dans les familles; & lorſqu'ils négligent des déſordres trop éclatans ou pernicieux au bien public, leurs voiſins, c'eſt-à-dire, les Habitans des Cabanes voiſines, ſe réüniſſent en aſſez grand nombre pour les y forcer. Leurs occupations ſont partagées entre la Chaſſe, la culture de quelques terres qui produiſent une eſpece de Millet, & le ſoin des Troupeaux. Le Païs, quoique peu éloigné de la Ligne, & ſujet à des chaleurs preſque continuelles, qui ne ſont tempérées que par la fraîcheur des nuits, paroît capable de porter toutes ſortes de grains & de fruits. Ceux que la Terre y rend ſans travail ſont d'une force extraordinaire, ce qui eſt cauſe ſans doute que les Negres ne font pas leur principal objet de l'Agriculture. Les Troupeaux de Vaches & de Moutons n'y ſont point en grand nombre, parce que le goût des Habitans pour les Animaux ſauvages eſt comme proportionné à la gloire qu'ils tirent de la

qualité de Chaſſeurs. Ce titre eſt le premier degré de diſtinction dans le Païs. Ils ſe ſervent de leurs fléches avec une adreſſe extrême, & leur intrépidité eſt ſurprenante dans les combats qu'ils livrent quelquefois de près aux Bêtes féroces. Le Fleuve, qu'ils nomment la petite Eau ou la petite Mer, leur ſert à tranſporter une quantité prodigieuſe de Venaiſon que leurs Chaſſeurs rapportent continuellement des Montagnes. J'ai compté dans le voiſinage de Paraga plus de deux cent Barques ou Bateaux, dont la plus grande n'auroit pas contenu moins de ſix ou ſept perſonnes; & l'on m'aſſura qu'il y en avoit le double actuellement employé au ſervice des Chaſſeurs.

Les Hommes ſont communément d'une taille médiocre, & tels pour la figure, que les Negres de Guinée. S'il s'en trouve de plus hauts & de plus robuſtes, le droit du Prince eſt de les prendre pour ſa Milice. Les femmes ont une ſorte de beauté dans leur laideur. Elle conſiſte dans la bouche, qu'elles ont la plus agréable du monde. Leurs levres ſont d'un rouge éclatant, & leurs dents de la plus parfaite blancheur.

cheur. Elles ont auſſi la gorge fort bien faite. Mais leur nez, qui eſt extrêmement plat, leurs yeux, dont le fond eſt couleur de pourpre, & leur peau graſſe & luiſante, excitent peu le penchant que nous avons naturellement pour leur ſexe. Les mariages ſe font du conſentement des Familles, & ſe rompent de même lorſqu'ils ſont mal aſſortis. Mais un Mari eſt obligé de prendre ſoin de ſa femme auſſi long-tems qu'il ne s'en eſt pas ſéparé par un divorce reconnu. On ne leur fait point un crime d'en avoir pluſieurs lorſqu'ils peuvent les entretenir, quoique le conſentement de la famille n'intervienne que pour la premiere. La continence paſſe ſi peu pour une vertu dans les deux ſexes, qu'ils cherchent à ſe marier dès que la nature les avertit qu'ils peuvent l'être; & la pluralité des Amans ou des Maris n'eſt jamais une raiſon qui inſpire du dégoût pour une femme. Tous les Gens de notre Equipage ſe trouvérent fort bien de ce préjugé, par la facilité qu'ils eurent à ſe lier avec les jeunes filles & les veuves. Il falloit plus de réſerve avec les femmes mariées, parce que les infidélités dans le ma-

riage peuvent être une raiſon de divorce.

Dans les grandes chaleurs, qui ne reçoivent guéres d'interruption qu'au mois de Février & au mois de Septembre, ils ſont nuds, hommes & femmes, ſans autre voile pour la pudeur qu'une ceinture de Peau. Ils ſe couvrent dans les autres tems des plus belles Peaux qu'ils rapportent de leurs Chaſſes; mais avec quelque ſoin qu'ils les faſſent ſécher au Soleil, il y reſte tant de ſaletés, & l'uſage qu'ils ont de ſe frotter le corps de pluſieurs ſortes de graiſſes, les rend toujours ſi mal-propres, que la vûë n'en eſt pas moins bleſſée que l'odorat. Leurs amuſemens les plus ordinaires ſont des danſes confuſes, au ſon d'un Inſtrument qui s'enfle par le vent de la bouche, & qui étant preſſé ſous le bras, rend un bruit aſſez harmonieux par trois tuyaux de différente groſſeur. Leurs mouvemens ſont laſcifs & toutes leurs poſtures fort libres; ce qui me ſurprit d'autant plus, que dans le tems même de leur nudité, on ne leur voit jamais prendre en public aucune liberté indécente. Leur mémoire eſt ſi bornée, qu'ils ne con-

noiſſent rien au-deſſus du tems de leur vie, & qu'après quelques années d'intervalle, à peine ſe ſouviennent-ils des Perſonnes les plus cheres qu'ils ont perduës par la mort. Auſſi rien ne les touche que ce qui remuë actuellement leurs ſens, & l'exemple du paſſé n'a pas plus de force pour les perſuader & pour les faire agir que la crainte du futur.

Il ne faut pas s'imaginer néanmoins que ce caractere ſoit ſi généralement celui de la Nation, qu'il ne s'y trouve quelques Particuliers que j'en excepte. Entre les jeunes filles auſquelles nos Gens s'efforcérent de plaire, il y en eut une, dont le nom étoit *Jenli*, qui, ſi l'on met à part la noirceur, avoit le viſage & la taille de nos plus belles filles de l'Europe. Il paroîtra fort étrange que ce qui nous la faiſoit trouver charmante la rendit monſtrueuſe aux yeux des Sauvages, & que par cette raiſon perſonne preſqu'alors n'avoit voulu l'épouſer. Elle n'en fut que plus ſenſible aux careſſes de nos Gens; & ſe trouvant preſſée par la recherche d'un grand nombre, elle craignit fort ſagement les effets de leur jalouſie. Son

goût s'étoit déclaré pour un jeune homme fort bien fait, qui, depuis la mort de notre Ecrivain exerçoit le même Emploi sur le Vaisseau. Quoique ce degré lui donnât quelque supériorité sur le reste de l'Equipage, les autres ne s'étoient pas crus obligés de lui céder dans une concurrence d'Amour. Cependant Jenli s'obstinoit à les rejetter, & le ressentiment qu'ils en avoient leur avoit déja fait prendre des manieres fort brusques avec l'Ecrivain. Il se nommoit *Linter*. Je fus surpris que m'abordant un jour les larmes aux yeux, & me faisant des plaintes de quelques insultes qu'il avoit reçûës d'un Brutal, il me confessa que Jenli lui avoit touché le cœur, & qu'il l'aimoit assez pour en faire sa femme. Il m'assura que l'ayant observée de près, il avoit remarqué qu'elle n'avoit aucun commerce d'amour avec les Sauvages, & que s'y connoissant assez, il l'avoit trouvée Vierge. Il lui avoit appris déja quelques mots de notre Langue. Sa conduite, le langage qu'elle lui tenoit par ses signes & par d'autres expressions ; enfin, l'indifférence qu'elle marquoit pour ceux qui s'empressoient

autour d'elle, lui perſuadoient qu'elle avoit du penchant pour lui. Il me conjuroit d'empêcher qu'on ne la chagrinât par d'indignes violences. Il ſçavoit que c'étoit le deſſein de pluſieurs de nos Gens; mais il étoit réſolu de la défendre au péril de ſa vie.

Quoique je me ſentiſſe le cœur touché de ſon amour & de ſes larmes, j'avois conçu qu'il ne parloit d'en faire ſa femme que pour m'engager à la faire reſpecter des autres; & je ne lui fis là-deſſus qu'une réponſe badine. Mais en confeſſant qu'il n'auroit pas penſé au mariage s'il avoit eſpéré de pouvoir la poſſéder librement, il me jura qu'il l'épouſeroit ſur le champ ſi je le permettois; que la couleur n'y faiſoit rien; qu'à meſure qu'elle apprendroit notre langue on s'appercevroit comme lui qu'elle ne manquoit d'aucune qualité naturelle, & que le Commerce de l'Angleterre lui feroit acquerir toutes les autres: en un mot, qu'il aimoit mieux l'épouſer que de courir le riſque de la perdre, & qu'il prévoyoit d'ailleurs qu'à notre départ nous ne la ſouffririons point ſur le Vaiſſeau avec une autre qualité que celle de ſa fem-

me. Je compris que dans l'ardeur d'une passion si vive, mes raisonnemens auroient peu de force pour le guérir, & je lui promis d'en parler au Capitaine.

Quelque autorité que l'amitié de M. Rindekly & le droit d'association me donnassent sur l'Equipage, je n'en usois jamais qu'avec quelque dépendance ; autant pour donner l'exemple de l'obéissance à tous nos Gens., que pour marquer constamment à mon Gendre la reconnoissance que je lui devois. Il ne se faisoit jamais demander deux fois ce qu'il jugeoit capable de me faire plaisir ; mais quoique je lui témoignasse du penchant à favoriser la passion du jeune Ecrivain, il rejetta cette proposition avec beaucoup de fermeté. Ses objections furent si fortes que je n'y pûs rien opposer. Outre l'indécence d'un tel mariage. » Vous ne faites pas attention, me dit-il, que nous n'avons » point un Homme dans l'Equipage à » qui le seul goût de la débauche ne » puisse faire naître la même envie, » dans la supposition que des alliances » de cette nature n'auront pas beaucoup » de force en Angleterre. Toutes les

conſéquences qu'il m'en fit craindre me parurent ſi juſtes & ſi fâcheuſes, que je perdis le deſir de rendre ſervice à l'Ecrivain. Mais pour éviter du moins les querelles dont nous étions menacés à l'occaſion de Jenli, j'engageai M. Rindekly à défendre ſous les plus rigoureuſes peines qu'on fît la moindre violence aux femmes ſauvages. Il établit la peine de mort pour ceux qui employeroient les armes dans la recherche d'une femme, ſoit contre les Negres, ſoit contre nos propres Gens; & les autres punitions demeurerent à régler ſuivant la grandeur du crime. Linter ſe trouvant paiſible poſſeſſeur de ſa chere Jenli, perdit ſon amour par degrés. Cependant il lui apprit en fort peu de tems à s'expliquer en Anglois. Comme j'avois pris quelque intérêt à leur liaiſon, j'obſervai qu'il n'avoit pas mal jugé des qualités naturelles de cette femme, & que le hazard ſembloit l'avoir déplacée en la faiſant naître dans la Nigritie. Mais ce que j'admirai beaucoup plus, c'eſt que Linter eût commencé à s'en dégoûter; lorſqu'étant capable de ſe faire entendre, elle devoit lui paroître beaucoup

plus digne de ſon affection. Je penſai dès ce moment à lui faire recueillir un autre fruit de la peine qu'elle avoit apportée à l'étude de notre Langue, en la faiſant paſſer à Londres pour mener une vie douce auprès de ma femme.

Notre travail ne languiſſoit pas, & quoiqu'il fût beaucoup plus ſtérile que nous ne nous y étions attendu, il n'étoit pas tout-à-fait ſans fruit. Mais tant de liberalités que nous avions répanduës dans la Nation, & le ſubſide continuel que nous fourniſſions au Prince, épuiſérent enfin toutes nos proviſions. A peine nous reſtoit-il de l'eau-de-vie pour les néceſſités du Vaiſſeau. Notre embarras n'avoit jamais été pour nos alimens, puiſque nous trouvions l'abondance parmi les Négres, & qu'ayant aſſez d'induſtrie pour tirer du ſel de la Mer, nous avions ſuppléé aux diminutions de notre chair ſalée. Mais l'avidité du Prince augmentant tous les jours pour l'eau-de-vie, nous nous vîmes dans la néceſſité de lui faire connoître qu'elle nous manquoit, & de le renvoyer à celle que nous promettions de lui apporter

dans un autre Voyage. Malheureuſement il étoit yvre lorſqu'il reçut cette réponſe. Il s'emporta non-ſeulement en plaintes, mais même en ménaces, & notre Interpréte effrayé de ſes diſcours nous communiqua la même frayeur par ſon récit. Nous tînmes auſſi-tôt conſeil. J'étois d'avis de partir, ſans nous expoſer aux ſuites de cet emportement, & d'éviter ſur-tout la néceſſité d'en venir à des violences, qui ne pouvoient ſervir qu'à nous fermer la voie du retour. Il nous étoit facile d'aller renouveller nos proviſions, ſoit aux Canaries, ſoit au Cap de Bonne Eſperance. Je preſſai le Capitaine de ſuivre mon conſeil, juſqu'à vouloir qu'il abandonnât nos claies & quelques centaines d'anneaux qui étoient à Delaya dans nos Cabanes. Mais il ſe repoſoit trop ſur l'impreſſion qu'il croyoit avoir donnée de nos forces. En conſentant à partir, il réſolut de ne rien laiſſer derriere nous.

Nous n'avions employé que les voiles ſuperfluës du Vaiſſeau ; & cette perte méritoit effectivement peu de regret. Ce fut néanmoins le prétexte que M. Rindekly fit valoir pour s'ob-

ſtiner dans ſon opinion. Le Prince qui n'étoit pas revenu de ſon reſſentiment, ne nous vit pas faire les préparatifs de notre départ ſans ſe livrer à de nouvelles fureurs. Il ne conſidera point ſi c'étoit l'impuiſſance qui avoit cauſé notre refus ; il jugea du chagrin qu'il nous cauſeroit en nous enlevant tout ce que nous avions tiré de ſon Païs, par l'ardeur que nous avions eûë à l'amaſſer ; & dès les premiers mouvemens qu'il nous vit faire pour retirer nos voiles, il prit des meſures pour ſa vangeance. Les conjonctures lui étoient d'autant plus favorables, que peu de jours auparavant il lui étoit revenu des Montagnes cent vingt ou trente de ſes plus braves Chaſſeurs. Il les joignit à ſa Milice, qui étoit d'environ cent hommes ; & l'ordre qu'il leur donna d'abord, fut d'arrêter tous les gens de notre Equipage qui ſe trouveroient diſperſés. L'habitude que nous avions priſe de vivre familierement avec les Négres ayant beaucoup diminué nos précautions, il y eut dès le premier jour dix-huit de nos gens arrêtés. Nous ne nous apperçûmes de leur abſence que le ſoir, à l'appel qui

ſe faiſoit régulierement dans le Vaiſſeau ; & nos ſoupçons ne tombant point encore ſur la véritable cauſe du péril, nous nous figurâmes qu'à la veille de notre départ, ils avoient voulu donner quelque choſe de plus à leurs plaiſirs. Cette erreur nous entraîna dans une autre. Le lendemain, dès la pointe du jour, nous envoyâmes de divers côtés dix hommes pour les rappeller, dans la crainte de cauſer trop d'effroi par le ſignal du canon. Ces dix hommes eurent le même ſort que leurs compagnons; & le Prince jugeant bien que la trahiſon ne lui réuſſiroit pas plus long-tems, fit aſſembler ſes Troupes entre l'Embouchure de la Riviere & le Vaiſſeau. Ce fut de quelques Négres mêmes, que nous apprîmes notre diſgrace. Elle nous fit frémir, car nous ne pûmes enviſager ſans horreur tout ce que nous avions à craindre de la fureur & de la perfidie d'une Nation barbare. Cependant un peu de réflexion nous fit penſer que le Prince Négre étoit ſans prudence. Ses Troupes étant au-deſſous de nous, rien n'auroit pû nous empêcher de mettre douze ou quinze hommes réſolus dans

la Chaloupe, qui auroient remonté la Riviere juſqu'à Delaya, ou de remonter avec le Vaiſſeau même, & non-ſeulement de réduire ſa Capitale en cendres, mais de nous ſaiſir aſſez facilement de lui, de ſes femmes & de toute ſa Cour. C'étoit le ſentiment de M. Rindekly dans ſon prémier tranſport. La terreur de nos armes lui faiſoit croire le ſuccès certain. Mais il nous reſtoit un juſte ſujet de crainte pour nos Compagnons, qui auroient été le prémier objet de la vangeance des Sauvages.

L'Interpréte, que le beſoin où nous étions de ſon ſecours nous fit appeller à notre délibération, s'offrit volontairement à tenter l'eſprit du Prince par des voies plus douces. Nous prîmes confiance à ſes offres. Il ſe chargea de lui repréſenter l'affection que nous lui avions marquée par notre conduite & par nos préſens, la ſurpriſe & la douleur que nous reſſentions de ſes violences, & le deſir que nous avions de ne pas nous voir forcés d'employer contre lui les armes terribles qu'il nous connoiſſoit. Le refus que nous avions fait de lui fournir de l'eau-de-vie & du

tabac, n'étant venu que de l'épuiſement de nos proviſions, nous lui laiſſions la liberté de viſiter lui-même ou de faire viſiter notre Vaiſſeau par un de ſes gens, pour s'aſſurer que nos excuſes étoient de bonne foi. Notre deſſein à la vérité étoit de partir ; mais nous lui promettions de revenir inceſſamment, avec une plus grande abondance d'eau-de-vie, de toutes ſortes de Marchandiſes. Cette courte harangue fut répetée vingt fois à l'Interpréte, pour nous aſſurer de ſa mémoire.

Il ſe rendit à Delaya. Le Prince, qui connoiſſoit ſon attachement pour nous, le reçut avec plus de douceur que nous n'avions oſé l'eſperer. Il écouta nos propoſitions ; & prenant auſſi-tôt ſon parti, comme s'il l'eut médité d'avance, il lui déclara qu'ayant violé la promeſſe par laquelle nous nous étions engagés à lui fournir de l'eau-de-vie, nous avions mauvaiſe grace de nous plaindre qu'il violât les ſiennes ; que ſi les proviſions nous avoient manqué, nous n'étions pas moins coupables de l'avoir trompé, en promettant ce que nous ne pouvions exécuter ; que nos armes l'ef-

frayoient d'autant moins, qu'il ſauroit ſe vanger ſur nos Compagnons ſi nous entreprenions de lui nuire ; qu'il conſentiroit néanmoins que nous quittaſſions ſon Païs pour aller faire de nouvelles proviſions dans le nôtre ; mais à deux conditions. L'une, que les gens qu'il avoit fait arrêter demeuraſſent pour caution de notre retour ; & l'autre, que pendant notre abſence nous laiſſaſſions à leur garde les lingots & les anneaux que nous avions tirés de ſes Sujets.

Cette réponſe, qui nous parut fidelle dans la bouche de l'Interpréte, calma du moins une partie de nos inquiétudes. C'étoit beaucoup que des violences commencées ſi bruſquement, ſe changeaſſent tout d'un coup en négociation. Nous n'avions pas voulu riſquer d'aller nous-mêmes, ni d'envoyer le moindre de nos gens à Delaya, pour ne pas expoſer notre liberté; mais il nous ſembla qu'avec le tour que prenoient nos différends, nous pouvions entreprendre de les terminer ſans médiation ; & M. Rindekly réſolut de voir lui-même le Prince pour s'expliquer avec lui. J'exigeai

néanmoins de ſon amitié qu'il lui feroit demander une conférence hors de l'Habitation. Elle fut accordée. Le Prince ne balança point à ſe rendre avec une douzaine de ſes gens dans un petit bois qui fut marqué pour le lieu du rendez-vous. M. Rindekly affecta de ne ſe faire accompagner que de ſix des nôtres, pour rendre quelque déference à l'autorité Souveraine ; mais il étoit plus ſûr de cette eſcorte, que le Prince ne devoit l'être de la ſienne.

De quelque maniere qu'on veuille juger de ſon action, je ne prétens la juſtifier que par l'excès de ſa vivacité, ou peut-être par le fond de reſſentiment qu'il conſervoit avec raiſon, contre un homme qui avoit commencé une injuſte querelle. Non-ſeulement il n'avoit point emporté la réſolution qu'il exécuta, mais dans la ſuite il m'a cent fois proteſté, qu'après en avoir recueilli le fruit, il en avoit ſenti quelques remords ; & ſans porter la Religion plus loin qu'un homme de Mer, il a toujours attribué nos diſgraces ſuivantes à cette malheureuſe avanture. La conférence, après avoir commencé paiſiblement, ſe termina

par des injures ſi picquantes, que le Prince barbare ayant porté la main ſur un ſabre qu'il tenoit de nous, pour maltraiter l'Interpréte que M. Rindekly forçoit de parler, nos ſix Soldats n'attendirent point l'ordre exprès de leur Chef. Ils étoient armés de leur fuſils & de piſtolets. Chacun d'eux tira ſon coup, dont ils tuérent, à bout portant, ſix Sauvages de l'eſcorte du Prince. M. Rindekly leur défendit abſolument d'inſulter le Prince. Dans la vûe qui lui avoit fait tolerer cette violence, il étoit important que ce fier Négre ne fût point maltraité. Son effroi & celui des ſix hommes qui lui reſtoient, pouvoit ſuffire pour l'humilier. Il ſe jetta contre terre, auſſi conſterné du bruit, que du prompt effet de nos armes. M. Rindekly ne lui laiſſa point le tems de revenir de cette épouvante. Il lui fit dire par l'Interpréte que ſi tous nos Compagnons ne nous étoient pas rendus ſur le champ, il devoit s'attendre au même ſort, lui & toute ſa Nation ; & le forçant de ſe relever pour le ſuivre, il le conduiſit juſqu'à la Chaloupe, dont il n'étoit éloigné que d'environ deux cens pas.

L'ordre de nous renvoyer nos gens fut porté à Delaya par un des ſix Négres. M. Rindekly eut la conſtance d'attendre leur arrivée ſur le bord de la Riviere, aſſez ſûr de pouvoir gagner le Vaiſſeau dans ſa Chaloupe, s'il s'appercevoit qu'au lieu d'exécuter la volonté du Prince, ſes Sujets penſaſſent à le vanger. Mais en donnant trop à ſa vivacité, il n'avoit preſque rien donné au hazard. Il connoiſſoit le caractere des Négres. Le récit que le Député du Prince ne manqua point de faire à Delaya, nous fit renvoyer avant la nuit vingt-huit de nos gens, qui y avoient été gardés fort étroitement depuis quatre jours. Ils ſe mirent dans des Barques, pour gagner le Vaiſſeau par le Fleuve. Et quoiqu'on eût porté parole à l'Habitation que le Prince ſeroit rendu avec la même fidelité, une multitude de Négres, deſcendant au long du Fleuve, vint le redemander, en pouſſant des cris de douleur & d'effroi.

M. Rindekly ayant eu le tems de conſiderer de ſang froid l'excès auquel il s'étoit emporté, ne jugea point à propos de le renvoyer libre ſans avoir

pris d'autres précautions pour notre retraite. Il laiſſa la permiſſion de ſe retirer à trois des cinq Négres qui lui reſtoient, après s'être engagé à eux & à lui qu'il ne lui arriveroit aucun mal. L'ayant fait paſſer enſuite dans la Chaloupe avec les deux autres, il nous les amena comme en triomphe, accompagné de nos vingt-huit hommes qui le ſuivoient dans leurs Barques.

Il s'étoit paſſé dans cette expédition toute la longueur d'un des plus grands jours de l'Eté. L'inquiétude commençoit à me tourmenter mortellement, lorſque je vis deſcendre cette petite Armée au long du Fleuve. M. Rindekly, en m'apprenant ſon avanture, ne s'expliqua point ſi nettement, que je ne m'apperçuſſe bien qu'il avoit quelque choſe à ſe reprocher. Il étoit naturellement honnête homme, & ſenſible aux mouvemens de l'humanité. Mais la raiſon de notre ſûreté, par laquelle il s'étoit crû juſtifié, m'empêcha auſſi de le preſſer trop ſur le droit qu'il s'étoit attribué de faire donner la mort à ſix Sauvages. Il y avoit peu d'apparence d'ailleurs que tout autre parti nous eût réuſſi de mê-

me : car ſans parler de notre or, qui ne méritoit pas ſans doute d'être mis en balance avec la vie de ſix hommes, peut-être n'aurions-nous point obtenu par d'autres voies la liberté de nos Compagnons.

Loin de maltraiter le Prince, nous nous efforçâmes de lui faire ſentir par notre conduite le tort qu'il s'étoit fait en renonçant à notre amitié. On lui fit voir de ſes propres yeux, que la ſeule impuiſſance nous avoit forcés d'interrompre nos ſubſides. Il feignit de ſe rendre à toutes nos raiſons; mais l'Interpréte nous avoüa que dans ſes réponſes, il laiſſoit échaper pluſieurs mots qui marquoient la violence de ſon reſſentiment. Nous ne lui promîmes pas moins que s'il vouloit s'engager à nous bien recevoir, nous reparoîtrions bien-tôt dans ſon Païs avec des proviſions plus abondantes. Il ne ſe fit pas preſſer pour y conſentir. Enfin, comme la manœuvre étoit prête & que le vent paroiſſoit favorable, nous lui dîmes qu'étant prêts à partir, & ſûrs d'ailleurs de la force invincible de nos armes, nous comptions pour rien les Troupes qu'il avoit à l'Em-

bouchure de la Riviere, dans l'eſpérance ridicule de nous incommoder apparemment au paſſage ; mais que s'il vouloit nous donner une preuve de réconciliation, il devoit leur envoyer l'ordre de ſe retirer. Cette réſolution parut lui couter quelque choſe, comme s'il eut appréhendé que la retraite de ſes Troupes ne nous donnât plus de hardieſſe à le maltraiter, ou plus de facilité à tourner notre vangeance ſur ſes Sujets. Cependant la vûe de nos canons & de nos fuſils, ſur leſquels nous prenions ſoin de lui faire jetter les yeux par intervalles, eut le pouvoir de le déterminer. Il fit partir un de ſes gens dans une Barque, qui exécuta ſans doute l'ordre que nous lui avions demandé, car nous ne vîmes aucun corps de Troupes en deſcendant la Riviere. M. Rindekly voulut qu'en le renvoyant libre, au moment que nous mîmes à la voile, on donnât de nouveaux ſujets de ſe loüer de notre généroſité. Quoiqu'il reſtât autour du Vaiſſeau pluſieurs Barques, ſur leſquelles nos Priſonniers étoient revenus de Delaya, il me propoſa de le conduire au rivage dans la Chalou-

pe, & nous y mîmes tout ce qui nous reſtoit d'uſtenciles & de petites marchandiſes à l'uſage des Négres. Cette occaſion fut une faveur du Ciel pour Jenli, qui ſe trouva ſur le bord de la Riviere avec un grand nombre d'autres Sauvages. Elle y étoit pour dire le dernier adieu, par ſes regards, à l'Ecrivain, que l'inconſtance, ou la jalouſie, faiſoit partir avec beaucoup d'indifférence. Un mouvement de pitié pour une femme, qui valoit mieux que ſes pareilles, & qui entendoit aſſez notre Langue pour nous être utile, me fit renaître la penſée de lui offrir une ſituation plus douce avec nous. Elle l'accepta, & le Prince appaiſé par nos careſſes & par les préſens que je fis débarquer avec lui, ne s'oppoſa point à ſon départ.

Nous ſortîmes du Fleuve à pleines voiles. M. Rindekly vouloit ſaluer les Négres d'une décharge de toute notre artillerie, & leur laiſſer pour adieu une nouvelle impreſſion de terreur. Je m'oppoſai à ce deſſein, qui étoit capable de détruire la mémoire de nos bienfaits. Nous devions, après tout, plus d'affection que de haine aux Sau-

vages. Si les richeſſes que nous emportions n'avoient pas répondu à notre attente, elles étoient ſi ſupérieures à nos frais, que nous ne pouvions regréter les peines de notre entrepriſe. Suivant nos calculs, le fruit de notre Voyage montoit à plus d'un million de livres, tant en anneaux, qu'en poudre & en lingots. Je me trouvai ſi riche du quart de cette ſomme, qui devoit me revenir dans nos partages, que je ne ſouhaitai que de le mettre à couvert en retournant droit à Londres. M. Rindekly ne ſe rendit pas volontiers à cette propoſition. Il panchoit, ſinon à retourner bien-tôt ſur la même Côte, du moins à faire valoir nos tréſors dans d'autres parties du commerce, en attendant que la prudence nous permît de tenter une nouvelle entrepriſe chez les Négres. Mes inſtances néanmoins l'auroient fait conſentir à notre retour, ſi d'autres évenemens ne nous avoient forcés de prendre un parti fort différent.

En ſortant de la Riviere de Paſamba, nous trouvâmes deux Vaiſſeaux Eſpagnols, montés comme le nôtre, moitié en guerre, moitié pour le com-

merce, qui revenoient des Philippines par cette route avec une riche cargaiſon. Cette rencontre nous alloit déterminer à ſuivre comme eux la route de l'Europe, du moins juſqu'aux Canaries, où nous aurions mieux aimé renouveller nos proviſions que dans tout autre lieu. Mais à l'occaſion d'une diſpute de Matelots, il s'éleva une querelle ſi vive entre les deux Capitaines & le nôtre, qu'abuſant de la ſupériorité du nombre pour nous traiter d'héretiques & de miſérables, ils nous mirent dans le cas de ne pouvoir nous faire raiſon que par les armes. M. Rindekly comptant trop ſur le courage de nos gens, repaſſa dans notre Bord, d'où la ſeule politeſſe l'avoit fait ſortir, pour crier aux armes d'un ton furieux. Il ne voulut écouter ni mes conſeils, ni mes prieres. Je vis en un moment l'image d'une guerre ſanglante au milieu de la paix.

Les deux Eſpagnols marquerent moins d'emportement dans les ſuites de cette action. Ils gagnérent le deſſus du vent, & ſe repoſant ſur cet avantage, ils ſembloient attendre que les prémieres hoſtilités vinſſent de nous. Je pris droit de leur modération pour

renouveller mes efforts sur l'esprit de M. Rindekly. Enfin, j'arrêtai l'ordre qu'il alloit donner de lâcher sa bordée; mais je ne pus l'empêcher d'écrire sur le champ aux deux Capitaines, que s'il ne vouloit point donner naissance à la guerre entre deux Nations, qui faisoient encore profession de paix, il étoit résolu de soutenir sa querelle particuliere, & qu'avec un de ses gens, il les défioit tous deux dans un combat de Chaloupe à Chaloupe. Il leur laissoit le choix des armes & du nombre des Rameurs. A ce défi, qui étoit accompagné de quelques injures, les Espagnols répondirent qu'ils n'étoient point les maîtres de leurs personnes lorsqu'ils commandoient les Vaisseaux d'autrui, mais que s'ils étoient attaqués sur leur Bord, ils promettoient de se bien défendre. Cette réponse fut regardée de M. Rindekly, comme une nouvelle insulte. Je n'aurois pas eu le pouvoir de l'arrêter, si je ne l'eusse fait enfin souvenir qu'il alloit ruiner sa femme & toute ma famille. J'avois eu besoin moi-même d'un motif si puissant pour moderer mon indignation au récit de sa querelle. Ce-

Cependant les deux Eſpagnols profitérent du vent, & tirérent à nos yeux vers les Canaries. Nous les ſuivîmes. Douze jours que nous employâmes dans cette route n'ayant pas ſuffi pour calmer la bile de M. Rindekly, il voulut abſolument relâcher dans une des Iſles, ſe faire conduire dans la Chaloupe à celle de Canaries, & tirer raiſon des deux Capitaines par un combat reglé. Je lui repréſentai en-vain que dans les ſujets de mécontentement qui croiſſoient tous les jours entre l'Angleterre & l'Eſpagne la prudence ne nous permettoit pas de nous expoſer à trop de hazards ; qu'il étoit déja fort heureux pour nous que les deux Capitaines euſſent ignoré la querelle des deux Nations, & n'en euſſent pas pris droit d'agir avec plus de rigueur ; enfin que nous avions des biens & une réputation de ſageſſe à conſerver. Il croyoit ſatisfaire à toutes mes objections, en me répondant qu'il vouloit s'expoſer ſeul avec un de ſes gens, & que l'honneur lui étant plus cher que la fortune & la vie, il n'étoit pas capable de s'éloigner ſans avoir tiré vangeance d'un affront qui le dés-

honoroit. Nous relâchâmes dans l'Iſle de Ferro, d'où il fit partir le plus adroit de nos gens dans une Barque du Païs, pour aller prendre des informations ſur l'arrivée des deux Capitaines au Port de Canaries. Il les reçut avant la fin du jour; mais elles étoient capables de le refroidir. Ses ennemis n'avoient pas manqué en arrivant de faire le récit de leur avanture. Ils s'en étoient plaints comme d'une injure que la ſeule conſidération de la paix leur avoit fait ſupporter; & mettant enfin tout le tort de notre côté, ils avoient échauffé d'autres Capitaines Eſpagnols, déja irrités contre les Anglois, juſqu'à leur faire prendre la réſolution de ſortir du Port pour nous chercher.

Notre ſituation devenoit fort dangereuſe, car il ne falloit pas eſperer de demeurer long-tems cachés à Ferro. Il n'y avoit pas plus d'apparence de pouvoir nous remettre en Mer au riſque de tomber entre les mains des Eſpagnols. Quatre jours s'étant paſſés dans cet embarras, nous renvoyâmes, le cinquiéme jour, un de nos gens au Port de Canaries. Il ſavoit parfaitement la Langue Eſpagnole, & s'étant

mêlé, comme la prémiere fois, parmi quelques Habitans de Ferro, il devoit ſeulement s'informer ſi la prémiere chaleur de nos ennemis les avoit fait ſortir du Port. Il trouva les deux Capitaines dans la ſituation où il les avoit laiſſés, mais prêts à remettre à la voile pour l'Europe, avec un autre Vaiſſeau marchand de leur Nation, qui faiſoit la même route. Nous reſpirâmes à cette nouvelle, & notre eſpérance fut qu'en les laiſſant partir avant nous, la Mer nous redeviendroit libre. Trois jours ſe paſſérent encore, ſans aucun trouble de la part des Habitans de Ferro, qui ſe ſouvenoient d'avoir vû M. Rindekly & moi deux ans auparavant, & qui avoient été ſatisfaits de notre conduite. Enfin nous nous flattions d'être à la fin du péril, lorſqu'on nous avertit qu'il entroit trois Vaiſſeaux dans la Rade de Ferro. La plus grande partie de notre Equipage étoit à terre. Toute notre diligence ne put nous faire regagner aſſez-tôt notre Bord, pour nous mettre en état de nous défendre, & la défenſe d'ailleurs n'auroit fait qu'aſſurer notre ruine.

Il ne nous auroit pas été plus avan-

tageux de disputer notre liberté dans Ferro même, où nous étions sans armes & sans secours. D'ailleurs, ne pouvant nous persuader qu'une querelle particuliere, qui n'avoit été suivie d'aucune hostilité, nous exposât aux plus furieux effets de la guerre, nous prîmes le parti d'attendre que les Espagnols nous expliquassent leurs intentions.

De notre Vaisseau, dont ils s'étoient saisis sans résistance, ils firent avertir le Capitaine de s'y rendre immédiatement. Je l'accompagnai. Nos ennemis, car c'étoient eux-mêmes, & leur dessein n'étoit que de nous chagriner par des humiliations, reçûrent M. Rindekly d'un air arrogant. Ils lui demandérent compte de sa Commission, de son Voyage & de ses Marchandises, en feignant de douter si nous n'avions pas fait la contrebande dans les Colonies Espagnoles. Je reconnus que M. Rindekly étoit capable de déguiser son ressentiment. Il répondit de bonne foi à toutes ces questions. Les prétextes leur manquant pour nous chercher querelle, ils continuérent seulement de nous humilier en faisant la visite du

Vaiſſeau. Notre crainte étoit qu'ils ne découvriſſent notre or, & que la vûe d'une ſi belle proie ne les rendît plus injuſtes qu'ils n'affectoient de vouloir l'être. Mais en obſervant ma Cabane, ils apperçûrent mon Journal qui étoit ouvert ſur une table, parce que j'y ajoutois tous les jours quelques circonſtances. Ils le parcoururent, & leurs yeux tombérent ſur la deſcription de Carthagéne, qui ſe préſentoit dès les premieres pages. Cette découverte les occupa long-tems. Enfin bornant leurs réflexions, ils déclarérent à M. Rindekly, que des obſervations ſi particulieres, ſur un lieu de cette importance n'avoient point été faites ſans quelques vûes; que dans un tems où les Eſpagnols avoient de ce côté-là tant de plaintes à faire des Anglois, ils ſe croyoient obligés d'en informer le Roi leur Maître; qu'ils ne prétendoient pas décider ſi nous devions être regardés comme les ennemis de l'Eſpagne, mais que ſe rendant droit à Cadix, ils ne nous feroient pas beaucoup de tort en nous y conduiſant avec eux, & que nous y aurions la liberté de juſtifier nos intentions.

Nous ſentîmes amérement la néceſſité de céder à la force. Cependant les circonſtances mêmes nous faiſant connoître qu'on n'avoit pas d'autre vûe que de nous chagriner, M. Rindekly prit un air ouvert pour aſſurer que nous relâcherions volontiers à Cadix. L'unique loi qui exerça beaucoup ſa patience, fut celle qu'ils lui impoſérent de paſſer dans un de leurs Vaiſſeaux pour y ſervir d'otage. Ils diſtribuérent auſſi une partie de nos gens ſur leurs trois Bords, & mirent à leur place aſſez de monde pour ſe rendre maîtres du nôtre. J'obtins la liberté d'y demeurer. Le vent nous étant favorable, ils nous preſſérent de les ſuivre, avec toutes les précautions qui pouvoient les aſſurer de nous. Il me parut fort ſurprenant que dans toutes ces exécutions il ne leur échapât rien, ni à M. Rindekly, qui eut le moindre rapport à notre querelle.

Notre ſortie de Ferro eut pour eux l'air d'un triomphe, & pour nous celui de l'eſclavage le plus humiliant. Mais notre diſgrace ne dura que ſix jours. En approchant de l'Europe, nous découvrîmes cinq grands Vaiſ-

ſeaux que nous reconnûmes bien-tôt pour des Anglois. Ils voguoient à pleines voiles & Pavillon déployé, tandis que nous avions beaucoup de peine à nous ſervir du vent, qui avoit changé pendant la nuit. Quoique je m'attendiſſe bien que cette petite Flotte ne paſſeroit pas ſans reconnoître la nôtre, & que je me cruſſe déja preſque certain de notre délivrance, il me vint à l'eſprit de charger ſecretement un de nos Matelots d'arborer tout d'un coup notre Pavillon. Cette idée me réuſſit avec tant de bonheur, que les cinq Anglois profitant de l'avantage du vent, s'approchérent de nous à la portée du canon, avant que les Eſpagnols euſſent commencé à ſe reconnoître. Ils devinérent une partie de la vérité par les apparences; & le ſigne par lequel ils firent connoître auſſi-tôt leurs intentions, força nos ennemis de plier leurs voiles pour les attendre.

Ils étoient en état de ſe faire reſpecter. C'étoit cinq Vaiſſeaux de guerre, qui tranſportoient quelques Troupes à la Jamaïque, pour appaiſer la révolte des Negres de cette Iſle qui s'étoient ſoulevés contre les Anglois.

Tandis que les Capitaines Eſpagnols cherchoient les moyens de leur faire approuver leur conduite, & que l'un d'eux les alloit joindre dans ſa Chaloupe, je me mis dans la nôtre, avec un air d'autorité auquel perſonne n'eut la hardieſſe de s'oppoſer. Je fis tant de diligence, qu'ayant prévenu l'Eſpagnol, j'eus le tems d'informer le Chevalier Shelton, qui commandoit l'Eſcadre Angloiſe, du prétexte qu'on avoit pris pour nous arrêter. Il étoit prudent. Nos affaires ne nous permettoient point de nous brouiller ouvertement avec l'Eſpagne. Après m'avoir fait expliquer dans les termes les plus précis le fond & les circonſtances du démêlé, il prit un parti que nos reſſentimens mêmes ne nous empêchérent point d'approuver. Il reçut honnêtement le Capitaine Eſpagnol. Loin de lui faire un crime de l'excès de ſes précautions pour la ſûreté de Carthagéne, il loüa ſes craintes; mais les tournant enſuite en badinage, il lui conſeilla de me rendre mon Journal, qui n'étoit que l'amuſement d'un Voyageur, & de prendre confiance à la parole que j'allois lui donner de n'en

jamais faire un uſage pernicieux pour l'Eſpagne. Ce conſeil eut toute la force d'une menace ſérieuſe. L'Eſpagnol embarraſſé s'excuſa ſur la fidélité & le zéle qu'il devoit à ſa Patrie. Il me prit à témoin qu'il n'avoit fait aucune inſulte à notre Vaiſſeau, & ſe retira ſur le champ pour rendre la liberté à M. Rindekly & à tous nos gens.

Je ne cachai point à M. Shelton que malgré ces apparences de réconciliation, j'appréhendois tout encore du caractere des Eſpagnols. Il ne me conſeilla pas lui-même de m'expoſer à leur reſſentiment dans la même route. Cependant, comme il n'y avoit point de tempéramment entre la néceſſité de les ſuivre & le parti d'accompagner l'Eſcadre Angloiſe, je réſolus d'attendre M. Rindekly pour nous déterminer. Il ſe réjouiſſoit déja de l'occaſion qui ſe préſentoit de faire le Voyage de l'Amérique en ſûreté. Son inclination avoit toujours été de ne pas retourner à Londres ſans une riche carguaiſon, & de faire valoir auparavant une partie de nos richeſſes dans les Colonies; de ſorte qu'il ſe déclara tout d'un coup pour le parti de ſuivre M. Shelton.

Ainſi nos incertitudes, & nos dangers mêmes, ſervirent à nous procurer toute la ſûreté que nous pouvions eſperer pour ce Voyage. Le vent ne nous ſervit pas moins heureuſement. M. Shelton, qui avoit pluſieurs fois fait la même route, devoit toucher aux Iſles du Cap Verd, où il avoit quelques affaires d'interêt à démêler. Quoiqu'il ne ſe propoſât point d'y employer la force, il nous dit agréablement, qu'on ſe faiſoit rendre une juſtice plus prompte à la tête d'une Eſcadre.

Il s'y arrêta peu. Ayant repris directement notre route vers l'Amérique, un vent du Sud nous jetta fort loin vers le Nord. Il dura pluſieurs jours avec la même violence. Nous eûmes la vûe de Sainte Marie, une des Açores, & le 24. de Septembre, nous nous trouvâmes fort près d'une Iſle déſerte dont nous n'avions pas le nom dans nos Cartes. L'accès nous en parut ſi facile, qu'ayant été un peu maltraités par le vent, nous prîmes le parti d'y mouiller l'ancre. Les gens de M. Shelton la nommérent Shelton Iland. Elle eſt au 38e degré 15 minutes de latitude, & ſon circuit nous parut d'en-

viron cinq ou six lieuës. Nous y trouvâmes quantité de bois, des fraises, des groseilles, & beaucoup d'églantiers. Nos gens y virent des grues, des herons, & plusieurs autres oiseaux qui nichent sur les rochers. Ils y rencontrérent aussi quelques poules qu'ils prirent facilement. Le rivage étoit couvert de coquillage; de moules, de la couleur des nacres de perles; mais en ayant ouvert quelques-unes, nous n'y trouvâmes qu'un petit poisson assez sec & dont le goût ne nous parut point agréable. Il sort du milieu de l'Isle plusieurs sources si abondantes, qu'elles forment tout d'un coup une Riviere. Nos gens s'occupérent pendant deux jours à la pêche & à la chasse. Mais quelques-uns se trouvérent fort mal d'avoir mangé trop de fruits & de légumes sauvages, sur-tout des patates ou des pommes de terre, qui causérent la dissenterie à ceux qui en avoient pris avec excès. Nous remîmes à la voile le 26, & n'ayant rien souffert de la Mer pendant le reste de notre navigation, nous arrivâmes à Portroyal le 18. d'Octobre.

Le bruit de notre arrivée, avec six

cens hommes que M. Shelton avoit à Bord, fit bien-tôt rentrer une partie des Barbares dans la soumission, & les plus obstinés se retirérent dans les Montagnes, où l'on ne pensa point à les poursuivre. Son Voyage n'étoit point inutile, puisqu'il produisit tout d'un coup l'effet pour lequel il étoit entrepris. Cependant après avoir distribué une partie de ses Troupes dans les Forts, il paroissoit déterminé à retourner promptement en Europe avec le reste. Nouveau sujet d'incertitude, du moins pour moi qui brûlois de me revoir à Londres, & qui étois comme averti par un pressentiment secret des disgraces dont nous étions ménacés. Le sentiment de M. Rindekly ne laissa point de l'emporter. Il vouloit qu'il ne manquât rien à notre fortune, & que nous ne retournassions à Londres, que pour nous y reposer dans l'abondance pendant tout le reste de notre vie. Plusieurs de nos gens, dont les désirs étoient plus bornés, demandérent le partage de notre or. Il se fit avec toute la bonne foi qui avoit été la baze de notre societé. Cependant la plûpart de ceux mêmes qui avoient

preſſé cette diſtribution, ſe rengagérent à notre ſervice ; de ſorte qu'après le partage & les Congés accordés au gré de ceux qui les demandoient, nous nous trouvâmes encore avec quarante-cinq hommes d'Equipage. M. Rindekly poſſédoit admirablement l'art de ſéduire les eſprits par les plus grandes eſpérances. Les preuves qu'il nous avoit données de ſon habileté ſervoient encore plus à ſoutenir la confiance. Il nous propoſa de pénétrer dans le Golfe du Mexique, où nous apprenions que les François commençoient à négliger un fort bel établiſſement, après l'avoir entrepris avec une ardeur extraordinaire. Son deſſein n'étoit pas de rien uſurper ſur une Nation qui nous étoit attachée par une ſolide alliance. Mais depuis les expériences que nous avions faites en Afrique, il avoit pour principe, qu'il y avoit toujours beaucoup à gagner chez les Nations Sauvages qui voyoient des Européens pour la premiere fois ; & ſans s'ouvrir de toutes ſes eſpérances, il nous exhortoit à nous fier à ſa conduite.

J'avois des liaiſons trop étroites

avec lui pour lui conteſter trop ardemment ſes principes, & je devois être convaincu d'ailleurs de la ſincerité de ſon zéle pour l'interêt commun de notre famille. Je cédai à la vraiſemblance de ſes raiſonnemens, avec la ſeule exception que la moitié de notre or demeureroit à la Jamaïque, & que nous ne riſquerions point tout le fond de notre fortune. Mais je fus ſurpris de lui entendre aſſurer qu'il penſoit ſi peu à riſquer notre or, que ſon deſſein au contraire étoit d'employer ſeulement ce qui ſeroit néceſſaire pour la carguaiſon du Vaiſſeau, & que pour les marchandiſes dont il vouloit la compoſer, il n'avoit beſoin que d'une ſomme médiocre. En effet, il nous chargea de liqueurs fortes, de bas, de bonnets & de camiſoles de laine, d'uſtenciles de fer, & de toutes les bagatelles qui nous avoient procuré tant de faveur chez les Négres. A l'objection que je lui fis, que dans toutes les parties du Golphe, où il parloit toujours de pénétrer, les Amériquains accoutumés au commerce des Nations de l'Europe, n'avoient plus la même avidité pour ces petites marchandiſes,

il me répondit que c'étoit les Européens eux-mêmes qui s'étoient accoutumés à ne leur en plus porter dans cette fauſſe opinion ; que n'ayant pas fait inutilement quatre Voyages en Amérique, il ſavoit de quel prix les habillemens de laine, les uſtenciles de fer, & ſur-tout les liqueurs fortes étoient toujours pour les Sauvages ; que ſon embarras n'étoit point de leur faire agréer des biens de cette nature ; mais de trouver dans les Païs que nous allions viſiter, des Sauvages qui nous fiſſent gagner beaucoup au change, & qu'il avoit là-deſſus depuis long-tems des idées qui ne pouvoient guéres le tromper. Enfin, tout m'étant agréable, avec la condition de laiſſer notre or derriere nous, je m'engageai à le ſuivre ſur la ſeule confiance que j'avois à ſon eſprit & à ſon amitié.

Il ne me fit pas long-tems, néanmoins, un myſtere de ſon projet. Il avoit obſervé dans ſes Voyages précédens que depuis le Traité de l'Aſſiento, ceux de nos Marchands qui entreprenoient le Commerce clandeſtin n'avoient guéres d'autre vûë que de ſuppléer au Vaiſſeau annuel, en lui four-

nissant par la voie qui portoit le nom de Commerce des Chaloupes, dequoi se remplir à mesure qu'il se vuidoit, soit à Veracruz, soit à Porto-Bello; ou que le principal terme du moins étoit toujours quelqu'une des Villes où les Espagnols tenoient leurs grands Marchés. Il se proposoit au contraire d'abandonner les routes communes, pour s'arrêter sur les Côtes où il n'auroit affaire qu'aux Sauvages. Il avoit un Memoire des lieux où se faisoient les principales pêches des perles, & d'où l'or passoit pour venir en plus grande abondance. Les Espagnols n'ayant point de Troupes dans tous ces quartiers, il se promettoit qu'avec un Vaisseau aussi-bien armé que le nôtre, nous nous ferions respecter d'eux s'il s'y trouvoit quelques gens de leur Nation; & qu'avec des denrées, qui ne passoient point pour marchandises de contrebande, nous engagerions les Naturels à nous faire tous les avantages que les Espagnols ne tiroient d'eux que par leurs duretés & leurs violences.

J'avoüe que cette explication augmenta ma confiance. M. Rindekly,

qui s'étudioit de plus en plus à ne rien négliger, prit une autre précaution que je trouvai fort ſage, & que la ſuite de notre entrepriſe nous fit reconnoître fort néceſſaire. Il obtint du Gouverneur de la Jamaïque, après lui avoir communiqué une partie de ſon deſſein, des Lettres de Commiſſion, pour porter les plaintes de nos Colonies à tous les Gouverneurs & les Officiers Eſpagnols, des hoſtilités que leurs Gardes Côtes commettoient ſans ceſſe contre nous, ſous le prétexte d'arrêter le commerce clandeſtin. Cet office, qui n'étoit borné à aucun lieu, nous donnoit la liberté de nous préſenter ſur toutes les Côtes, où nous pouvions ſuppoſer que les Anglois avoient ſouffert quelque violence, & Milord Harbert, Gouverneur de la Jamaïque, nous en fit expédier d'autant plus facilement les Lettres, que dans les ſujets réels que nous avions de nous plaindre des Eſpagnols, il favoriſoit toutes les entrepriſes qui étoient à l'avantage de notre commerce.

Nous partîmes ainſi ſous les plus heureux auſpices, & tranquilles du moins, ſous la garantie du droit des

Gens. M. Rindekly fit tourner la voile droit à la Havana. Je lui avois promis tant de confiance, que je ne lui demandai pas même quelles étoient ſes prémieres vûes. Nous arrivâmes le troiſiéme jour à l'entrée du Port, qui eſt un Canal fort étroit, de la longueur d'un demi mille, au Nord-Oueſt de l'Iſle de Cuba. Cette entrée étoit défenduë par pluſieurs Forts. Le Commandant à qui nous déclarâmes notre Commiſſion, nous demanda le tems d'en donner avis au Gouverneur de la Ville; ce qui nous fit demeurer vingt-quatre heures dans le Canal. On nous accorda la liberté d'entrer dans le Port. Nous admirâmes ſa beauté. C'eſt un Baſſin qui a la forme d'un quarré long, du Nord au Midi. Le Canal qui forme l'entrée, eſt au coin du Nord-Oueſt, & les trois autres coins forment trois grandes Bayes, au fond d'une deſquelles, qui eſt au coin du Sud-Eſt, on découvre la Ville de *Guan Abacoa*, éloignée par terre d'environ deux lieuës de la Havana, mais d'une lieuë ſeulement par la Mer.

A l'Oueſt ſe préſente la Havana,

dans une délicieuſe plaine qui s'étend au long du rivage. Sa figure eſt ovale, & commence à un demi mille de la Bouche du Port. Autrefois les Maiſons n'étoient que de bois, mais depuis l'année 1536, on les a bâties de pierres dans le goût de celles d'Eſpagne. Les Edifices ſont fort beaux, mais ils ont peu d'élevation. Les ruës ſont étroites, extrêmement propres, & ſi droites qu'on les croiroit tirées à la ligne. On y compte onze Egliſes, tant Paroiſſes que Monaſteres, & deux magnifiques Hôpitaux. Au milieu de la Ville eſt une belle Place quarrée, dont tous les Bâtimens ſont uniformes. Rien n'approche de la magnificence & de la richeſſe des Egliſes. Les lampes, les chandeliers & tous les ornemens des Autels, ſont d'or ou d'argent. On y admire pluſieurs lampes d'un travail exquis, & dont le poids eſt de deux cens marcs.

Nous fûmes reçus des Eſpagnols avec une politeſſe affectée, qui ne donna qu'un ſujet de rire à M. Rindekly, parce qu'il lui étoit indifférent de quel œil on regardoit ſa Commiſſion. Pendant quelques jours qu'il em-

ploya gravement à traiter avec le Gouverneur, je cherchai d'autant plus curieusement à prendre une connoissance particuliere de la situation & du commerce de la Ville, que les Espagnols s'efforcent de dérober toutes ces lumieres aux Etrangers. La Havana fut bâtie par Jean Velasques, qui s'empara de l'Isle de Cuba en 1511, avec l'assistance du fameux Barthelmi de las Casas, qui ayant embrassé dans la suite l'Ordre de Saint Dominique, devint Evêque de Chiapa dans la nouvelle Espagne, & nous a laissé l'Histoire des cruautés des Espagnols dans les Indes. En 1561. l'on ne comptoit encore que trois cens Espagnols à la Havana, ce qui est confirmé par notre Chilton, qui eut alors l'occasion d'observer ce qu'il a publié dans sa Relation. Du tems d'Heirera, c'est-à-dire en 1600, le nombre étoit augmenté jusqu'à six cens familles. Aujourd'hui l'on fait monter toute la Ville, en y comprenant les Noirs & les Mulâtres, à dix mille familles.

Les Habitans ont dans les manieres un air de politesse & d'ouverture qu'on ne trouve point dans les autres Colo-

nies Eſpagnoles. Cette façon libre eſt répanduë juſques dans les femmes, quoiqu'elles ne ſortent jamais de leurs maiſons ſans être couvertes d'un grand voile. Elles ſavent preſque toutes la Langue Françoiſe : elle imitent auſſi la même nation dans leur coëffure & dans leur habillement. A la ſurpriſe que je témoignai là-deſſus, on me répondit que ces uſages s'étoient introduits depuis que la Maiſon de Bourbon eſt ſur le trône d'Eſpagne, & que pluſieurs familles Françoiſes ſont venuës s'établir à la Havana. On m'apprit qu'en 1703, lorſqu'on y faiſoit des réjouiſſances à l'honneur de Philippe V, M. du Caſſe, Officier François, s'y étant trouvé avec ſon Eſcadre, les Eſpagnols le priérent de ſe joindre à eux pour cette fête. Il fit débarquer cinq cens de ſes Soldats, qui firent les exercices militaires ſur la grande Place, & qui cauſérent tant d'admiration aux Habitans, que la Ville ſe trouva diſpoſée à recevoir tous les François qui ſouhaiteroient de s'y établir.

Les alimens les plus communs à la Havana, ſont la chair de porc & celle

de tortuë, dont on porte même une quantité considérable en Espagne. Le porc y est très-nourrissant ; & contre sa nature ordinaire, il y resserre le ventre au lieu de le relâcher. Quelques-uns de nos Anglois furent étonnés, qu'après s'être fait purger, le Médecin leur ordonna de manger du porc roti. On coupe la chair des tortuës en pieces fort longues, qu'on sale beaucoup & qu'on fait ensuite secher au vent. Les Matelots la mangent avec de l'ail, & lui trouvent le goût du veau. Mais toutes les autres provisions, à la réserve du vin qui est fort bon à la Havana, y sont d'une cherté extraordinaire. Le pain même n'y est point à bon marché. Le poisson & la viande de Boucherie y sont sans goût.

La Jurisdiction de la Havana s'étend sur la moitié de l'Isle, comme celle de *San Jago de Cuba* sur l'autre partie. Quoique San Jago ait toujours passé pour la ville Capitale, la Havana ne lui céde cet avantage que pour le nom, car elle est la résidence du Gouverneur général de l'Isle & de tous les Officiers du Roi, tandis que San Jago n'a qu'un Gouverneur subal-

terne. Elle eſt auſſi le Siége Epiſcopal, dont le revenu annuel eſt de cinquante mille écus. Les environs de la ville ſont la plus belle & la plus fertile partie du païs. Le reſte de l'Iſle eſt ſi ſec & ſi montagneux, qu'on n'y trouve ni Fermes, ni troupeaux.

Mais c'eſt par l'importance de ſa force & de ſon commerce, qu'il faut conſiderer la Havana. Je réſerve pour ceux qui nous gouvernent, toutes les obſervations de M. Rindeckly & les miennes ſur le premier de ces deux articles, & je me garderai bien de les expoſer au hazard d'être traduites dans quelque autre Langue, pour ſervir de préſervatif contre l'utilité que l'Angleterre en peut tôt ou tard eſperer. Par bien des queſtions hazardées, M. Rindekly étoit parvenu à ſe faire éclaircir quantité de vûës qu'il avoit formées anciennement, & quelques-unes dont il étoit redevable à l'article de mon Journal, où j'avois inſeré la Relation de Carthagéne. Revenant toujours à l'idée qu'on ſe trompoit en croyant les Naturels de l'Amérique revenus du goût qu'ils avoient eu pour nos petites denrées, il eſperoit beau-

coup plus de cette voie que d'un commerce régulier; & suivant ses mesures, il se croyoit également à couvert, & de la crainte des Espagnols & du reproche de violer la Justice.

Je ne sai si nous devions souhaiter de faire un plus long séjour à la Havana; mais un Officier du Gouverneur vint nous déclarer qu'ayant rempli suffisamment notre Commission, il n'y avoit plus que des vûës suspectes qui pussent nous arrêter. Cette explication, jointe au soin qu'on avoit eu de retenir constamment notre Equipage à bord, nous fit craindre quelque insulte des Habitans, si nous différions notre départ jusqu'au lendemain. Mr Rindekly, qui savoit beaucoup mieux que moi la Langue du païs, nous avoit entendu nommer dans plus d'une occasion, *traîtres* & *Lutheriens*. Nous étions d'ailleurs assez satisfaits du Gouvernement. Notre Commission portoit, non-seulement de faire des plaintes contre les Gardes-côtes, qui nous avoient enlevé plusieurs Bâtimens sous de faux prétextes, mais de protester que la Nation n'ayant aucune part aux entreprises supposées de quel-

quelques particuliers, les articles fondamentaux du Commerce n'en devoient rien souffrir ; & quant aux Barques & aux Vaisseaux qui nous avoient été pris, nous avions demandé que les Marchands interessés fussent entendus dans leurs allégations, & qu'il ne leur fût pas nécessaire de recourir à la Cour de Londres, ou à celle de Madrid, pour faire entendre & recevoir les preuves de leur innocence. Le Gouverneur nous avoit répondu, après quelques jours de délibération, que la témerité des Contrebandiers étant portée à l'excès, il ne falloit pas s'étonner que les Espagnols fissent tout ce qui dépendoit d'eux pour les réprimer ; que les Gardes-Côtes n'exécutoient là-dessus que les Ordres de la Cour ; & que, s'il étoit vrai qu'ils les eussent quelquefois excedés, c'étoit à la Cour même qu'il falloit adresser nos plaintes, puisque c'étoit d'elle qu'ils recevoient directement leur Commission. Quoiqu'une réponse si vague ne tendît qu'à se défaire promptement de nous, M. Rindekly avoit insisté sur plusieurs Barques qui avoient été prises hors du Golfe, & qui ne pouvoient être accu-

ſées, par conſéquent, du commerce clandeſtin. Il avoit reclamé leurs effets avec beaucoup de force; mais comme il ne penſoit qu'à nous ménager le tems dont nous avions beſoin, il s'étoit rendu enſuite à la réponſe du Gouverneur, qui ſe retranchoit toujours dans les bornes de ſon pouvoir, & qui nous renvoyoit à la Cour, ou au Gouverneur général.

La joie qu'on eut de nous voir partir fut une nouvelle marque de l'impatience & du regret avec lequel on nous avoit ſoufferts pendant neuf jours. Nous débauchâmes un Négre, que toutes les précautions des Officiers du Port ne purent empêcher de gagner notre Vaiſſeau, & de s'y tenir caché. En ſortant du Canal, M. Rindekly affecta de reprendre au Sud la route de la Jamaïque; c'étoit celle qui convenoit auſſi à ſon premier deſſein. Nous rencontrâmes vers San Antonio, quelques Marchands Eſpagnols, qui nous laiſſerent paſſer ſans obſtacles; & paſſant à la vûe de la Jamaïque avec un vent favorable, nous entrâmes dans la Grande Mer, pour gagner les petites Antilles, comme ſi notre deſſein eût été

de nous rendre à la Barbade. Mais coupant en plein Sud, nous prîmes directement vers celle de la Marguerite, où l'importance de notre entrepriſe étoit d'arriver ſans être apperçus des Gardes-Côtes. La fortune nous ſeconda ſi heureuſement que nous ne fûmes point retardés par les vents que nous redoutions en doublant le Cap de Vela. Nous étant trop approchés de la Grenade, nous évitâmes un autre danger, en reconnoiſſant auſſi-tôt notre erreur; & M. Rindekly, qui connoiſſoit beaucoup mieux toutes ces Mers que les Côtes d'Afrique, nous fit découvrir, vers le ſoir, le Château de Monpatre, au Cap de l'Eſt de la Marguerite.

Quoique les Eſpagnols n'y ayent aucune garniſon; comme c'eſt le lieu où la petite Flotte qu'ils y envoyent tous les ans pour la pêche des Perles, va jetter l'ancre, & qu'il y reſte pluſieurs de leurs Marchands ou de leurs Facteurs, nous cherchâmes quelque lieu plus écarté pour aborder. Le fond ſe trouvant excellent au Nord-Eſt, nous entrâmes au commencement de la nuit dans une petite Baie, où l'obſcurité ne nous empêcha point d'appercevoir de

la fumée qui s'élevoit en tourbillons. Nous jettâmes l'ancre auſſi-tôt ; & M. Rindekly, croyant le Vaiſſeau ſans péril dans un lieu ſi paiſible, ne ſe fia qu'à lui-même du ſoin de prendre les premieres informations. La Lune, qui commença bien-tôt à paroître, lui fit remarquer plus diſtinctement que la fumée ſortoit de quelques cabanes. Il ſe mit dans la Chaloupe avec huit de nos gens. Ayant gagné le rivage, il ſe trouva éloigné, d'environ deux milles, des cabanes qu'il avoit apperçues. Il fit ce chemin avec le même courage. C'étoit une petite Habitation de Mulâtres, qui parloient preſque tous la Langue Eſpagnole. Il en fut reçu avec humanité ; & ſans leur expliquer ſes deſſeins, il parla de ſon arrivée comme ſi le mauvais état de notre Vaiſſeau l'eût forcé de s'arrêter au premier lieu qui s'étoit offert.

Il revint fort content de la douceur des Mulâtres. Il avoit appris d'eux que les Vaiſſeaux Eſpagnols étoient partis de l'Iſle depuis ſix ſemaines, mal ſatisfaits de la pêche de cette année; mais loin d'être refroidi par le peu d'avantage qu'ils en avoient tiré, il en con-

clut, au contraire, que ce qui n'étoit pas tombé entre leurs mains devoit être resté dans l'Isle, & ce n'étoit pas sans fondement qu'il formoit cette conjecture. Il sçavoit par d'autres informations, que les Mulâtres & les Négres qu'ils employoient à la pêche, ne se trouvant point assez payés ou récompensés de leurs peines, commençoient à prendre l'usage de leur dérober les plus belles Perles, & qu'ils se trouvoient mieux de les donner aux Hollandois, qui venoient furtivement de Curassos, & même de Surinam. Dès la pointe du jour nous vîmes arriver cinq ou six Barques, que nous ne fîmes pas difficulté de laisser approcher. Nous reçûmes à bord plusieurs Mulâtres, auxquels nous rendîmes fort avantageusement les honnêtetés qu'ils avoient faites au Capitaine. Ils n'attendirent point qu'on leur parlât de Perles, pour nous en faire voir de fort belles. M. Rindekly, sans marquer trop d'empressement, leur offrit quelques Bonnets & quelques Camisoles qu'ils accepterent avec beaucoup de joie. En effet, ces misérables manquoient de tout, & se croyoient fort

heureux de recevoir des presens utiles, eux que les Espagnols font travailler avec une dureté surprenante, sans autre fruit qu'une mauvaise nourriture. Cette premiere visite nous valut quinze grosses Perles, qui ne nous coûterent pas deux pistoles en marchandise. Mais, sur ce qu'ils nous assurerent eux-mêmes que nous n'aurions pas de peine à nous en procurer un grand nombre, nous leur fîmes voir nos provisions de liqueurs fortes, & toutes nos autres denrées, en les leur proposant comme un prix que nous distribuerions liberalement à ceux de qui nous recevrions les plus grands services.

J'étois d'avis d'attendre à bord ce que produiroient nos promesses; mais l'ardeur de l'Equipage, & celle de M. Rindekly même, ne put se moderer à la vûe d'une si belle carriere. La moitié de nos gens quitterent le Vaisseau, dans la résolution, non-seulement de chercher d'autres Habitations, mais d'aller jusqu'à Makanas, qui en est une plus considérable à quelques lieues de la Mer. Le bruit de notre débarquement y arriva plûtôt qu'eux. Tout ce qu'il y avoit de Mulâtres &

d'Amériquains, à qui il étoit resté des Perles, vinrent au bord du rivage, où je ne doutai point, en les voyant, du motif qui les amenoit. Je fis un négoce si avantageux, dans l'absence de M. Rindekly, qu'il fut surpris du trésor qu'il trouva dans une grande caisse à son retour. Il avoit beaucoup moins réüssi par la peine qu'il s'étoit donnée de parcourir une longue étendue de Côtes. La Marguerite n'est point une petite Isle. On ne lui donne pas moins de trente-cinq lieues de tour ; & si toutes ses parties ressemblent à celle dont nous avions la vûe, elles doivent être fort agréables. Elle n'est séparée de la nouvelle Andalousie que par un détroit de huit ou neuf lieues. L'Isle est riche en fruits & en pâturages, ce qui fournit aux Habitans de quoi se nourrir avec abondance ; mais manquant d'industrie & de commerce, par la faute des Espagnols, qui dans l'immense étenduë de Païs dont ils sont les Maîtres, ne cherchent que l'or & l'argent, & les pierres précieuses ; à peine les Insulaires les plus aisés ont-ils de quoi se mettre à couvert de l'injure des saisons. Ils ont si peu d'eau douce, qu'ils

ſont obligés de la tirer du continent par des Barques qui vont & reviennent continuellement.

Les Eſpagnols, n'étant pas toujours aſſez forts pour contraindre les Naturels à leur pêcher des Perles, amenent ſouvent avec eux des Eſclaves Négres qu'ils employent à cet exercice. Mais ces malheureux, qui ſont obligés de plonger juſques ſous les rochers pour en arracher les huîtres, & qui ignorent ordinairement la maniere de ſe défendre des Monſtres marins, périſſent en grand nombre, ſoit qu'ils ſoient étouffés par l'eau, ou dévorés par les Requins. Auſſi la pêche la plus abondante ſe fait-elle dans l'abſence des Eſpagnols, par les Amériquains du Païs, qui ſçavent mieux ſe garantir des périls de la Mer. Mais s'ils ne ſont preſſés par un extrême beſoin, ils cachent à l'arrivée de ces rigoureux Maîtres des richeſſes qui ne leur procurent pas les biens qui leur ſont les plus néceſſaires. Nous remarquâmes qu'ils avoient beaucoup plus d'inclination à trafiquer avec nous qu'avec les Hollandois, parce qu'ils conſervent le ſouvenir d'une ancienne deſcente de quelques Vaiſſeaux de

Hollande, qui pillerent l'Iſle avec toutes ſortes de déſordres & de cruautés. Ils ſont expoſés d'ailleurs aux ravages des Filibuſtiers, qui viennent ſouvent troubler leur pêche, & qui leur raviſſent cruellement le fruit de leur travail. Mais le ſoin qu'ils ont de cacher ce qui eſt déja recueilli, fait qu'ils ne perdent gueres que les Perles qu'ils pêchent actuellement.

Enfin, ſi nous épuiſâmes une grande partie de nos proviſions, nous les crûmes réparées au centuple par trois grandes caiſſes des plus belles Perles du monde que nous recueillîmes en moins de quinze jours. Nous ne nous ſerions point laſſés ſi-tôt d'une ſi heureuſe entrepriſe, ſi nous n'avions appris, par les Barques qui apportent de l'eau du Continent, que les Eſpagnols étoient avertis de notre expédition, & qu'ils penſoient à nous faire repentir de notre hardieſſe.

M. Rindekly jugea que dans la crainte d'être pourſuivis par les Gardes-Côtes, nous n'avions point d'autre route à prendre que celle de la Barbade. Outre la Commiſſion du Gouverneur de la Jamaïque, il avoit eu

ſoin de prendre des Lettres de recommandation à Port-Royal, pour quelques riches Négocians de la Barbade, & même pour l'Iſle Françoiſe de la Martinique, qui en eſt fort voiſine. Il ſe propoſoit de mettre nos richeſſes en dépôt dans l'une ou l'autre de ces deux Iles, & d'y renouveller nos proviſions. Nous quittâmes la Marguerite dès la nuit ſuivante; & prenant entre l'Iſle de la Trinida & celle de Tabago, nous arrivâmes heureuſement, en moins de vingt-quatre heures, à l'entrée de la Baye de Carlille, au fond de laquelle Bridgetown eſt ſituée.

Cette Ville, qui eſt la Capitale de la Barbade, a porté autrefois le nom de Saint-Michel. Elle eſt au 12e degré 55 minutes de latitude, comme on a pris ſoin de le marquer en gros caracteres ſur la premiere Maiſon du Port. Les vapeurs, qui ſemblent la couvrir continuellement dans une ſituation fort baſſe & fort marécageuſe, nous empêcherent de l'appercevoir en entrant dans la Baye; mais ces nuages ſe diſſiperent à meſure que nous en approchions. Nous n'y trouvâmes rien de déſagréable que les marais & les terres

mortes dont elle eſt environnée. Elle contient environ douze cens Maiſons, toutes bâties de pierres. Les rues ſont larges, les édifices fort élevés, & les loyers auſſi chers que dans les quartiers les plus frequentés de Londres. La principale Egliſe ne le cede point en grandeur à nos plus vaſtes Cathédrales. Le clocher en eſt beau & contient ſept cloches : dont l'orgue & l'horloge ſont deux pieces fort eſtimées.

Les Forts qui défendent l'accès de la Ville ſont conſtruits avec tant d'habileté que s'ils étoient auſſi-bien munis qu'ils doivent l'être, ils n'auroient rien à redouter des plus puiſſantes attaques. Le premier qui eſt à l'Oueſt, & qui ſe nomme James-Fort, eſt monté actuellement de dix-huit pieces de canon. Mylord Grey, qui a été Gouverneur de l'Iſle, y a fait bâtir une Salle pour le Conſeil qui eſt d'une beauté extraordinaire. A la pointe d'une langue de terre qui s'avance dans la mer, eſt un autre Fort, nommé Willonghby, qui contient douze pieces de canon. La Côte de la Baye de Carlille, depuis le Fort de Willonghby juſqu'à celui de Needham, eſt défenduë par trois bat-

teries ; & le Fort de Needham a vingt pieces de canon. Au-deſſus, & plus avant dans les terres, le Chevalier Bevill Granvill a commencé une Citadelle, qu'on nomme, à l'honneur de la Reine Anne, le Fort-Saint-Anne. Ce ſera la plus forte place de l'Iſle, mais elle ne coûtera pas moins de trente mille livres ſterlings. Le Conſeil de la Barbade ſe laiſſa entraîner dans cette dépenſe, ſur l'avis que M. d'Herbeville faiſoit de grands préparatifs à la Martinique pour nous venir attaquer. Il y penſoit effectivement, mais ayant été détourné de cette entrepriſe par les difficultés, il alla porter l'orage à Saint-Chriſtophe, & particuliérement à Nevis, qu'il ruina tout-à-fait. A l'Eſt de Bridgetown, eſt un cinquiéme Fort muni de douze canons. Toutes ces fortifications rendent la Ville ſi ſure & ſi tranquille, qu'elle eſt devenue la plus riche des Antilles. Les Marchands n'y craignent aucun danger. Auſſi leurs magaſins & leurs boutiques ſont-ils auſſi richement fournis qu'à Londres. On trouve à Bridgetown des Auberges, des cabarets, des lieux d'amuſement comme dans les plus grandes Vil-

les de l'Europe. On y a établi un Bureau de Poſte pour les lettres, & toutes les ſemaines il en part un Pacquebot, qui les porte en terre ferme pour être diſtribuées dans toutes les parties des Indes Occidentales.

La Baye de Carlille, au fond de laquelle eſt Bridgetown, a plus de fond & de largeur qu'il n'en faudroit pour contenir cinq cens Vaiſſeaux. Il y avoit un Mole, qui s'étendoit depuis Jamesfort juſqu'à la Mer, mais il fut ruiné par un horrible tempête en 1694. On peut juger de la force & de la grandeur de Bridgetown par le nombre de ſa Milice. On y compte douze cens hommes de guerre, qui portent le nom de *Régiment Royal*, ou de Régiment des Gardes à pied. C'eſt dans cette Ville que le Gouverneur, le Conſeil, la Chancellerie, & toutes les Cours d'affaires ont leur Siege. En un mot, ſi le lieu de ſa ſituation étoit auſſi ſain, qu'il eſt fort & commode, elle pourroit paſſer pour la meilleure de nos Places en Amérique, comme elle en eſt la plus riche. A l'eſt de la Ville eſt un Magaſin à poudre, bâti de pierre, avec une forte garde.

J'ai commencé par faire la deſcription de ce qui ſe préſente à la premiere vûë. Le Gouverneur, à qui nous fîme notre viſite au moment de notre arrivée, nous traita moins comme des Marchands que comme des Députés du Gouverneur de la Jamaique. M. Rindekly, en lui montrant ſa Commiſſion, affecta de lui rendre compte de notre voyage à la Havana, & feignit de n'avoir pris par la Barbade que pour s'informer s'il n'y avoit pas quelques nouveaux ſujets de plaintes contre les Eſpagnols, avant que de nous rendre à Carthagene, & dans leurs autres Ports. Nous apprîmes, dans cette premiere Audience, qu'il étoit arrivé, huit jours auparavant ſur les Côtes de l'Iſle, un accident fort tragique. On y avoit trouvé une Barque ſans Matelots, & ſans aucun autre guide, quoiqu'elle eût une petite voile tenduë, dans laquelle étoient les corps de huit hommes à qui l'on avoit coupé la tête. Ces cadavres étoient nuds, & ne portoient aucune marque à laquelle on pût diſtinguer de quelle Nation ils étoient. Cependant la forme de la Barque, & la couleur de la chair, qui étoit plus

brune que nos Anglois ne l'ont naturellement, avoient fait conjecturer que ce devoit être des Eſpagnols. Il reſtoit à ſçavoir ſi cette boucherie étoit l'effet de quelque vengeance des Habitans de l'Iſle, ou ſi elle venoit des Eſpagnols mêmes, qui pouvoient avoir abandonné la Barque aux flots après avoir maſſacré huit de leurs propres gens. Toutes les recherches qui s'étoient faites par l'ordre du Gouverneur n'avoient encore pû rien éclaircir.

M. Rindekly, ne pouvant eſperer de la diſcretion de notre équipage, que l'hiſtoire de nos Perles demeurât cachée, prit le parti de confeſſer au Gouverneur l'obligation que nous avions au vent de nous avoir jetté dans la Marguerite. Cet aveu, qu'il ne put s'empêcher de faire en riant, laiſſa voir aſſez que nous n'y avions point été conduits par le ſeul hazard. Mais on étoit avec les Eſpagnols dans des termes qui pouvoient faire paſſer ces entrepriſes pour de juſtes repreſailles. Ils avoient pris recemment cinq groſſes Barques, parties d'une autre Baye de la Barbade, & chargées pour la Jamaique, ſans autre prétexte que de les

avoir trouvées un peu trop à gauche de leur route, quoique la force du vent fût une juste excuse. Nous en concluions que puisqu'ils abusoient du vent pour nous piller mal-à-propos, il nous étoit permis d'employer, dans l'occasion, les mêmes prétextes pour nous dédommager de toutes ces pertes.

Comme notre unique affaire à Bridgetown étoit de renouveller nos provisions, & de mettre nos richesses en sureté, je laissai ce soin à M. Rindekly, pour observer particuliérement les proprietés d'un Pays dont nos Marchands s'étoient moins occupés jusqu'alors à nous faire des relations qu'à tirer de solides avantages. Je visitai dès le lendemain, avec M. Ogle, un des Négocians à qui nous étions recommandés, la nouvelle Maison qui a été bâtie à un mille de la Ville pour la résidence du Gouverneur, & qui se nomme *Pilgrim*, du nom de celui qui a vendu le fond. Elle est située à l'Est. C'est un Edifice qui feroit honneur à nos plus riches & nos plus fastueux Seigneurs en Europe. Du côté du Midi, à un mille & demi de Bridgetown, est un autre Maison, nommée Fontabel, qui servoit aupa-

ravant au même uſage, & dont l'Iſle fait encore la rente au proprietaire.

Depuis la Ville juſqu'à Fontabel, on a tiré au long de la Côte une ligne, qui eſt fortifiée d'un parapet, & l'on a placé à Fontabel une batterie de douze pieces de canon. De Fontabel à la Plantation de Chace, eſt une autre ligne qui n'eſt pas moins défendue; & de Chace juſqu'à la Baye de Mellou, on trouve des rochers & des monts fort eſcarpés, qui ont fortifié naturellement l'Iſle de ce côté-là. A Mellou eſt encore une batterie de douze canons; & delà juſqu'à Hole, qui eſt une fort jolie Ville, on a fait divers retranchemens qui ne ſont point interrompus. Hole eſt à ſept milles de Bridgetown, & à neuf de Saint-Georges. Elle conſiſte en deux ruës, l'une qui borde l'eau, & d'où l'on entre dans celle qui forme proprement la Ville. On y compte un peu plus de cent maiſons. Elle eſt extrêmement commode pour quelques Plantations voiſines, qui y chargent leurs marchandiſes. On lui donne indifferemment le nom de Hole & de Jameſtown, à cauſe de ſa principale Egliſe qui eſt dédiée à Saint Ja-

mes ou Saint Jacques. Le Port eſt défendu par un Fort muni de 28 pieces d'artillerie ; & proche de la Paroiſſe de Saint James, qui forme une pointe, on a placé une autre batterie de huit canons.

De Hole à Saint Thomas, vers l'Eſt, on compte un mille & demi, & de Saint Thomas à Speight, environ ſix milles. La ligne dont j'ai parlé continue de régner au long de la Côte, depuis l'Egliſe de Hole juſqu'à la Plantation du Colonel Alen, au-deſſous de laquelle eſt le Fort de la Reine, *Queensfort*, monté de douze pieces de canon. La ligne continue enſuite juſqu'à la Baye de Reid, où eſt encore un Fort de quatorze pieces de canon ; delà elle va joindre la Plantation de Scot, qui a un fort de huit canons. Elle gagne la Plantation de Baily, qui a auſſi ſa batterie ; enſuite celle de Benſon, puis celle de Heathcot, qui eſt fort proche de Speight, où eſt un Fort de dix-huit canons.

La Ville de Speight, eſt à trois mille & demi de Hole, & portoit autrefois le nom de *Petit-Briſtol*. Après Bridgetown c'eſt la plus conſidérable de l'Iſle.

Elle eſt compoſée de quatre ruës, dont l'une s'appelle la ruë des Juifs. Les trois autres touchent au rivage. On y compte plus de trois cens maiſons. C'étoit autrefois le lieu où les Marchands de Briſtol abordoient par prédilection, ce qui a ſervi par degrés à former la Ville. Mais Bridgetown ayant attiré tout le commerce, Hole s'affoiblit tous les jours. Outre le Fort qui touche à la Plantation de Heathcot, il y en a deux autres; l'un au milieu de la Ville, avec onze pieces de canon; l'autre, à l'extrêmité, du côté du Nord, avec vingt-huit pieces.

De Speight la ligne continue l'eſpace de trois milles, juſqu'à la Baye de Macock, où l'on a bâti nouvellement un Fort, & delà juſqu'à la Paroiſſe de Sainte-Lucie, qui s'avance environ deux milles dans les terres. De Sainte-Lucie, en tirant vers le rivage du Nord, on rencontre une fort belle campagne; mais depuis Macock, en ſuivant la Côte, juſqu'à la pointe de Lambert, il y a pluſieurs petites Bayes, chacune fortifiée d'un Fort; & de même dans l'eſpace de quatre milles qu'on compte depuis la pointe de Lambert,

en ſuivant le rivage du Nord, juſqu'à la pointe de Deeble. Delà juſqu'à la Ville d'Oſtin, qui eſt à l'Eſt, l'Iſle eſt fortifiée naturellement par une chaîne de Monts, & de Rocs, qui la rendent inacceſſible. De la pointe de Conſet à la pointe du Sud, cette chaîne eſt extrêmement haute & ſans interruption. La Mer eſt ſi profonde au long de cette Côte qu'il n'y a preſque point de cables qui en puiſſe toucher le fond, & le rivage ſi difficile, qu'il eſtimpoſſible d'en approcher.

Dans la partie de l'Iſle qu'on nomme Scotland, ou l'Ecoſſe, il y a auſſi une chaîne de Montagnes, dont la plus élevée s'appelle le Mont Helleby. C'eſt le plus haut lieu de la Barbade. Du ſommet, on voit de tous côtés la mer autour de ſoi; & du pied des mêmes Monts ſort la Riviere qu'on appelle auſſi Scotland, qui tombe dans la Mer près du Mont Chanleky, en formant une eſpece de Lac vers ſon embouchure. Dans cette partie de l'Iſle, la nature du terrein eſt telle que la ſurface s'écoule quelquefois à la profondeur d'un pied, ce qui cauſe un tort extrême aux Plantations.

En ſuivant le rivage depuis Sainte-Lucie, on trouve à cinq milles la Paroiſſe de Saint André, & trois milles plus loin celle de Saint Joſeph, où prend ſa ſource la Riviere de Saint Joſeph, qui eſt la principale de l'Iſle. Elle ſort de la Plantation de *David*, & va ſe jetter dans la Mer au-deſſous de *Holder*, après un cours qui n'eſt gueres que d'environ deux milles. Quelques-uns prétendent que les eaux de cette Riviere, & de celle de Scotland, ſont quelquefois alterées par l'eau de la Mer, qui traverſe le ſable dans les grandes marées. Les plus éclairés aſſurent que c'eſt une erreur : Mais il eſt vrai que les marées couvrent ſouvent les pâturages & les plantations à quelque diſtance, ce qui rend alors le paſſage de ces lieux fort difficile.

Outre ces deux Rivieres, on trouve preſqu'à chaque Plantation des ſources d'eau vive ; & dans quelque endroit qu'on ouvre la terre, on eſt preſque ſur d'y rencontrer une ſource. De Saint-Joſeph, on compte, au long de la même Côte, trois milles juſqu'à Saint-Jean. C'eſt dans cette Paroiſſe qu'eſt ſituée la célebre Plantation du Colo-

nel James Drax, qui, avec un fond de trois cens livres ſterling, devint le plus riche de tous les Négocians de l'Iſle. Trois milles plus loin, en tirant vers le Sud, on trouve les Paroiſſes de Saint-Philippe & de Saint-André. Là commence une chaîne de Montagnes qui régne depuis Valrond juſqu'au Mont de Middleton, & delà juſqu'à la Paroiſſe d'Harding. Cette partie de l'Iſle eſt la derniere qui ait été habitée, à l'exception de Scotland. Trente ans après le premier établiſſement des Anglois, il n'y avoit encore aucune Plantation depuis la Baye de Codrington juſqu'à celle de Cottonhouſe, qui eſt près d'Oſtin. Tout étoit couvert de bois; au lieu qu'à preſent on trouve auſſi peu de bois depuis Sainte-Lucie juſqu'à Oſtin, qu'on y trouvoit alors peu de Maiſons. De Saint-Philippe juſqu'à Chriſtchurch, on compte ſept milles.

La Ville d'Oſtin, qui eſt voiſine de Chriſtchurch, a tiré ſon nom du premier Anglois qui s'y eſt établi. C'étoit un Fou, qui ne laiſſa point d'y amaſſer des richeſſes conſidérables, & dont le nom a prévalu ſur celui de Charles

Town, qu'on a voulu donner au même lieu. La Baye de cette Ville eſt flanquée de deux bons Forts, l'un vers la Mer, l'autre du côté de la Terre. La communication eſt libre entre les deux par le moyen d'une longue Plateforme. Le premier, qui eſt au Nord de la Ville, contient quarante pieces de canon; l'autre n'en a que ſeize ou dix-huit, mais ils défendent admirablement la Place. Elle eſt de la grandeur de Hole, & bâtie preſque de même. On ne compte delà que ſix milles juſqu'à Bridgetown. Little Iſland, ou la petite Iſle, en eſt éloignée d'un mille & demi. C'eſt-là que ſont les fameux jardins de M. Pierce, où l'on voit des allées admirables d'Orangers & de Citroniers, des Boſquets de toutes ſortes d'arbres les plus délicieux, des ouvrages d'eaux, avec une prodigieuſe quantité de fruits & de fleurs.

Après avoir fait preſque entierement le tour de l'Iſle, où je ne manquai point d'obſerver pluſieurs autres Bayes, telles qu'au Nord, *River-Bay*, *Teut-Bay*, *Baker'sbay*; à l'Eſt, *Skullbay*, *Foul-Bay*, *Mill's-Bay*, *Long-Bay*, *Women's-Bay*; au Sud-Oueſt,

entre la pointe de Deeble, & celle d'Oſtin, *Sixmen's-Bay*; & du côté le plus Occidental de l'Iſle, *Cliff's-Bay*; ſans compter pluſieurs autres petites Bayes, qui ſont ſans noms, ou qui portent celui du Chef de la Plantation voiſine; j'obſervai auſſi pluſieurs torrens, qu'on honore du nom de Rivieres, tels que celui de Hockletoncliff, dans la Paroiſſe de Saint-Joſeph, qui ſe jette dans la Mer à un mille de la Riviere de ce dernier nom; le torrent de Hatches, dans la Paroiſſe de Saint-Jean, & celui de la Paroiſſe Saint-Philippe, qui ſe perd avant que d'arriver à la Mer; on trouve auſſi de côté & d'autre des mares ou des étangs, qui ont été ouverts pour la commodité de l'eau. Entre Bridgetown & Fontabel, eſt un ruiſſeau qu'on appelle la Riviere Indienne, *Indian River*, qui roule aſſez d'eau pour aller juſqu'à la Mer.

La ligne, qui environne l'Iſle preſqu'entiere, conſiſte dans un foſſé & un parapet de ſable, haut de dix pieds, devant lequel eſt une forte haye d'épines, dont les pointes ſont capables de faire des bleſſures dangereuſes.

Une rareté particuliere à cette Iſle, eſt

c'eſt le nombre extraordinaire de vaſtes caves qu'on y trouve de tous côtés. Il y en a de pluſieurs milles de longueur, & dans leſquelles il coule ſouvent un ruiſſeau. Les Négres s'y cachent lorſqu'ils ont quelque choſe à redouter de la colere de leurs Maîtres. On prétend qu'elles ſervoient de retraite aux Caraïbes, lorſqu'ils poſſedoient ce Pays; mais il eſt incertain s'ils l'ont jamais poſſedé.

Il y a peu d'édifices publics dans l'Iſle de la Barbade. Les Négocians ont apporté, juſqu'à preſent, moins de ſoins à l'embelliſſement de leur demeure, qu'à l'augmentation de leurs richeſſes. Il n'y a que les Egliſes, la Maiſon du Gouverneur, & la Salle du Conſeil qui ſoient bâties réguliérement. Les Maiſons y ſont extrêmement baſſes, & c'eſt apparemment la crainte d'un nouvel ouragan, tel que celui de 1667, par lequel tous les Edifices furent abbattus, qui empêche qu'on ne leur donne plus d'élévation. On n'y voit point de tapiſſeries, quoique l'humidité de l'air rende les appartemens fort mal ſains; mais la même raiſon fait appréhender que les tapiſſeries ne fuſſent

expoſées trop-tôt à la pourriture. Cependant on trouve par-tout, ſinon de l'élégance, du moins de la propreté & de la commodité.

On peut s'imaginer que le terroir de la Barbade eſt un des plus fertiles de l'Univers, puiſque dès les premiers eſſais qu'on en a faits pour les cannes de ſucre, il a rendu annuellement une moiſſon prodigieuſe. Quoiqu'il ait aujourd'hui moins de fécondité, ce qui n'eſt par ſurprenant après qu'on en a tiré tant de richeſſes, il ne laiſſe pas, avec un peu de culture, de produire encore des tréſors ſi conſidérables qu'on a peine à ſe le perſuader quand on ne connoît point le commerce de cette Iſle. Chaque acre de terre, l'un portant l'autre, rend tous les ans à l'Angleterre 10 Schellings, qui font près de douze livres de France, ſans y comprendre le profit du Plantateur, & l'entretien de pluſieurs milliers de perſonnes qui vivent de ce commerce à la Barbade & à Londres. Enfin l'on ne connoît point de terre plus féconde. Les quartiers mêmes qui le ſont le moins, tels que celui de Bridgetown, qui eſt fort ſablonneux, rapportent

abondamment pendant toute l'année. Les arbres & les campagnes y ſont toujours couverts de verdure. On y voit conſtamment des fleurs & des fruits, c'eſt-à-dire, tous les agrémens, & toutes les promeſſes du Printemps, avec l'utile maturité de l'automne. Les Habitans y ſont occupés ſans ceſſe à ſemer ou à planter; mais ſur-tout au mois de Mai & de Novembre, qui ſont les ſaiſons où l'on confie à la terre le bled des Indes, les patates, & toutes ſortes de légumes.

On ne diſtinguoit d'abord aucune ſaiſon particuliere pour les cannes de ſucre, parce que toutes les ſaiſons étoient également favorables. Mais depuis qu'on s'eſt apperçû de quelque épuiſement de la terre, qui a fait prendre le parti de la cultiver réguliérement, la ſaiſon pour planter les cannes de ſucre eſt entre le mois d'Août & celui de Janvier.

Le ſucre eſt la principale production de la Barbade. Les autres ſont l'indigo, le cotton, le gingembre, & pluſieurs ſortes de bois, de plantes, de fruits, & de légumes, dont on trouve la deſcription dans pluſieurs Livres.

Rien n'égale la beauté des jardins, dès qu'on donne le moindre ſoin à leur culture. Tou es les peintures qu'on fait des Champs Eliſées n'approche point de ce ſpectacle. On trouve auſſi dans l'Iſle toutes les eſpeces d'animaux que nous avons en Europe, avec pluſieurs autres, tant de mer que de terre, qui ſont inconnus dans d'autres lieux, & dont on trouve les noms & les proprietés dans M. Ligon, & dans le Docteur Stubs.

Une remarque à l'avantage de la Barbade, c'eſt que la plûpart des Chefs de Plantations ſont des gens de qualité; ce qui lui donne une ſorte de ſupériorité ſur toutes les autres Colonies de l'Amérique, où l'on ſçait que les premiers Habitans ont été preſque tous des gens ſans nom & ſans aveu. Il eſt aſſez ſurprenant qu'il s'y trouve un Paléologue, deſcendu, ſuivant les prétentions de ſa famille, des anciens Empereurs du même nom. C'eſt apparemment pour ſoutenir ces idées de Nobleſſe, que les Rois d'Angleterre créent ſouvent Chevaliers Baronets les plus riches Négocians de la Barbade. Il y en eut treize de créés tout-d'un-coup en 1661.

L'excellence du Pays y attira tant de monde dès l'origine de notre établiſſement, que vingt ans après, la milice y étoit plus nombreuſe qu'elle ne l'eſt aujourd'hui à la Virginie, qui a cinquante fois plus d'étendue. On y comptoit alors onze mille hommes, tant d'Infanterie que de Cavalerie. Ce nombre ſe trouva ſi conſidérablement augmenté en 1676, ſous le Gouvernement du Chevalier Jonathas Atkins, qu'on y en comptoit vingt mille, & cinquante mille habitans venus d'Europe, ou deſcendus de familles Européennes, avec quatre-vingt mille Négres; ce qui faiſoit en tout plus de cent cinquante mille ames, dans une Iſle qui n'eſt gueres plus grande que celle de Wight. Nous n'avons point de Provinces en Angleterre qui ſoient ſi peuplées. L'Angleterre contient quatre cent fois plus de terrein que la Barbade, & devroit avoir par conſéquent cinquante millions d'habitans en proportionnant ſur cette régle le nombre à l'étendue; tandis que, ſuivant tous les calculs, elle n'en a pas ſept millions.

Cependant cette quantité de monde

eſt fort diminuée à la Barbade depuis la retraite de pluſieurs riches Négocians qui ſont venus joüir de leur fortune en Europe, & par une funeſte maladie qui fut apportée dans l'Iſle en 1691. Il y eſt mort tant de Maîtres & d'Eſclaves, qu'on n'y compte plus que ſept mille hommes de milice, vingt-cinq mille habitans Anglois, & ſoixante ou ſoixante-dix mille Négres. On diſtingue les Habitans en trois ordres : les Maîtres, qui ſont, ou Anglois, ou Ecoſſois, ou Irlandois, avec un petit nombre de Hollandois, de François, & de Juifs Portugais ; les Domeſtiques blancs, & les Eſclaves. Il y a des Domeſtiques blancs de deux ſortes : ceux qui s'engagent volontairement en Europe, pour aller ſervir à la Barbade l'eſpace de quatre ans ou davantage ; & ceux qui ſont tranſportés en punition de quelque crime. Les honnêtes gens de l'Iſle mépriſoient autrefois ceux-ci juſqu'à refuſer de s'en ſervir ; mais les ravages de la maladie, & ceux de la guerre, les ont forcés d'employer tout ce qui ſe preſente. A l'égard des autres, la plûpart ſont de pauvres gens, que la miſere, ou quelque ſujet de cha-

grin a chaſſés de leur Patrie, & qui, après avoir rempli l'engagement de leur ſervitude, trouvent quelquefois le moyen de former une bonne Plantation qui les enrichit.

Les Maîtres vivent dans leurs Plantations comme autant de petits Souverains. Ils ont leurs domeſtiques pour le ſervice de leur maiſon, & pour l'ouvrage de la campagne. Leur table eſt bien ſervie, leur ſuite nombreuſe, leurs caroſſes, & leurs livrées beaucoup plus magnifiques que les équipages de Londres. Outre le train de terre, les plus riches ont des Barques fort ornées ſur leſquelles ils ſe plaiſent à faire le tour de l'Iſle. Les Dames y ſont vétuës avec autant de goût, & de propreté que de magnificence. Leurs ſocietés ne ſont pas moins agréables que celles de Londres, ou du moins l'emportent beaucoup ſur celles des plus honnêtes gens de nos Provinces. La généroſité, la politeſſe, l'hoſpitalité, régnent dans toutes les parties de l'Iſle. Leur nourriture commune eſt la même qu'en Angleterre; mais rien n'eſt comparable à la beauté de leurs deſſerts, qui ſont compoſés de mille choſes dé-

licieuſes que l'Iſle produit en abondance. Cependant ils ſont obligés de tirer leur farine, leurs vins, & preſque toutes leurs liqueurs, de l'Europe. Un Domeſtique blanc s'achete vingt livres ſterling, ou plus s'il ſçait quelque métier; une femme dix livres, lorſqu'elle eſt jolie. Ils redeviennent libres lorſque le tems de leur ſervice eſt expiré. La condition des Eſclaves Négres eſt fort miſérable, parce que leur ſervitude dure toute leur vie. Ils coutent ordinairement trente ou quarante livres ſterling; mais il s'en trouve de ſi habiles qu'on ne fait pas difficulté d'en donner juſqu'à deux ou trois cens livres ſterling.

On les achete par lots ſur les Navires qui les apportent de Guinée. Les Maîtres leur laiſſent la liberté de prendre deux ou trois femmes, dans l'eſpérance d'une plus grande multiplication; mais j'ai remarqué au contraire que l'excès du plaiſir les énerve. Les femmes ſont fidelles à celui qui paſſe pour leur mari, & l'adultere eſt regardé entr'eux comme un grand crime. Il y en a peu qui marquent du penchant pour le Chriſtianiſme. On ne leur im-

poſe là-deſſus aucune loi ; mais il eſt faux qu'on s'oppoſe à leur converſion. Ce changement n'en apporteroit point à leur état, & ne diminuëroit pas l'empire abſolu que leurs Maîtres ont ſur eux. La plûpart ſont perfides & diſſimulés ; leur nombre, qui eſt au moins de trois pour un blanc, les rend ſi dangereux, qu'on eſt obligé, pour les tenir dans la ſoumiſſion, de les traiter avec beaucoup de rigueur. D'ailleurs, la pareſſe & l'imprudence ſont deux autres vices dont on en trouve très-peu d'exempts. Il eſt arrivé mille fois qu'un Négre a ruiné la Plantation de ſon Maître par le feu, ſans qu'on ait pû découvrir ſi c'étoit négligence ou malignité. On eſt ſurpris en Europe que leur multitude ne les encourage pas plus ſouvent à la révolte. Nos Anglois, à qui j'ai marqué le même étonnement, m'ont répondu que la plûpart étant de differentes Régions d'Afrique, vivent non-ſeulement ſans le moindre commerce les uns avec les autres, mais avec une haine mutuelle, qui va juſqu'à les empêcher de ſe rendre certains ſervices dont l'occaſion ſe préſente continuellement, & qui pourroient les ſou-

lager dans leur misere. D'ailleurs, on les entretient dans une si furieuse crainte des armes à feu, qu'à peine osent-ils lever les yeux sur un fusil. Lorsque les Troupes font l'exercice ou passent en revûë, on voit tous les Négres tremblans comme s'ils croioient toucher à la derniere heure de leur vie. Ils sont tous Idolâtres, & l'on prétend que c'est le Diable qu'ils adorent. Mais un Maître ne s'attache guéres à pénétrer quelle est la Religion de ses Esclaves. Les Négres Créoles sont moins grossiers. Les enfans des Afriquains perdent aussi quelque chose de la férocité de leurs peres.

Le Docteur Towns prétend que le sang des Négres est aussi noir que leur peau. Il a vû, dit-il, tirer du sang à vingt au moins de ces malheureux, soit dans la santé ou la maladie, & la superficie en étoit aussi noire que le paroît notre sang lorsqu'on l'a conservé pendant quelques jours dans un bassin. Il en conclut que la noirceur est une qualité qui leur est absolument naturelle, & qui ne leur est pas communiquée par l'ardeur du Soleil; d'autant plus, ajoute-t'il, que les autres créa-

tures qui vivent ſous le même climat ont le ſang auſſi vermeil que nous l'avons en Angleterre.

Mais avec quelque habileté que le Docteur ait communiqué cette prétendue découverte à la Société Royale, j'ai ſçu de pluſieurs honnêtes gens de la Barbade, ce qu'il ne m'étoit pas venu à l'eſprit d'éclaircir dans mes deux voyages d'Afrique : 1o. Que par des expériences continuelles, ils étoient ſurs que le ſang des Négres n'eſt pas different du nôtre : 2o. Qu'il eſt même arrivé plus d'une fois que par divers accidens un Négre eſt devenu preſque auſſi blanc que nous. On me raconta l'exemple récent d'un Eſclave du Colonel Titcomb, qui s'étoit tellement brûlé dans une chaudiere de ſucre, qu'il s'étoit élevé dans toutes les parties de ſon corps une multitude infinie de puſtules blanches. A meſure qu'il ſe rétablit, ſa peau acquit une parfaite blancheur, & devint ſi tendre qu'elle étoit bleſſée de l'ardeur ordinaire du Soleil ; de ſorte que, par un ſentiment d'humanité, ſon Maître le fit revêtir d'habits comme un domeſtique blanc. Les Médecins de Bridgetown, qui ont fait

la diſſection de pluſieurs Négres, m'ont aſſuré auſſi qu'il n'y avoit aucune différence entre les parties intérieures de leur corps, & celles des Habitans de l'Europe.

Un Chef de Plantation a ſa demeure au milieu de ſes Négres; c'eſt-à-dire, qu'étant logé avec toutes les commodités poſſibles, pour lui & pour tous les domeſtiques qui le ſervent dans ſa maiſon; il eſt environné, à quelque diſtance, des huttes de ſes Eſclaves, qui forment de petits Villages dont il eſt le ſouverain Maître. Leur nourriture eſt fort miſérable, elle conſiſte en légumes & en fruits, que leurs femmes cultivent, avec quelques morceaux de porc ſalé qu'on leur accorde deux ou trois fois la ſemaine. Lorſqu'il meurt quelques beſtiaux de maladie, ils ſe jettent ſur cette proie, que les domeſtiques blancs dédaignent, & rien ne peut repreſenter l'avidité avec laquelle ils s'en rempliſſent l'eſtomac.

Les amuſemens des Négres conſiſtent à danſer le Dimanche au ſon de deux inſtrumens qui forment une mélodie fort bizarre, ou à lutter, les hommes pêle-mêle avec les femmes. Les

Anglois n'ont guéres d'autres plaiſirs que celui de la table & des cartes, ou des autres jeux de hazard. Il reſte dans le bois quelques animaux ſauvages; mais en général le Pays n'eſt pas propre à la chaſſe. Les bals ſont fort en uſage entre les jeunes gens, tandis que ceux d'un âge plus avancé employent une partie du jour à boire. Le vin de Madere, quoique trop chaud peut-être pour un climat qui l'eſt beaucoup auſſi, fait leurs plus cheres délices; & ce n'eſt point une choſe rare pour un homme en bonne ſanté, que d'en boire chaque jour cinq ou ſix bouteilles. Ils en previennent les mauvais effets en ſe procurant des ſueurs abondantes. Une proprieté du vin de Madere, du moins à la Barbade, eſt de ne pouvoir ſe conſerver dans une cave fraîche. Les vins de France & du Rhin y perdent leur force, quelque moyen qu'on employe pour les ſoutenir, & celui de Canarie n'y eſt point eſtimé.

Il eſt venu quelquefois à la Barbade des Troupes de Comédiens de Londres, qui n'ont point eu ſujet de ſe repentir du voyage. Nous trouvâmes à Bridgetown des Marionetes nouvel-

lement arrivées, & nous admirâmes l'ardeur des plus honnêtes gens à ſe procurer tous les jours la vûe d'un ſpectacle ſi puérile. La Salle des repreſentations étoit mieux ornée que celles des plus célebres aſſemblées d'Angleterre, & le prix fort ſupérieur à celui des Théâtres de Londres.

Parmi toutes ces obſervations, je me gardai bien de négliger celles qui pouvoient m'apporter de nouvelles lumiéres pour le commerce. Quoique le ſucre faſſe le principal fond des richeſſes de l'Iſle, il y a fait naître tant d'autres moyens de s'enrichir, que ce ne ſont pas aujourd'hui les Chefs des Plantations qui paſſent pour les plus opulens. Si l'on conſidere combien de gens ſont employés dans ce petit coin du monde, on ne ſera pas ſurpris que les ſeules néceſſités des Habitans forment une carriere fort vaſte pour toutes ſortes de Négoces. Il ne partoit point autrefois, moins de quatre cens Vaiſſeaux de la Barbade, richement chargés pour Londres; d'où l'on peut inferer quelle prodigieuſe quantité de mains étoient employées à ces expéditions. La ſeule ſubſiſtance de tant de bouches entraînoit

un commerce à la nouvelle Angleterre & à la Caroline, pour les provisions ; au nouvel Yorck & à la Virginie, pour le pain, la farine, le Porc, le bled d'Inde & le tabac ; en Guinée, pour les Négres ; à Madere, pour le vin ; aux Terceres & à Fyall, pour le vin & l'eau-de-vie ; aux Isles de May & de Curacao, pour le sel ; & en Irlande, pour le bœuf & le porc. Mais depuis la grande guerre du commencement de ce siécle, ce nombre de quatre cens Vaisseaux est diminué à 250 ; ce qui ne laisse pas de porter plus de sucre en Europe que toutes les autres Isles n'en fournissent ensemble. Dans l'origine les Habitans plantérent aussi du Tabac, qu'ils envoyoient en Angleterre ; mais il se trouva si mauvais qu'on fut obligé d'abandonner ce commerce. Celui de l'indigo succeda ; mais l'Isle en produit à present fort peu. Le gimgembre & le coton en viennent toujours avec abondance. Les Marchands de la Barbade tirent cinq pour cent pour les commissions de vente & de retour.

Malgré la chaleur du climat l'air y est si humide que le fer le plus net ne

peut être exposé une nuit à l'air sans être couvert de roüille le lendemain ; ce qui augmente beaucoup le commerce des instrumens de fer. Le cuivre est d'un grand usage pour la fabrique du sucre. Il est remarquable que les horloges & les montres vont rarement bien dans l'Isle ; mais je suis persuadé que la faute vient des Ouvriers, ou peut-être encore plus de la négligence des Habitans, qui ne prennent pas soin assez souvent de nettoyer les ressorts. Je connois un honnête homme, qui, ayant porté à la Bardade une montre qu'il avoit déja depuis quatre ans, l'y conserva saine & réguliere pendant sept autres années, sans y avoir fait faire la moindre réparation. C'en est assez pour accuser d'erreur ceux qui attribuent le désordre de leurs montres au climat. Il n'y a point d'especes de marchandises qui ne puissent être portées à la Barbade avec la certitude d'un prompt débit, parce que tout le monde y est riche, & que l'Isle manque de la plûpart des biens de l'Europe.

Sous le régne de Charles II. la Barbade, & nos autres Isles, furent accu-

ſées de faire enlever en Angleterre de jeunes enfans, qu'on tranſportoit ſur les Vaiſſeaux ſans la participation de leurs parens. Le Chevalier William Hayman, fameux Marchand de Briſtol, fut obligé de ſe défendre contre cette accuſation devant la Juſtice, & ne parvint jamais à ſe juſtifier clairement; mais les loix ont été ſi ſeveres en Angleterre & dans les Colonies, qu'elles ont fait abandonner cet odieux trafic.

Comme nous avions pris des Lettres à la Jamaïque, pour deux Anglois qui faiſoient depuis quelque tems leur ſéjour à Sainte-Lucie, M. Rindekly me propoſa de faire le voyage de cette Iſle, qui n'eſt guéres à plus de vingt lieuës de la Barbade, & j'approuvai le motif qui le portoit à me faire cette propoſition. Nos Perles, étant un tréſor ſur lequel nous fondions de hautes eſpérances, il jugea qu'il n'y avoit point de précautions trop grandes pour la ſûreté d'un tel dépôt; & que ſans nous défier d'aucun des Marchands pour leſquels nous avions des Lettres, la prudence nous obligeoit de mettre nos richeſſes en differentes mains. Il avoit choiſi à Bridgetown, le Cheva-

lier John Worſum pour notre Dépoſitaire, & notre Correſpondant dans la ſuite de nos entrepriſes. Après lui avoir remis deux de nos trois caiſſes, il me chargea de porter l'autre, qui contenoit preſque autant de Perles que les deux premieres, à M. Rytwood, à qui nous étions recommandés dans l'Iſle de Sainte-Lucie.

Notre eſpérance étoit, qu'à la faveur du commerce qu'il faiſoit à la Martinique, dans un tems où la paix étoit bien établie entre les deux Couronnes, il trouveroit le moyen de faire paſſer ſûrement cette partie de notre bien en Angleterre, par la route de France.

Je partis, avec quatre de nos gens, dans une eſpece de Pacquebot, qui fait réguliérement cette route une fois chaque ſemaine. Nous arrivâmes le ſoir du même jour, & d'aſſez bonne heure pour obſerver toute la grandeur de l'Iſle, qui eſt longue d'environ vingt-deux milles, ſur onze de largeur. Elle eſt coupée par quelques Montagnes; mais la plus grande partie du terroir eſt excellente, & fort bien arroſée par quelques Rivieres, ce qui lui

donne un avantage considérable sur la Barbade. L'air y est aussi plus sain ; & l'on attribue cette difference aux vents d'Est, qui tempere d'autant plus les ardeurs du climat, que l'Isle a moins de largeur, & que les Montagnes n'y sont pas fort élevées. Elle est remplie de grands arbres, qui fournissent d'excellent bois pour les édifices, & pour les moulins à vent ; avantage dont la Barbade se ressent. Entre plusieurs bons Ports, on estime beaucoup celui qui porte le nom de *Little Carenage*, où nos Anglois ont pensé long-tems à se fortifier.

Mais la France & l'Angleterre ayant fait inutilement diverses tentatives pour se mettre en possession de Sainte-Lucie, on en étoit revenu à l'ancienne convention, qui étoit d'user librement des avantages de l'Ile, sans aucune préférence entre les deux Nations. M. Rytwood y avoit jetté comme au hazard les fondemens d'une habitation ; & ne pensant point à troubler les François, qui avoient formé la même entreprise dans plusieurs autres quartiers, il n'étoit point interrompu dans la sienne. Il nous dit que

de quelque maniere que les affaires puſſent tourner, il avoit deja tiré aſſez de profit de ſon travail pour ne pas regretter ſes prémiers frais, ni même la perte de ce qu'il employoit actuellement à le continuer. Il ne me fit pas pénetrer dans le fond de ſon commerce; mais en conſiderant le petit nombre de ſes Ouvriers, le peu d'eſpace qu'il avoit défriché, & ſurtout l'etroite liaiſon qu'il avoit avec diverſes François de l'Ile, & même de la Martinique; je n'eûs pas de peine à juger que ſes principales affaires étoient ſecrettes, & qu'il tiroit adroitement parti du voiſinage des deux Nations.

Il nous reçut avec beaucoup de careſſes. Entre diverſes recits de ſes voïages il nous en fit un fort étendu de la fameuſe navigation du Duc & de la Ducheſſe, deux Vaiſſeaux de Briſtol, qui firent le tour du monde dans le cours des années 1708, 1709, 1710 & 1711. Il étoit Contremaître du Duc, Mais la relation de cette grande entrepriſe ayant été publiée à Londres en 1712, par le Capitaine Edouard Cooke, je n'en donnerai place ici qu'à ce qui peut eclaircir un fait aſſez

intereſſant, dont on a négligé les circonſtances dans le premier volume. Le Capitaine Cooke parle d'un William Selkirk, qui ayant été abandonné dans l'Ile de Fernandez y paſſa quatre ans & quatre mois ſans aucune ſociété humaine. M. Rytwood nous apprit d'abord que ce malheureux ſolitaire ſe nommoit Selcrag, ce qu'il nous prouva auſſi-tôt par la lecture même de ſon Journal, où il avoit eu ſoin de lui faire ſigner de ſa propre main la vérité de ſon avanture; enſuite il nous lut ce qu'il me permit de tranſcrire dans le peu de tems que nous paſſâmes à Sainte Lucie.

» Le Duc & la Ducheſſe s'étant approchés de l'Ile de Fernandez, qui paſſoit alors pour deſerte, depuis que » les Habitans Eſpagnols avoient trouvé plus d'avantage à ſe retirer au continent; quelques gens de l'Equipage » découvrirent ſur la côte un homme » qui faiſoit voltiger une ſorte de Pavillon blanc. On dépêcha auſſi-tôt » l'Eſquif du Duc, & j'en pris moi-même la conduite. A meſure que nous » approchâmes du rivage, nous entendîmes clairement que l'Etranger im-

» ploroit notre ſecours en langue An-
» gloſe. Je lui criai de me montrer un
» endroit où nous puſſions aborder
» ſans peril. Il me donna de fort bon-
» nes explications ; & tandis, que nous
» remontions à force de rames vers le
» lieu qu'il m'avoit marqué, nous le vî-
» mes courir au long de la côte avec au-
» tant de viteſſe que l'animal le plus le-
» ger. Lorſque nous eûmes pris terre,
» il nous embraſſa tous ſucceſſivement
» avec des tranſports de joie, qui lui
» ôterent pendant quelque tems le
» pouvoir de parler. Enfin s'étant aſſu-
» ré par ma promeſſe que nous le pren-
» drions à bord, il nous offrit de nous
» conduire à ſon habitation. Le che-
» min, n'en étoit pas long, mais il me
» parut fort difficile. Cependant le de-
» ſir de voir un ſpectacle ſi extraordi-
» naire, me fit hazarder l'entrepriſe
» avec deux de mes Matelots. Il fallut
» grimper ſur pluſieurs Rochers eſcar-
» pés, pour arriver par cette voie ſur
» un terrain fort agréable, couvert
» de verdure & planté de pluſieurs
» arbres. Il y avoit deux petites caba-
» nes, compoſées de terre & de bran-
» ches, dont l'une ſervoit de loge-

» ment à Selcrag & l'autre de cuiſine :
» l'ameublement étoit conforme à la
» nature de l'édifice. Il conſiſtoit en
» pluſieurs peaux de chevres ou de
» boucs, étendues au long des murs,
» & ſur des pierres aſſez unies qui ſer-
» voient de planches. Une marmite
» de fer, une broche à rotir, & un
» grand couteau compoſoient tout le
» reſte des meubles. A quelques pas
» de l'habitation étoit un petit trou-
» peau de chevres que Selcrag avoit
» trouvé le moyen de prendre toutes
» jeunes, & qu'il avoit apprivoiſées.
» Il en tua, ſur le champ, une des plus
» graſſes, dont il nous fit rotir les
» meilleurs parties ; & pour des gens
» qui étoient depuis plus de trois mois
» en mer, ce repas groſſier fut un feſ-
» tin delicieux. Nous le preſſâmes de
» quitter promptement ſon déſert,
» pour diſſiper l'inquietude où l'on
» pouvoit être de notre rétardement.
» Il nous ſuivit volontiers : nous em-
» portâmes une partie de ſes chevres
» dans la Chaloupe.

» L'explication qu'il nous donna de
» ſon avanture ſe réduiſit aux circonſ-
» tances ſuivantes. Il étoit Matelot de

» la Fregate les Cinq-ports, qui avoit
» touché à l'Ile de Fernandez il y avoit
» quatre ans & quatre mois. Une que-
» relle ſanglante qu'il avoit euë avec
» un de ſes compagnons lui avoit fait
» prendre le parti de s'échapper, pour
» ſe mettre à couvert du châtiment.
» Dans l'incertitude des reſſources né-
» ceſſaires à la vie, il s'étoit muni du
» petit nombre d'inſtrumens que nous
» lui avions trouvés, & toute ſon étu-
» de avoit été de ſe cacher juſqu'au
» départ de ſon Vaiſſeau. Se trouvant
» ſeul dans un lieu où les anciens Eſ-
» pagnols n'avoient laiſſé aucune tra-
» ce de culture, il avoit été forcé da-
» bord de vivre de coquillages & des
» autres poiſſons qu'il pouvoit prendre
» ſur le rivage. Mais enſuite il avoit
» cherché les moyens de mettre un
» peu plus de varieté dans ſes alimens.
» L'Ile ne manquoit pas de chevres;
» la difficulté étoit de les prendre,
» au milieu des Rocs & des Monta-
» gnes, où les bleſſures qu'il leur fai-
» ſoit quelquefois à coups de pierres,
» ne les empechoient pas de ſe refu-
» gier. La faim lui ſervit de maître;
» il s'accoutuma ſi bien à grimper &

» à

» à courir lui-même ſur les rochers,
» qu'il ſe ſaiſit de pluſieurs jeunes che-
» vres; & ſe perfectionnant tous les
» jours dans cette exercice, il y acquit
» tant d'habileté, qu'il n'y avoit plus
» aucun de ces animaux qu'il ne fût ſûr
» de prendre quand il s'étoit mis à le
» pourſuivre. Sa vie devint ainſi beau-
» coup plus douce; il ne manquoit ni de
» chair ni de poiſſon; differens arbres
» lui fourniſſoient du fruit, & l'eau
» d'une riviere aſſez fraiche ſervoit
» à le préſerver de la ſoif. Quelques
» Vaiſſeaux Eſpagnols avoient touché
» dans cet intervalle à l'Iſle de Fernan-
» dez: mais les ayant reconnus, ſans
» s'être laiſſé découvrir, il avoit mieux
» aimé demeurer avec ſes chevres que
» d'être obligé de ſa liberté à cette
» Nation. Un jour s'étant approché
» trop près du rivage, il avoit été pour-
» ſuivi, & même atteint d'un coup de
» feu; mais l'agilité de ſes jambes l'a-
» voit ſauvé du peril. Le plus grand
» mal qui lui fût arrivé pendant plus
» de quatre ans, étoit une chute vio-
» lente, qui l'avoit précipité du ſom-
» met d'un roc dans une vallée. Il n'a-
» voit pû ſe traîner ſans une peine

» mortelle jusqu'à son habitation, & » n'ayant ni Chirurgiens ni remedes, » il avoit été obligé d'attendre sa gue- » rison de la nature, qui l'avoit réta- » bli par degrès. Cet homme extraor- » dinaire étoit né à la Jamaïque, d'un » pere Ecossois & d'une mere Mos- » quite.

Le Journal de M. Rytwood, étoit celui d'un homme de mer, qui s'attache plutôt à la position des lieux, à la description des Côtes, des Ports, des Bayes, & des Parages, qu'à l'Histoire physique ou morale des païs qu'il visite. Cependant je tombai sur divers traits curieux, dont il m'accorda la communication. Je n'en rapporterai qu'un, dont l'exemple m'a paru singulier pour l'utilité du commerce. Après avoir passé quelque tems dans un Port de Californie, les deux Vaisseaux remirent à la voile, fortifiés de deux autres Bâtimens Anglois qui s'étoient joints à eux. Deux mois de navigation continuelle leur firent trouver la fin de leurs vivres, jusqu'à forcer les Capitaines de réduire leurs gens au quart de leur nourriture ordinaire. Ils étoient dans cet embarras,

lorſqu'ils découvrirent les Iſles des Larrons. L'Angleterre étant en guerre avec l'Eſpagne, ils prirent des Pavillons François & Eſpagnols pour s'approcher de l'Iſle de Guam, où la néceſſité les forçoit de prendre des rafraîchiſſemens à toutes ſortes de prix. Entre pluſieurs Chaloupes qui vinrent au-devant d'eux, & qui ſe nomment *Param* dans ce quartier du monde, il en parut une qui étoit envoyée par le Gouverneur Eſpagnol, pour ſçavoir d'eux qui ils étoient & ce qu'ils déſiroient; ils retinrent les deux principaux Officiers de cette Députation, & firent partir dans le Param leur interprete, avec cette Lettre au Gouverneur.

» M. nous ſommes des Sujets du » Roi d'Angleterre, que la diſette » d'eau & de vivres oblige de s'arrêter » dans votre Iſle en allant aux Indes » Orientales. Quoique la guerre ſoit » allumée dans l'Europe entre nos Maî- » tres, notre intention n'eſt pas de » vous nuire, parce que nous n'avons » point d'autres vûës que celles du com- » merce, & que notre ſituation, d'ail- » leurs, nous ôte l'envie de nous bat-

» tre. Nous payerons argent comptant, » ou par des équivalens de marchandiſe à votre choix, toutes les proviſions dont nous avons beſoin. Cependant, ſi vous abuſez de l'embarras » où nous ſommes, & qu'après une demande ſi polie vous nous refuſiez ce » qui nous eſt néceſſaire, notre déſeſpoir nous fera trouver les moyens » de nous en reſſentir. Nous nous recommandons à votre humanité & à » votre honneur, en vous aſſurant que » vous pouvez vous fier entiérement à » vos très-humbles Serviteurs, &c.

Le Gouverneur, qui ſe nommoit Dom Juan Antonio Pimentel, ne demanda qu'un moment pour faire cette réponſe :

» Meſſieurs, je reçois de vous une » Lettre fort civile, dont le Porteur » m'apprend l'extrêmité où vous êtes » réduits. Je vous réponds avec la même civilité ; & je vous offre tout ce » que je puis pour votre ſecours. Mais » je dois vous avertir que nous avons » ici une maladie fort violente, qui » a mis au tombeau une partie de nos » Habitans. Quoique vous ſoyiez nos » ennemis, je crois que dans l'état où

» nous ſommes de part & d'autre, nous » ne devons nous conſiderer que ſous » la qualité d'hommes, & que les de- » voirs que nous avons à remplir ſont » ceux de l'humanité. Si vous avez » des Priſonniers Eſpagnols, vous » trouverez bon ſeulement de me les » remettre, & je vous accorderai tous » les rafraîchiſſemens que vous deſirez » de votre très-humble, &c.

Sur ces aſſurances les quatre Anglois ne firent pas difficulté de jetter l'ancre, & d'envoyer pluſieurs de leurs Officiers au Port d'Umatta. On les y traita ſi honnêtement, que la confiance étant abſolument établie, ils employerent huit jours à ſe procurer toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Mais ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'eſt que dans la ſatisfaction mutuelle des deux partis, le Gouverneur, & les principaux de ſes Eſpagnols, s'étant aſſemblés, de concert avec les Officiers de l'Eſcadre Angloiſe, ils convinrent de ſe donner mutuellement un Certificat de politeſſe & d'humanité. Voici les termes de celui des Anglois:

» Nous Commandans, & princi- » paux Officiers de quatre Vaiſſeaux

» d'Angleterre, reconnoissons ici qu'en » arrivant à l'Isle de Guam, dans la » nécessité d'un prompt secours de vi- » vres, nous avons trouvé le plus » honnête & le plus généreux accueil » dans la bonté de l'honorable Dom » Juan Antonio Pimentel, Gouver- » neur & Capitaine Général des Isles » Marianes, qui nous a fourni, avec » diligence, tout ce que nous avons de- » siré; & pendant le séjour que nous » avons fait dans son Port, nous a » traité avec beaucoup d'amitié. En » reconnoissance, nous lui avons don- » né toute la satisfaction, & fait tous » les présens que nous avons crû lui » devoir; de quoi il a paru si content » qu'il nous en a donné une attesta- » tion signée de sa main; comme cel- » le-ci l'est aussi de la nôtre. William, » Dampier, Robert-Fry, William- » Stretton, Thomas-Dover, Woodes- « Rogers, Stephen-Courtney, Ed- » ward-Cooke, Elias-Rytwood.

De la part des Espagnols : » Nous, » &c. certifions que quatre Vaisseaux » Anglois, commandés par les Capi- » taines Rogers, Courtney, Dover, » & Cooke s'étant presentés à l'Isle

» de Guam dans un grand beſoin de
» proviſions, & nous ayant demandé,
» avec beaucoup de civilité, de leur
» en accorder autant qu'il nous ſeroit
» poſſible ; ils en ont reçu de nous
» comme ils le déſiroient, les ont
» payées plus du double de leur va-
» leur, & ſe ſont conduits avec tant
» d'honnêteté que nous leur en don-
» nons volontiers cette atteſtation ſi-
» gnée de notre main. Dom Juan An-
» tonio Pimentel, Gouverneur & Ca-
» pitaine Général, Dom Juan Anto-
» nio Prettana, Dom Sebaſtian Luiz
» Romez, Dom Nicolas de la Vega,
» Dom Juan Nunez.

Toutes les Cartes ſe trompent, ſuivant le Journal de M. Ritwood, ſur la poſition des Iſles Marianes, ou des Larrons ; il place l'Iſle de Guam au 13 degré 30 minutes de latitude du Nord, & au 100 degré 20 minutes de longitude depuis le Cap Saint Luce en Californie. On ne compte pas moins de 2300 lieues de la nouvelle Eſpagne aux Iſles des Larrons ; mais les vents de commerce durent ſi conſtamment entre les Tropiques, que cette longue courſe eſt aiſée, & ſe fait ordinaire-

ment dans l'eſpace d'environ 60 jours.

Les Eſpagnols de Guam raconterent à à M. Rytwood, qu'un de leurs vaiſſeaux, faiſant voile de Manille à la nouvelle Eſpagne, découvrit pluſieurs Iſles extrêmement agréables, & fort abondantes en or, en ambre gris, &c. Ils les nommérent *Iſles de Salomon*. Dans la ſuite ils ne manquérent pas d'envoyer pluſieurs Vaiſſeaux pour les retrouver; mais toutes leurs recherches ont toujours été ſans fruit; & pluſieurs Chaloupes, ou *Params*, qui ont crû pouvoir tenter la même entrepriſe, ont diſparu, ſans qu'on en ait jamais entendu parler. On a placé ces Iſles, dans les Cartes Eſpagnoles, au 15 degré 20 minutes de latitude du Nord, trois cens lieues à l'Eſt des Iſles Marianes.

Le même Vaiſſeau qui les avoit découvertes, ayant beſoin de ſe leſter, prit, dans une de ces Iſles, de la terre & des pierres pour s'en ſervir à cet uſage. Lorſque le Vaiſſeau fut arrivé au Port d'Acapulco, & qu'on voulut le mettre en meilleur ordre, on découvrit que les pierres s'étant briſées dans pluſieurs endroits, par l'agitation de la Mer, il y paroiſſoit des veines

d'or très-pur. Mais l'étonnement fut bien plus vif pour ceux qui, visitant le foyer de la cuisine, qu'on avoit été obligé de réparer avec de la terre du même lieu, ils trouvérent un lingot d'or qui s'étoit fondu & réduit en masse par la chaleur continuelle du feu. C'est au Lecteur à juger de la vraisemblance de ces deux faits sur le témoignage des Espagnols. M. Rindekly & moi, qui nous étions familiarisés en Afrique avec les événemens de cette nature, nous comprîmes du moins que le recit qu'on avoit fait à M. Ritwood n'étoit pas impossible.

Mais ce que je tirai de plus utile & de plus remarquable du Journal de M. Ritwood fut une Table de la latitude & de la longitude des principaux Ports, Isles, Rivieres, Bayes, Caps, & autres lieux remarquables de la Côte Occidentale de l'Amérique dans la Mer du Sud, depuis la Californie au Nord jusqu'au détroit de Magellan au Sud. Je le donnerai ici d'autant plus volontiers, que la mort de M. Rytvood semble m'en laisser la liberté; & qu'en joignant ces importantes observations à la *Description des Côtes de la Mer du*

Sud, qui fut publiée à Londres il y a vingt ans, il ne manquera rien aux Géographes pour faire une Carte exacte de toutes ces Côtes. On place à l'ordinaire le premier Méridien à la pointe la plus Occidentale de la grande Canarie.

	Latit.		Longit.	
	D.	M.	D.	M.
La Californie,	24	40	255	15
Sa Pointe Orientale,	24	4	258	15
Cap Saint-Luc,	25	30	259	50
Derniere Pointe du Continent,	24	40	260	55
Riviere de la Salle,	23	30	262	16
Las Chamitas,	22	55	262	48
Riviere de Saint-André,	22	30	264	8
Iſles des Trois-Maries,	22	7	264	14
Riviere de San-Milpa,	22	5	264	23
Boca de las Higueras,	21	32	264	38
Punta de la Cruz,	21	26	264	16
Iſle de Caliſto,	20	10	264	22
Cap Corrientes,	20	20	265	20
Juan Ballegas,	20	28	265	50
Cabo de los Angelos,	20	20	266	
Nouvelle Gallice,	20	25	266	26
Puerto de la Navidad,	20	10	266	40
Baye de Santiago,	20	4	266	8
Riviere de S. Pierre,	19	52	267	30
Riviere d'Aculima,	19	30	267	50
Riviere de Sacatula,	18	40	269	16
Iſle de Ladrillos,	17	52	270	5
Riviere de Gariotas,	17	40	270	24

	Latit. D.	M.	Longit. D.	M.
Pointe de Siguantanejo,	17	20	270	4
Riviere de Piticalla,	17	15	270	55
Riviere de Mitala,	17	8	271	28
Riviere de Sitala,	17	40	272	4
Port d'Acapulco,	17		272	4
Rio de Pescadores,	17		272	45
Rio de Dom Garcia,	15	45	273	
Punta de la Galera,	16	8	273	42
Rio Verde,	16	8	273	45
Mont de Talcamanca,	16		273	55
Puerto Escondido,	15	50	274	32
Isle de la Brea,	15	40	274	45
Riviere de Milcas,	15	38	275	
Riviere de la Galera,	15	36	276	6
Porto Angeles,	15	26	276	6
Riviere de Carasco,	15	18	276	18
Riviere Dicilo,	15	20	276	40
Porto Aguatulco,	15	36	276	25
Pointe de Masatetlan,	15	30	277	46
Isle d'Hata,	15	30	277	26
Las Salinas,	15	42	278	26
Baye de Teguantepeque,	15	50	278	46
Barra de Macias,	15	20	278	46
Morro,	14	56	279	47
Cerro de la Encomienda,	14	58	280	
Montbrulant de Soconusco,	14	51	280	36
Baye de Milpas,	14	51	281	7
Riviere d'Anabasos,	14	29	202	20
Riviere de Sapotitlan,	14	40	281	49
Bar d'Istapa,	14	24	282	56
Rio Grande,	14	20	283	40
Riviere de Motualpe,	14	7	284	
Port de Sonsonate,	14		284	53

	Latit. D.	M.	Longit. D.	M.
Côte de Tonela,	13	50	285	22
Riviere de Lampa,	13	10	286	30
Riviere de S. Michel,	12	45	287	46
Baye de Candadilla,	12	38	287	46
Golphe d'Amapala,	12	20	288	8
Porto Realejo,	12	30	288	48
Punta del l'Eſto,	11	40	289	
Baye de Toſta,	11	30	290	10
Golphe del Papayot,	11	10	290	37
Pointe Sainte Catherine,	10	34	288	48
Port Delas,	10	30	289	
Morro Hermoſo,	9	17	290	10
Capo Blanco,	9	20	290	17
Morro de la Enſenada,	10	10	291	20
Baye de Nicoya,	9	18	291	49
Port de Caldera,	9	43	292	27
Rio de la Eſtrella,	9	8	292	47
Puerto del Bigles,	9		293	
Iſle de Cano,	8	45	293	30
Golfo Dolce,	8	47	293	5
Port Limones,	8	17	294	10
Riviere de Chiriqui,	8	37	295	
Pueblo Nuevo,	7	22	295	40
Iſle de Quicara,	7	41	295	
Baye de Philippinas,	7	12	296	40
Pointe de Higuera,	7	21	297	44
Riviere de Menſave,	8	47	297	40
Riviere de Covita,	8	1	298	35
Riviere de Parita,	8	11	298	36
Riviere de Nata,	8	26	298	37
Port de Villa,	8	28	299	58
Riviere de Caymito,	9	9	299	30
Iſle d'Otoque,	8	30	299	37
Iſle de Tabuga,	8	40	299	40

	Latit. D.	Latit. M.	Longit. D.	Longit. M.
Anſon,	8	55	299	50
Panama,	9		300	36
Chepillo,	9		301	1
Pointe des Manglares,	8	53	300	23
Iſle de Contadora,	8	46	300	32
Iſle del Rey,	8	10	300	5
Cap S. Laurence,	8	10	300	58
Rivor Congo,	7	53	301	43
Baye de S. Michel,	8	18	301	20
Morro Quemado,	6	45	301	19
Puerto Claro,	6	46	301	37
Baye de S. François,	5	50	301	50
Baye de S. Antoine,	6	20	302	
Port des Indiens,	6	14	302	2
Côte d'Anegabas,	6	55	302	3
Riviere de Sandi,	5	35	302	5
Iſle de Coco,	5	9	299	8
Riviere de Noamas,	4	38	302	23
Buena Ventura,	4		302	50
Iſle de Malpelo,	4		299	46
Riviere de Piſco,	3	45	302	39
Iſle Gorgona,	3	15	301	36
Iſle del Gallo,	2	17	300	40
Baye & Riviere de Mira,	1	57	300	26
Iſle de Gorgonilla,	1	58	300	25
Riviere de Santiago,	1	14	299	30
Cap S. François,		50	299	57
Riviere Juma,		5	298	44
Cap Paſſado au Sud,		8	298	32
Baye de Caraſcas,		28	298	43
Baye de Manta,		50	298	31
Iſle de Plata,	1	15	298	15
Iſle de Salango,	1	40	298	25
Riviere de Coloncha,	2		298	18

	Latit. D.	M.	Longit. D.	M.
Boca Chica,	2	40	299	
Baye de Chanduy,	2	26	299	
Iſle de Puna,	2	54	299	10
Iſle de Santa Clara,	3	23	298	50
Iſle Verde,	2	26	299	48
Riviere del Bucy,	3	40	299	20
Mancora,	4	10	298	17
Iſle Lobos de Paita,	5	25	298	40
Riviere de Sana,	6	40	299	37
Port Cheripe,	7		299	50
Malabrigo,	7	30	300	18
Guanchaco,	8		300	50
Port & Iſle Santa,	9		301	2
Guambacho,	9	20	301	20
Caſma.	9	28	301	30
Bermejo,	9	40	301	38
Iſle de Sangalla,	14	5	302	35
S. Nicolas,	15	6	304	40
S. Jean,	17	15	304	15
Iſle de Guana,	16	40	308	9
Port Arica,	18		311	8
Algodovales,	21	30	311	15
Port Betas,	24	45	311	42
Port Guaſco,	28	30	311	3
Iſle de Paxaros,	29	46	310	10
Coquimbo,	30		310	46
Iſle de S Felix,	26	15	303	15
Riviere de Conchali,	21	26	310	50
Port Guillermo,	31	41	311	
Papudo,	32	25	311	29
Port S. Antoine,	33	29	311	8
Topocalma,	34		310	57
Riviere de Maule,	35		311	30
Port de la Conception,	36	30	311	20

	Latit. D.	M.	Longit. D.	M.
Iſle de Quiriquina,	36	42	311	10
Iſle de Jean Fernandez,	33	50	305	17
Iſle de Sainte Marie,	37	14	311	
Iſle de Mocha,	38	28	310	46
Riviere de Tolten,	39	12	311	21
Valdinia,	40		311	10
Rio Bueno,	40	20	311	17
Pointe Cilan,	42		311	
Iſle de Guafo,	44	20	310	46
Corcobado,	43	30	313	
Cap Corzo,	46	35	312	22

Les deux Couronnes jouiſſant d'une paix bien cimentée durant la Régence, nos Vaiſſeaux & nos Marchands étoient auſſi libres à la Martinique que dans nos Iſles ; M. Rytwood ne faiſoit pas moins de commerce avec les François qu'avec la Jamaïque & la Barbade : & c'étoit préciſement cette raiſon qui nous avoit fait penſer à lui confier une partie de nos perles, dans l'eſperance qu'il lui ſeroit aiſé de les faire paſſer en France, où notre deſſein étoit de faire valoir cette partie, comme nous deſtinions l'autre pour l'Angleterre. La probité de cette honnête Négociant étoit auſſi-bien établie que ſa fortune. Auſſi

avions nous conçu qu'il me ſuffiroit de lui expliquer nos intentions : mais il y trouva des difficultés. Comme il ne pouvoit embarquer nos richeſſes à la Martinique ſans la participation des Officiers de la Douanne, il me fit craindre que des Effets ſi peu ordinaires dans le commerce des deux Nations, ne fiſſent naître quelques obſtacles qui entraîneroient des explications dangereuſes. Nous n'étions pas bien avec l'Eſpagne : on pouvoit ſoupçonner naturellement que nos perles étoient la dépouille de quelque Vaiſſeau Eſpagnol ; & la France qui s'étoit reconciliée depuis peu de tems avec cette Couronne évitoit toutes les occaſions de ſe mêler dans notre querelle. Enfin M. Rytwood me déclara qu'il ne répondoit point du ſort de nos perles lorſqu'elles ſeroient ſorties de ſes mains. Je fus effraié de cette déclaration, & je pris le parti de remporter mes perles à la Barbade.

M. Rindekly me reprocha beaucoup d'avoir été trop timide, & nos Correſpondans de Bridgetown nous prouverent par quantité d'exemples que les François étoient fort éloignés

d'avoit des complaiſances exceſſives pour les Eſpagnols. Nos trois caiſſes n'en demeurerent pas moins à la Barbade, comme ſi le Ciel qui ne vouloit pas que ce Treſor arrivât jamais en Europe nous eût coupé la voie la plus ſûre pour l'y faire tranſporter.

Il y avoit trois ſemaines que nous étions à Bridgetown, & la crainte que nous avions eûë d'être recherchés par les Eſpagnols ne pouvant plus nous cauſer d'inquietude, nous remîmes à la voile pour nous rapprocher du continent. M. Rindekly m'avoit fait l'ouverture de ſes nouveaux deſſeins; il vouloit gagner le Rio de la Hacha, ſous les mêmes prétextes qui nous avoient heureuſement reuſſi dans l'Iſle de Cube, & remonter s'il étoit poſſible juſqu'à Rancherias, où il y avoit peu d'apparence que dans la ſaiſon où nous étions, nous puſſions rencontrer beaucoup d'obſtacles de la part des Eſpagnols. La Marguerite n'étoit rien en comparaiſon des eſperances qu'il ſe formoit à Rancherias, non ſeulement pour les perles dont on prétend que la pêche y eſt fort abondante, mais pour l'or même qui s'y raſſemble

de diverſes parties de ces riches Provinces. Nous rentrâmes dans la Mer du Nord, & nous avions deja paſſé les petites Antilles, lorſqu'en doublant le Cap de Vela nous apperçumes trois Gardes-Côtes qui nous avoient decouverts avant que nous les euſſions obſervés, & qui vinrent à notre rencontre avec toutes leurs Voiles. Il ne falloit rien eſperer de la force contre trois Vaiſſeaux ſi bien armés. M. Rindekly recommanda ſoigneuſement à tout l'Equipage de s'obſerver dans les diſcours, & d'éviter particulierement les détails qui auroient rapport à la Marguerite. Enſuite loin de faire voir de la défiance ou de la crainte, il ſe mit dans la Chalouppe avec quatre hommes ſeulement, pour aller au devant de nos Ennemis. Ils le reçurent à bord. Pendant plus d'une heure nous fûmes incertains de la maniere dont il y étoit traité; mais les trois Gardes-Côtes s'étant approchés de nous à la portée du Canon, nous vîmes deſcendre pluſieurs Eſpagnols dans leurs propres Chaloupes avec leſquels ils arriverent promptement à nous. Nous ne leur diſputâmes rien.

Ils monterent dans notre Vaiſſeau au nombre de douze, & s'arrêtant peu aux politeſſes avec leſquelles je les reçus, ils examinerent avec ſoin l'état de nos forces & la nature de nos proviſions. Dans quelques diſcours qui leur échapperent j'entrevis autant de chagrin que de ſoupçons. Cependant après avoir fini leurs recherches, ils dépêcherent deux de leurs hommes dans une Chaloupe pour aller rendre compte apparemment de leurs obſervations à leurs Chefs. Tout notre Equipage murmuroit interieurement de cet air d'autorité, & mon principal ſoin étoit de le contenir : mais ne pouvant douter que M. Rindekly n'eût donné le tour le plus favorable à notre Commiſſion, je ſupportois tranquillement des hauteurs qui pouvoient n'être que l'effet ordinaire du caractere Eſpagnol. M. Rindekly m'envoya auſſi-tôt par un de ſes gens l'ordre de le ſuivre. J'appris de ſon Meſſager qu'on ne lui avoit fait aucune violence. Mais les Capitaines Gardes-Côtes affectant de ne ſe pas fier à ſes Paſſeports & à ſa commiſſion lui avoient déclaré qu'il falloit demeurer dans leur bord juſqu'à Car-

thagene, & M. Rindekly loin d'en marquer du chagrin leur avoit témoigné que dans le deſſein où il étoit d'y aller volontairement, il acceptoit volontiers leur compagnie & leur eſcorte.

Ce contretems ne pouvoit avoir apparemment d'autre effet que de nous ôter le pouvoir d'aller à la Hacha, car nous ne devions pas eſperer de ſortir de Carthagene ſans être obſervés, mais la direction de notre route étoit un ſoin qui n'appartenoit point aux circonſtances. Nous ſuivîmes la loi de nos Guides juſqu'à Boca-chica, d'où ils donnerent avis au Gouverneur de notre arrivée & de nos intentions. On nous apporta la permiſſion d'entrer dans le Port, mais celle de débarquer ne fut accordée qu'au Capitaine avec quatre perſonnes de l'Equipage. Ces précautions nous ſurprirent peu. M. Rindekly me pria de demeurer à bord; mais le déſir de vérifier par mes propres yeux la deſcription que j'avois de Carthagene me fit ſouhaiter de gagner le rivage avec lui. Je n'oubliai point mon Journal, qui commençoit à groſſir par le peu d'ordre que j'avois mis juſqu'alors

dans mes Relations. On nous épargna le ſoin de nous procurer un logement en nous conduiſant dans une grande maiſon d'où l'on nous déclara que nous ne devions point ſortir ſans l'ordre du Gouverneur : on ajoûta que tout ce qui ſeroit néceſſaire pour les beſoins de la vie, nous ſeroit fourni ſoigneuſement à juſte prix. Dès le premier jour, qui nous fut accordé pour nous repoſer, un jeune Eſpagnol qui s'introduiſit dans la chambre de M. Rindekly, ſe jetta à ſes genoux pour le ſupplier de le recevoir dans notre Vaiſſeau & de le tranſporter dans quelqu'une de nos Colonies. J'étois préſent à cette priere, je demandai au jeune homme s'il avoit formé ſeul ce deſſein ; il me confeſſa en rougiſſant qu'il devoit être accompagné d'une Demoiſelle qui l'aimoit aſſez pour le ſuivre. Le ſervice qu'il déſiroit de nous devenant beaucoup plus important par cet aveu, nous lui en repréſentâmes le danger : mais il ne nous répondit que par de nouvelles inſtances ; & pour nous attendrir en ſa faveur, il nous raconta l'hiſtoire de ſes amours. Sa Maîtreſſe ſe nommoit He-

lena Parez : elle étoit fille unique d'un pere fort riche, qui la perſecutoit depuis deux ans pour lui faire épouſer un homme qu'elle haïſſoit. Leur amour avoit commencé dès l'Enfance, & quoiqu'il n'eût point autant de biens qu'Helena, ſa naiſſance & ſa fortune n'étoient pas mépriſables. Il s'étoit fait propoſer à Parez pour épouſer ſa fille; mais ce pere dur & opiniâtre avoit juré de ſuivre ſon premier choix. Dans l'intervale, Helena s'étoit liée à lui par tant de ſermens & par les marques d'une ſi forte tendreſſe qu'il ne manquoit à leur mariage que la bénédiction du Prêtre. Ils s'étoient vûs avec des peines & des riſques infinis, tantôt ſortant la nuit pour la paſſer expoſés à toutes les injures de l'air, tantôt eſcaladant les murs & les maiſons pour s'introduire dans un appartement, & n'ayant mis juſqu'alors perſonne dans leur confidence. Enfin les perſécutions du pere redoublant tous les jours, ils étoient perſuadés qu'il ne leur reſtoit point d'autre reſſource que la fuite; & leur eſpérance étoit, qu'après s'être mis en ſureté ils ſe reconcilieroient aiſément

avec un pere qui n'avoit rien après tout de ſi cher que ſa fille ; ou s'ils y trouvoient trop de difficultés, ils étoient reſolus de s'établir dans le premier lieu où leur amour ne ſeroit point traverſé. M. Rindekly, qui avoit le cœur fort ſenſible, étoit porté à les ſatiſfaire, en prenant de juſtes meſures pour aſſurer leur évaſion : je n'en aurois pas été plus éloigné que lui, ſi j'y euſſe vû la moindre facilité. Mais quelle apparence de leur rendre ce ſervice, lorſqu'à-peine étions-nous ſûrs de notre propre liberté. Cependant après en avoir conféré quelques momens, nous promîmes au jeune homme que s'il pouvoit gagner le bord de la Mer avec ſa Maîtreſſe & nous joindre à la ſortie du Port, nous ne ferions pas difficulté de le recevoir. Il parut tranſporté de notre promeſſe. Je le fis ſouvenir que dans une entrepriſe de cette nature, il ne falloit pas croire que les ſecours étrangers fuſſent toujours certains : nous n'avions point en Amérique de demeure fixe où nous puſſions lui offrir les nôtres, & nous ne lui repondions pas que dans le lieu de ſûreté où nous nous engagions à le

conduire, il trouvât dans la liberalité d'autrui de quoi fournir à l'entretien de deux jeunes fugitifs qui n'avoient point d'autre juſtification que la force de l'amour. Ce langage étoit aſſez clair pour lui faire entendre qu'il ne devoit pas partir ſans précautions: mais il n'avoit pas attendu juſqu'alors à les prendre. Il nous dit que ſi l'honneur & ſes propres vûes lui euſſent permis de profiter des offres d'Helena, il étoit ſûr de pouvoir ſe mettre en poſſeſſion tout d'un coup & de ſa Maîtreſſe & d'une grande partie du bien qu'elle attendoit de ſon pere. Comme elle diſpoſoit de tout dans ſa maiſon, elle pouvoit à tous momens ſe ſaiſir de l'argent de Parez & de ce qu'il avoit de plus précieux. Mais dans la réſolution où il étoit de revenir à lui par la ſoumiſſion, il ne vouloit pas lui donner de ſi odieux ſujets de plainte. Il pouvoit faire ſur le champ une ſomme conſiderable de ſon propre bien, & ſe mettre pour longtems à couvert de toutes ſortes de beſoins. Des ſentimens ſi raiſonnables acheverent de nous diſpoſer à le ſervir: nous lui laiſſâmes le ſoin de ſes préparatifs, & ſurtout de prendre

prendre des voies sûres & tranquilles pour joindre furtivement notre Vaisseau. Je le priai même, après lui avoir engagé notre parole, de ne pas se montrer dans notre logement pendant le sejour que nous ferions à Carthagene.

Le lendemain deux Officiers du Gouverneur étant venus nous prendre dans un de ses Carosses, nous fûmes conduits au Château où l'on nous fit attendre fort longtems son audiance. Après nous avoir fait introduire avec beaucoup de formalités, il nous demanda la lecture de notre Commission, dont les Capitaines Gardes-côtes lui avoient déja fait le rapport. M. Rindekly la lut en Anglois, & commençoit ensuite à l'expliquer en Espagnol; mais quoiqu'on ne l'eût point interrompu dans sa lecture, un Interpréte qui accompagnoit le Gouverneur, le pria de lui laisser ce soin. Il en fit sur le champ une traduction fort fidelle, tandis que le Gouverneur affecta de nous faire plusieurs questions indifférentes, auxquelles nous repondîmes avec le même air de liberté. Prenant ensuite la traduction des mains de son interpréte, il

la lut & la relut avec beaucoup d'attention. Elle étoit si claire que nous fûmes surpris qu'elle parût l'arrêter. M. Rindekly profita de son silence pour lui représenter de bouche ce qui n'étoit qu'imparfaitement dans la Commission. Il lui fit le dénombrement de nos pertes depuis plusieurs années, & sans vouloir justifier les Anglois qui avoient été surpris plusieurs fois dans le commerce clandestin des Chaloupes, il se plaignit que sous ce prétexte les Espagnols avoient non seulement insulté, mais saisi un grand nombre de nos Vaisseaux. Nous mêmes, qui étions chargés d'une Commission publique, ne venions-nous pas d'être arrêtés par les Gardes côtes? L'air d'empire & de triomphe avec lequel on nous avoit conduits jusqu'à l'entrée du Port n'étoit-il pas une véritable oppression? Enfin pour donner plus de poids à nos plaintes, M. Rindekly nomma plusieurs Bâtimens dont il demandoit expréssement la restitution, & particulierement un Vaisseau de l'Isle d'Antego, qui avoit été pris trois mois auparavant à la hauteur de San-Antonio.

La réponſe du Gouverneur fut ſi courte, & ſes regards ſi ſombres pendant toute l'audiance, que cet accueil nous auroit rendu ſes intentions ſuſpectes ſi l'on avoit pu trouver ſur nous ou dans notre Vaiſſeau quelque prétexte pour nous chagriner. Mais dans la confiance que nous avions au bon ordre de nos affaires, nous lui fîmes de nouvelles plaintes de la froideur avec laquelle il s'expliquoit ſur le ſujet de notre voyage, & nous le priâmes, avec beaucoup de hardieſſe, de conſiderer que les Anglois ne ſeroient pas toujous diſpoſés à ſouffrir les injuſtices & les violences des Eſpagnols. Il ne fit point un mot de réponſe à ce reproche ; mais en nous congediant d'un air plus ouvert, il nous aſſûra que dans l'eſpace de vingt quatre heures nous connoîtrions ſes véritables ſentimens.

Nous ſortîmes plus contens qu'il ne ſe l'imaginoit. Il ſuffiſoit pour nous, qu'il eût écouté nos repréſentations, & que nous puſſions tirer de cette audiance un nouveau droit ou plutôt de nouvelles facilités pour l'execution de nos projets. Mais nous ne nous étions

pas défiés depuis que nous étions sortis de notre Vaisseau, que par l'ordre du Gouverneur on avoit fait une très rigoureuse visite de notre cargaison. Les Gardes-côtes retenus dans quelque respect par les premiers discours de M. Rindekly n'avoient osé pousser trop loin leurs recherches; mais à notre arrivée ils avoient averti le Gouverneur que nous étions chargés d'eau de vie & d'ustenciles. Quoique ces marchandises ne soient pas d'un grand usage dans la Baye de Carthagene ni sur la côte où nous avions été surpris, ce n'étoit pas sans dessein que nous les avions apportées. Nos gens qu'on avoit interrogés, ne s'étoient défendus qu'en protestant qu'ils ignoroient celui du Capitaine, & que nous étions partis de nos Isles dans la seule vûë d'éxecuter notre Commission. Cette réponse à laquelle nous leur avions recommandé de se borner, avoit si peu satisfait les Espagnols, que pendant l'audiance du Gouverneur on étoit entré dans notre logement par son ordre, & l'on avoit visité fort curieusement nos papiers. Heureusement que dans ceux de M. Rindekly auxquels

on s'étoit attaché plus particuliérement, il ne s'étoit trouvé que des observations ſans datte ſur les moüillages & ſur les Côtes. Comme il ſe repoſoit du reſte ſur mon Journal, il ne jettoit ſur le papier que ce qui avoit rapport à la Navigation; & ſes mémoires, ſuivant l'ordre des lieux plutôt que de celui des jours, pouvoient paſſer pour le fruit d'un autre voïage, dans tout autre tems qu'il nous auroit plû d'imaginer. La même précaution qui m'avoit fait prendre mon journal en ſortant du Vaiſſeau, m'avoit porté à le mettre dans ma poche en allant à l'audiance. Tout ce que les Officiers du Gouverneur avoient découvert de plus, ſe reduiſoit à des calculs de dépenſe, & à quelques évaluations où notre or & nos perles étoient nommés. Ce qui ſuffiſoit pour faire naître des ſoupçons, n'étoit pas capable de donner des lumieres qui puſſent nous être nuiſibles. Auſſi n'avoit-t-on pris aucun de nos papiers, & nous n'apprîmes avec quelle curioſité on les avoit lûs que par le Mulâtre qui nous ſervoit depuis que nous l'avions amené de la Havana.

Cependant, comme il n'en falloit pas davantage pour nous faire juger du moins que nous étions ſuſpects, nous attendîmes impatiemment la réponſe du Gouverneur. Il ſe paſſa deux jours entiers, pendant leſquels nous demandâmes envain la liberté de voir la Ville; le troiſiéme jour au matin, les mêmes Officiers qui nous avoient conduits à la premiere Audiance vinrent nous prendre dans le même Caroſſe. Nous trouvâmes au Gouverneur un viſage plus tranquille. Il nous dit à peu près dans les mêmes termes que celui de la Havana, qu'il ne connoiſſoit point, dans la conduite des Eſpagnols, d'injuſtices ni de violences dont les Anglois puſſent ſe plaindre; que les Gardes-Côtes, & les autres Vaiſſeaux d'Eſpagne, ne faiſoient rien que par les ordres du Roi leur Maître, & dont on ne prît ſoin d'envoyer des Mémoires fidéles à la Cour de Madrid; que c'étoit-là que nous devions faire entendre nos juſtifications, ou nos plaintes; mais qu'il doutoit qu'elles y paruſſent fort juſtes auſſi long-tems; que celle de Londres n'arrêteroit pas les ſcandaleuſes entrepriſes des Anglois

contre les articles les plus formels du Traité. Il ajoûta que ſes pouvoirs ne s'étendant pas plus loin, il ne pouvoit nous offrir avec cela que la liberté de partir.

Nous ſentîmes combien il ſeroit inutile, & pour l'interêt de notre Nation, & pour le nôtre, d'inſiſter ſur nos demandes. Mais après que nous eûmes pris congé de lui, il nous fit rappeller, & s'étant fait attendre aſſez long-tems dans une Salle où l'on nous laiſſa ſeuls, nous commençâmes à craindre, qu'après nous avoir expediés aſſez civilement en qualité de Miniſtres publics, il ne revînt à nous faire quelque mauvaiſe querelle ſur notre cargaiſon & nos papiers. Il nous parla effectivement de l'un & de l'autre, mais ſans y joindre aucun reproche; & paſſant tout-d'un-coup au deſſein qu'il avoit, & qu'il ſe flattoit, nous dit-il, que nous ne condamnerions pas, de nous faire eſcorter par ſes Gardes-Côtes juſqu'à la Jamaïque, où il ne doutoit pas que nous n'allaſſions porter directement ſa réponſe; il nous fit comprendre fort clairement que cette précaution ve-

noit de sa défiance, & que son dessein même étoit de nous la faire sentir. M. Rindekly, mortifié de voir toutes nos espérances reculées par ce contre-tems, crut se tirer d'embarras en répondant que les ordres dont il étoit chargé l'obligeoient d'aller à Porto-Bello. Je ne m'y opposerai point, reprit le Gouverneur, quoique je puisse vous assurer d'avance que la réponse que vous y recevrez sera conforme à la mienne; mais l'escorte que je vous donne ne vous sera pas moins utile pour cette route, & servira même à vous faire prendre la plus courte & la plus sure. Cette raillerie acheva de nous faire pénétrer ses intentions. Nous consentîmes, sans repliquer, à ce qui pouvoit nous arriver de plus fâcheux.

Mais le plus malheureux dans cette avanture, étoit le jeune Espagnol qui s'attendoit à nous suivre. Il sçut bientôt, par le bruit public, que nous devions être accompagnés des Gardes-Côtes; & dans un désespoir qui ne lui permettoit plus de rien ménager, il vint, les larmes aux yeux, nous apporter ses plaintes. Il ne nous restoit

que de la compaſſion à lui offrir. Cependant, à force de raiſonner ſur ſa ſituation, l'amour lui fit naître un expedient qui ne nous parut pas ſans vraiſemblance, & pour lequel nous ne lui refuſâmes point notre ſecours. Ses vuës demandoient de la hardieſſe; mais les Amans de cet âge la pouſſent toujours juſqu'à la témérité. Il lui vint à l'eſprit, que ne devant pas craindre qu'on recommençât la viſite de notre Vaiſſeau en ſortant du Port, il pouvoit s'y rendre avec ſa Maîtreſſe, dès la nuit ſuivante; & que de quelque maniere qu'on pût expliquer leur fuite, on s'imagineroit d'autant moins qu'ils nous euſſent ſuivis, que le voyage que nous allions faire à Porto-Bello, & la compagnie des Gardes-Côtes, ôteroient toute vraiſemblance à cette ſuppoſition. Il ſe flattoit de demeurer caché dans le Vaiſſeau ſous quelque déguiſement. Enfin il comptoit encore plus ſur notre inclination à l'obliger, dont nous lui avions déja donné des marques.

Les circonſtances rendoient ſa propoſition fort dangereuſe. Cependant la bonté de notre cœur l'emporta. Je

me ſouvins de mes filles, & ma tendreſſe agiſſant avec plus de force dans l'éloignement, je ſentis que j'aurois voulu les rendre heureuſes à toutes ſortes de prix. La ſeule reſtriction que nous mîmes à nos promeſſes, regarda la maniere d'arriver au Vaiſſeau. Nous conſentions à recevoir les deux Amans; mais nous ne voulions pas contribuer à leur fuite, ni qu'on pût même nous accuſer d'avoir favoriſé leur départ. Spallo, c'eſt le nom que le jeune homme voulut ſe donner en quittant Carthagéne, ne nous fit ſes adieux que juſqu'à la nuit ſuivante, & partit charmé de l'interêt que nous prenions à ſa fortune.

Nous regagnâmes notre Bord à l'entrée de la nuit, ſans avoir vû Carthagéne autrement que par nos fenêtres. Les trois Gardes-Côtes étoient à l'ancre ſi près de notre Vaiſſeau, qu'on s'entendoit de leurs bords au nôtre, ſans effort pour prêter l'oreille. Nous convînmes de partir au premier vent qui favoriſeroit la ſortie du Port. Une partie de la nuit ſe paſſa. Au premier ſouffle du vent que nous attendions, les cris des Eſpagnols nous ayant avertis de mettre à

la voile, je commençois à déſeſperer que nos jeunes Amans euſſent trouvé le moyen de ſortir de la Ville. Mais un homme de l'Equipage, que j'avois chargé de tenir les yeux ouverts de ce côté-là, vint me dire à l'oreille qu'il voyoit approcher une Chaloupe. Je tremblai qu'elle ne fût apperçue des Gardes-Côtes. L'amour la conduiſoit avec ſon ſecours ordinaire, c'eſt-à-dire avec plus de bonheur que de prudence. Je me préſentai moi-même à l'échelle, pour recevoir Spallo & ſa Maîtreſſe. Cette jeune fille étoit tremblante; & lorſqu'ayant mis le pied dans le Vaiſſeau, ſon Amant lui eût appris que j'étois leur plus ardent Protecteur, elle ſe jetta ſans réſerve entre mes bras, pour me témoigner ſa reconnoiſſance dans les termes les plus paſſionnés.

Je la trouvai digne du ſervice que nous lui avions promis. C'étoit une brune, qui ne manquoit d'aucun des agrémens de ſon ſexe, & qui joignoit beaucoup de maturité d'eſprit aux charmes de la jeuneſſe. Quoique Spallo ne fût pas ſans mérite, il me ſembla fort inférieur à ſa Maîtreſſe, & je n'eus pas de peine à comprendre qu'il fût diſ-

posé à tout sacrifier pour elle, avec le double motif de l'amour & de l'interêt. Ils n'étoient accompagnés que d'un seul Matelot, qu'ils avoient excessivement récompensé de ses services. J'admirai, sur leur recit, que sans le secours ni la participation d'aucun Domestique, ils eussent pû transporter au rivage deux grandes malles, qui contenoient leurs habits & leur argent. Leur secret n'avoit été confié qu'au Matelot qui les avoit servis. Avec tant de prudence dans leur conduite, je ne doutai point du succès de leur entreprise. M. Rindekly les mit dans un cabinet qui touchoit à sa chambre, & par le soin que je pris de détourner les gens de l'Equipage, à peine s'en trouva-t'il quatre à qui leur arrivée ne put être cachée.

Le jour commençoit à luire lorsque nous levâmes l'ancre. Nous affectâmes, en descendant au long du Canal, de ne pas faire des observations trop curieuses; de sorte qu'après avoir demeuré quatre jours à Carthagéne, & traversé deux fois le Port, je me trouvai bien moins instruit par mes yeux que par la Relation qu'on m'a-

voit communiquée deux ans auparavant. La saison nous exposant beaucoup aux vents de Terre, qui sont toujours dangereux jusqu'à l'entrée du Golfe Darien, les Gardes-Côtes auxquels nous abandonnions le soin de nous conduire, nous firent prendre si fort au large que nous eûmes vers le soir la vûë de l'Isle de la Providence. Ce fut à l'occasion de cette Isle que nos deux jeunes Amans coururent un fort grand risque. Un des Capitaines Gardes-Côtes, qui nous avoit toujours traités avec beaucoup de politesse, profita du tems, qui étoit fort tranquille, pour se mettre dans sa Chaloupe, & nous surprendre dans notre Bord. Nous étions à table, au commencement de la nuit; les deux Amans y étoient avec nous. Le Garde-Côte, s'étant fait un plaisir d'entrer dans la chambre du Capitaine, sans nous avoir fait avertir de son arrivée, prit tout-d'un-coup son sujet de l'Isle de la Providence, dont il nous dit qu'il étoit venu nous apprendre les curiosités. La vûë d'un Espagnol causa tant de fraïeur à la Maîtresse de Spallo, que les marques qu'elle en donna ne purent man-

quer de la trahir. Le Garde-Côte, qui avoit à peine jetté les yeux sur elle, les y fixa si attentivement qu'il la reconnut pour une femme de sa Nation. En vain M. Rindekly s'efforça de lui ôter cette idée par une Histoire feinte qu'il tira sur le champ de son imagination. Je compris qu'une fable sans vraisemblance nous deviendroit plus nuisible que la vérité, & priant le Garde-Côte de me suivre dans le cabinet, pour soulager l'embarras des deux Amans, j'entrepris de le mettre dans leurs interêts par tous les motifs qui pouvoient faire impression sur un galant homme. Sans lui parler de ce qui s'étoit passé à Carthagéne, je commençai l'Histoire de Spallo à son arrivée dans notre Vaisseau; je le priai de consulter son propre cœur, & de décider sur le parti que nous avions dû prendre à la vûë de deux jeunes gens qui s'étoient déja trop engagés en quittant leur famille, pour y reparoître sans honte, & qui n'avoient point d'autre ressource, si nous les eussions rejettez, que de se précipiter dans la Mer. C'étoit la crainte de les réduire à cet excès de déseſpoir qui nous avoit

attendris autant que leurs prieres, & leurs larmes. Ils ne penſoient d'ailleurs qu'à ſe joindre par un mariage honnête, pour retourner auſſi-tôt à Carthagéne. Enfin les chagriner dans leur entrepriſe, c'étoit leur ôter tout à la fois l'honneur, la vie, & la fortune. Tandis que je plaidois leur cauſe auprès du Garde-Côte, il s'éleva un vent ſi furieux, que n'en ignorant point le danger dans cette Mer, il ne penſa qu'à regagner ſon Vaiſſeau, après m'avoir promis de ne pas nuire aux jeunes Amans, & de revenir pour lier connoiſſance avec eux. Mais nous ne devions pas ſi-tôt nous revoir; & lorſque nous nous croyions en ſûreté de la part de nos plus dangereux Ennemis, nous ne ſçavions pas à quel péril nous allions être expoſés.

L'orage étant devenu furieux, nous fûmes emportés toute la nuit par les vents & les flots ſans pouvoir tenir de route certaine. Au point du jour nous eûmes comme un préſage du malheur qui nous menaçoit; ce fut un météore qui s'enflamma vers la Poupe du Vaiſſeau, & qui paſſant avec beaucoup de bruit à la hauteur de nos mâts comme

un dragon de feu, s'alla dissiper vers la terre que nous commencions à découvrir. Nous avions perdu la vûë des Gardes-Côtes, & nous ignorions absolument dans quel lieu nous étions. Autant que nous en pouvions juger par le vent qui étoit venu de terre, & par la connoissance des courans, qui roulent avec violence dans le Golfe de Mexiquo, nous nous crûmes dans une large Baye de ce Golfe, & la terre que nous appercevions devoit être quelque partie du Mexique. Mais notre incertitude se changea bien-tôt dans une plus juste allarme. J'apperçus de loin neuf Pirogues, qui ne me parurent d'abord que des morceaux de bois flottans sur l'eau. J'en avertis le Capitaine; il me dit, après les avoir considerées: si nous étions dans une autre Mer, je croirois que ce seroit une armée de Sauvages qui iroient à quelque expédition; mais un moment après, les ayant vûs revirer, il s'écria, *pare pare le canon*, c'est un grand nombre de Sauvages. Comme ils étoient encore éloignés de nous, on eut le tems de se préparer au combat, ou de se mettre du moins en état de ne le pas craindre.

La principale des Pirogues laiſſant les huit autres derriere elle, vint nous reconnoître avec beaucoup de hardieſſe. Elle portoit plus de cinquante Sauvages. Nous fîmes tous nos efforts pour la prendre de travers & paſſer pardeſſus ; mais ils eſquivérent adroitement. Notre canon étoit braqué pour prendre la Pirogue d'un bout à l'autre, & nous en chargeâmes deux pieces d'un gros boulet, d'une chaîne de fer, de deux ſacs de mitrailles, & de quantité de balles de mouſquet. La moitié des Sauvages ramoit. Tous les autres tenoient chacun deux fléches ſur la corde de l'arc, prêts à les décocher. Lorſqu'ils furent à la diſtance de quarante pas, ils pouſſérent de grands cris, ſans paroître effrayés de la maſſe de notre Vaiſſeau, & vinrent à nous pour nous attaquer ; mais comme nous allions à eux le vent derriere, nos grandes voiles nous couvroient ſi bien qu'ils ne purent faire leur décharge, & l'un des deux Canoniers les voyant proches, prit ſi bien ſon tems pour mettre le feu à ſon canon, que le coup emporta preſque la moitié des Sauvages. Si l'arriere de la Pirogue n'eut baiſſé,

il n'en ſeroit pas échapé un ſeul. J'en vis tomber plus de vingt, & la Mer parut toute ſanglante autour de notre Barque. La Pirogue fut fendue, & toute remplie d'eau; ce qui n'empêcha point ces furieux, lorſque le mouvement du Vaiſſeau nous eut mis à découvert, de nous tirer quantité de fléches qui bleſſérent deux de nos gens. Nous leur en tuâmes un grand nombre à coups de fuſil. Les huit autres Pirogues avançant avec la même ardeur, l'obſtination de ces miſérables commençoit à nous cauſer d'autant plus d'inquiétude, que tout notre canon ne portoit point auſſi heureuſement que le premier coup. Un vieux Capitaine Sauvage voyant M. Rindekly ſur le Pont, lui tira un coup de fléche avec tant de violence qu'elle ſe briſa contre un anneau de fer de la voile. Il ne le porta pas loin, car ſur le champ M. Rindekly lui tira un coup de fuſil dans le côté, qui le perça de part en part; & comme il prenoit ſon piſtolet pour l'achever, le Sauvage, tranſporté de frayeur, ſe jetta dans la Mer avec ſon arc & ſes fléches. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que le reſte

des Sauvages qui étoient dans la Pirogue imiterent ſon exemple, & ſe precipitérent après lui. Si les Sauvages des autres Pirogues s'étoient avancés plus promptement, & nous euſſent attaqués avec la même réſolution, nous aurions eu beaucoup d'embarras à nous défendre ; mais ayant vû le feu que nous avions fait ſur la premiere, & s'appercevant que nous allions vers eux à toutes voiles, ils pritent l'épouvante, & gagnant le vent à force de rames, ils ſe ſauvérent dans une petite Iſle. Quinze ou vingt hommes qui s'étoient jettés à la Mer tous bleſſés, s'y retirérent auſſi à la nage.

Auſſi-tôt que nous en fûmes délivrés, nos gens s'efforcerent de ſauver quelques Priſonniers qui étoient dans la Pirogue. On en tira facilement deux François ; mais lorſqu'on voulut rendre le même ſervice à une fille Angloiſe qui ſe fit reconnoître en parlant notre langue, une vieille Sauvage la mordit à l'épaule, & lui enleva autant de chair que ſes dents en avoient pû ſaiſir. Mais le Mulâtre que nous avions à bord, ennemi juré des Amériquains, lui tira un coup de piſto-

let qui lui perça le cou & qui lui fit lâcher prise ; ce qui ne l'empêcha point de se jetter une seconde fois sur l'Angloise & de la mordre à la fesse avant que nous l'eussions tirée de la Pirogue. Un Negre à qui notre coup de canon avoit coupé les deux jambes, refusa la main qu'on lui présenta pour le sauver : ensuite s'étant soulevé sur la Pirogue, il se jetta, la tête devant, dans la Mer ; mais ses jambes n'étant pas tout-à-fait séparées de son corps, il demeura accroché par cette partie, & se noïa miserablement. On fit aussi les derniers efforts pour sauver une jeune Demoiselle Angloise maîtresse de cette fille qu'on avoit déja tirée dans le Vaisseau ; mais la Pirogue ayant achevé de se fendre, nous la vîmes quelque tems sur un coffre, qui nous tendoit les mains. On alloit à elle avec la Chalouppe ; le coffre tourna & nous cessâmes de la voir. Pendant que nous nous occupions à sauver ces miserables, le vieux Capitaine Sauvage revint à nous, tout blessé qu'il étoit, & sortant à demi corps hors de l'eau, comme un Triton, avec deux fléches sur la corde de son arc, il les tira dans

le Vaiſſeau & ſe replongea auſſi-tôt dans l'eau. Il revint ainſi genereuſement cinq fois à la charge, & les forces lui manquant plutôt que le courage, nous le vîmes défaillir & couler à fond. Un autre vieillard qui s'étoit tenu au gouvernail du Vaiſſeau, ayant lâché priſe, ſe mit à crier & à nous ſupplier de lui ſauver la vie. J'en priai inſtament M. Rindekly, qui pour me ſatisfaire lui fit jetter le bout d'une corde, mais ſi loin que ce malheureux ne put l'attraper; & voyant qu'il faiſoit tous ſes efforts pour regagner le Vaiſſeau, il lui tira au viſage un coup de mouſquet qui le fit couler à fond. Au commencement du combat, j'avois vû ſur l'eau un petit Sauvage qui ne pouvoit avoir que deux ans, s'aidant déja de ſes petites mains pour réſiſter aux flots, mais il fut impoſſible de le ſauver. La vieille Sauvage qui avoit reçû un coup de piſtolet dans le col & un autre au deſſous de la mammelle, eut la force de ſe ſauver à la nage; & la premiere ſatisfaction que ſa vangeance lui fit chercher en arrivant dans l'Iſle, fut de prendre un petit François, agé de douze-ans, de le lier

par le milieu du corps, & de le traîner le long de la Côte entre les rochers, juſqu'à ce qu'il perdît la vie dans ce tourment. M. Rindekly, déſeſpéré d'un ſi barbare ſpectacle, promit aux deux François que nous avions reçus, & dont l'un étoit oncle de cet enfant, que le jour ne ſe paſſeroit pas ſans qu'ils fuſſent vangés. Ils nous apprirent que nous étions comme nous l'avions jugé, ſur la Côte du Méxique, dans un lieu terrible par la cruauté des Sauvages qui l'habitoient. On les appelle les Chichimeques. Leur Nation eſt celebre dans les Relations des Eſpagnols. Elle n'habite que des trous & des cavernes, d'où elle ſe repand, ſoit dans l'interieur des terres, ſoit ſur les Côtes, pour y exercer ſes brigandages. Un Vaiſſeau Anglois qui revenoit de Campêche, y ayant été jetté par la tempête, étoit tombé entre les mains de ces Barbares. Ils avoient traité l'Equipage avec la derniere inhumanité, & les malheureux que nous avions ſauvés en étoient les reſtes. Nous conſolâmes par nos careſſes les deux François, qui étoient des Proteſtans établis à la Jamaique. La

ſervante Angloiſe trouva tout d'un coup une condition fort douce auprès de notre jeune Eſpagnole qui la prit à ſon ſervice.

Quoiqu'il n'y eût rien à gagner dans la pourſuite des ſauvages, le reſſentiment de notre propre injure, & le déſir de vanger leur derniere barbarie, nous fit prendre la réſolution de nous approcher de l'Iſle où ils s'étoient réfugiés. Ils y étoient plus de trois cens. Le fond étant excellent dans toute la Baye, nous les ſerrâmes de ſi près que nous n'étions point à trente pas du rivage. La crainte de nos armes à feu, dont ils venoient de voir les effets, leur fit prendre le parti de s'éloigner, mais en bon ordre, & la fléche ſur leur arc. M. Rindekly fit mettre en piéces toutes les Pirogues, non-ſeulement pour leur ôter le moyen de nous nuire, mais dans l'eſpérance que ſe rapprochant pour les défendre, ils nous donneroient la facilité de leur envoyer une décharge de toute notre artillerie, que nous avions chargée à chaînes & à mitraille. Il ſembloit que l'inſtinct naturel leur fit juger de la portée de nos coups;

car ils s'arrêtétent lorſqu'ils ſe crurent hors d'atteinte, & ſans paroître embarraſſés de leurs Pirogues, ils parurent attendre quelle ſeroit notre réſolution. Je repreſentai à M. Rindekly que le châtiment de ces Monſtres étoit pour nous une foible ſatisfaction, & qu'il nous ſuffiſoit d'en être heureuſement délivrés. Il ſe rendit enfin à mes inſtances, & nous ne penſâmes plus qu'à profiter du vent pour nous éloigner de cette affreuſe Baye

Loin de craindre la rencontre des trois Gardes-Côtes, nous n'aurions pas regardé comme un mal d'en être accompagnés juſqu'à Porto-Bello, ni ce voyage même comme un obſtacle à nos projets, ſi le deſir de rendre ſervice à nos deux Amans, n'eut été aſſez fort pour nous faire ſouhaiter de prendre une autre route. Mais ſi nous voulions nous rendre directement à la Jamaïque, nous n'ignorions point quelle ſeroit la force des courans entre la pointe de l'Iſle de Cube, & celle de Merida. Il n'y avoit qu'un vent extrêmement favorable qui pût nous faire ſurmonter cet obſtacle, & nous ne pouvions guéres nous y attendre

tendre au milieu de l'hyver. M. Rindekly panchoit beaucoup à risquer le passage, d'autant plus qu'ayant doublé une fois le Cap de Catoche, & nous retrouvant dans la Mer du Nord, le pis qui pouvoit nous arriver, s'il nous étoit trop difficile de gagner la Jamaïque, étoit de retomber dans la grande Baye de Honduras, ou sur la Côte de Nicaragua, lieux qui convenoient assez à nos espérances de commerce. Et si la même tempête, qui nous avoit jettés dans le Golfe de Mexique, y avoit aussi poussé les Gardes-Côtes, rien ne nous empêchoit d'espérer que nous ne pussions repasser en quelque sorte à la vûë de Carthagéne, pour regagner Rio de la Hacha, qui avoit été notre premier but. Mais tous ces raisonnemens supposoient la liberté de les suivre. A peine eûmes-nous perdu de vûë la Côte des Chichimèques, que sans pouvoir pénétrer d'où vint le changement des courans, dans un tems d'ailleurs assez tranquille, au lieu de se porter suivant leur détermination ordinaire vers le Nord & les Côtes de la Floride, ils nous poussérent impétueusement

au Sud, vers la Baye de Campêche. Le vent, qui devint Nord-Eſt vers le ſoir, acheva de nous jetter malgré nous dans cette route ; & n'ayant pû nous en rendre maîtres pendant toute la nuit, notre étonnement fut extrême, au point du jour, de nous trouver à la vûë d'une Côte plate & ſablonneuſe, qu'il nous fut impoſſible de reconnoître dans nos Cartes. Nous jettâmes l'ancre à dix-huit braſſes de fond, dans le deſſein d'envoyer la Chaloupe au rivage. Dix de nos plus braves gens, qui ſe chargérent de nous rapporter bien-tôt des informations, furent de retour effectivement avant midi, & nous cauſérent quelque frayeur en nous apprenant que nous étions ſur une autre Côte du Mexique, entre Tampico & Villa-ricca ; mais ce n'étoit plus les Amériquains que nous avions à redouter, puiſqu'ils étoient au contraire ſi humains dans cette Contrée qu'ils avoient fait l'accueil le plus favorable à nos dix hommes ; c'étoient les Eſpagnols mêmes, qui ſont plus jaloux de leur commerce du côté de Veracruz que dans tout autre lieu. Sur les explications que nos gens avoient ti-

rées des Naturels, nous ne pouvions être à plus de douze lieues de Villaricca. Il nous parut impoſſible d'éviter la rencontre des Gardes-Côtes à ſi peu de diſtance de San Juan de Ulva, & nous ne prévîmes que de nouveaux embarras dans cette ſituation. M. Rindekly fut d'avis de faire valoir encore une fois notre Commiſſion, & de nous rendre ouvertement à Veracruz. Il prétendoit, avec raiſon, que c'étoit l'unique moyen de nous garantir de tous les ſoupçons & de toutes les chicanes des Gardes-Côtes. Quoiqu'il fût peu naturel que nous euſſions choiſi le mois de Décembre pour un voyage de cette ſorte, la vraiſemblance pouvoit être ſauvée par la multitude de nos pertes, qui paroiſſoient augmenter depuis le départ de la Flota & des Galions. D'ailleurs, comme c'étoit en hyver que la contrebande étoit pouſſée le plus ardemment, nous réſolûmes d'ajouter aux termes de notre Commiſſion que nous avions ordre d'obſerver par nos propres yeux juſqu'où nos Marchands portoient le déſordre dont les Eſpagnols faiſoient tant de plaintes.

Il n'y eut qu'Hélena & ſon Amant qui ne parurent point ſatisfaits de ce deſſein. Leurs craintes étoient juſtes ; mais l'interêt de notre ſûreté devant l'emporter, nous les raſſurâmes en convenant qu'Hélena feindroit d'être malade, & demeureroit au lit pendant qu'on feroit la viſite du Vaiſſeau. A l'égard de ſon Amant, nous lui fîmes prendre l'habit & le bonnet d'un Matelot, aſſez ſûrs de pouvoir le dérober en mille maniéres à la curioſité des Eſpagnols. Avec ces précautions, nous nous laiſſâmes entraîner par le vent, qui nous portoit directement vers la Baye. Mais il devint ſi impétueux, qu'appréhendant vers le ſoir les dangers d'une Côte que nous connoiſſions fort mal, nous prîmes le parti de nous mettre à la rade dans l'embouchure d'une Riviere où nous pouvions paſſer la nuit en ſûreté.

A peine y eûmes-nous moüillé l'ancre, que nous en vîmes deſcendre une grande Barque, dont nous reconnûmes les Matelots pour des Eſpagnols. Ils s'arrêtérent d'autant plus facilement à la vûë de notre Vaiſſeau, qu'ils deſcendoient avec le vent contraire,

Mais M. Rindekly, s'étant jetté auſſitôt dans notre Chaloupe, alla vers eux avec quatre de nos gens, & ſans les engager dans aucune explication, il leur demanda naturellement à quelle diſtance nous étions de San Juan de Ulva, où nous étions fort impatiens d'arriver. Cette ouverture, ayant diſſipé leur crainte, ils lui dirent que de Villa-ricca, dont il voyoit la Riviere, on comptoit par Mer quinze ou ſeize mille juſqu'à San Juan; mais que du tems qu'il faiſoit ils ne lui conſeilloient point, dans l'obſcurité, de riſquer cette route s'il ne la connoiſſoit bien. Il y alloient néanmoins, parce qu'ils en avoient l'habitude. Il vint à l'eſprit de M. Rindekly de faire partir avec eux deux de nos gens pour annoncer notre arrivée, & de leur en demander un des leurs pour nous ſervir le lendemain de guide. Loin de rejetter cette propoſition, ils la reçurent comme une marque de confiance qui les aſſuroit de nos intentions. Nous leur donnâmes M. Zil, notre Lieutenant, qui ſçavoit fort bien l'Eſpagnol, avec un Soldat, qui parloit auſſi cette langue.

Ils nous laiſſérent un Matelot, que nous nous attachâmes encore par la promeſſe d'une bonne récompenſe. M. Zil fut chargé de demander ſimplement la permiſſion d'entrer au Port de Veracruz, pour un Député du Gouverneur de la Jamaïque.

Le Matelot qui nous reſta, m'ayant aſſuré que Villa-ricca n'étoit guéres qu'à trois quarts de mille du rivage, & que nous l'aurions même apperçû dans un tems moins obſcur, je réſolus de ne pas m'éloigner ſans avoir jetté du moins les yeux de plus près ſur un lieu ſi fameux par le premier débarquement de Fernand Cortez, Conquérant du Mexique. C'eſt-là qu'ayant abordé avec cinq cens Eſpagnols, il fit couler à fond ſes propres Vaiſſeaux, pour faire connoître à ſes gens qu'il ne leur reſtoit plus de reſſource pour la fuite, ni d'eſpérance que dans la victoire. Le Matelot, qui vit ma curioſité ſi ardente, m'offrit de me conduire ſur le champ à la Ville. Je remis cette partie au lendemain, & je fis conſentir M. Rindekly à m'accorder deux ou trois heures pour un voyage ſi court. Villa-ricca portoit an-

ciennement le nom de Veracruz, & quantité de gens, qui le lui donnent encore, y ajoutent seulement le mot de Vieja, Vieille, pour la distinguer de la nouvelle Ville du même nom. Sa situation est dans une grande plaine. Elle a d'un côté la Riviere, & de l'autre des campagnes couvertes de sable, que la violence du vent y pousse des bords de la Mer. Ainsi le terroir est fort inculte aux environs. Entre la Mer & la Ville, est une espéce de bruiere qui est remplie de daims rouges, dont les gens de notre Equipage tuérent un grand nombre dans mon absence. La Riviere coule au Sud, & pendant une partie de l'année elle est presque sans eau; mais elle est assez forte en Hyver pour recevoir toute sorte de Vaisseaux.

La Ville me parut composée de quatre ou cinq cens maisons. Dans le centre est une grande Place, où je remarquai deux arbres d'une prodigieuse grandeur. L'air y est si mal sain, que les femmes quittent toujours la Ville dans le tems de leurs couches, parce que ni elles, ni les enfans qu'elles mettent au monde, ne peuvent résis-

ſter alors à l'infection ; & par un uſage extrêmement ſingulier, on fait paſſer le matin dans toutes les ruës des troupes de beſtiaux fort nombreuſes, pour leur faire emporter les pernicieuſes vapeurs qu'on croit ſorties de la terre.

Villa-ricca, étant dans cette Mer le Port le plus voiſin de la Ville de Mexico, qui n'en eſt éloignée que de ſoixante lieues d'Eſpagne, on a continué fort long tems d'y décharger les Vaiſſeaux. Enſuite les dangers du Port, que rien ne défend contre la violence des vents du Nord, ont fait choiſir aux Eſpagnols un lieu plus ſûr, où eſt aujourd'hui Veracruz. Avant qu'ils ſe fuſſent déterminés à ce choix, les plus riches Négocians de Villa-ricca n'y venoient que dans le tems où les Flottes arrivoient d'Eſpagne. Ils faiſoient leur ſéjour habituel à Xalapa, Ville ſituée dans un air fort ſain, à ſeize mille de l'autre en avançant dans les terres. Ils ſe garantiſſoient ainſi des mauvaiſes influences de Villa-ricca & de ſon voiſinage ; mais à cette diſtance de la Mer ils avoient beſoin de quatre ou cinq mois pour décharger les

Vaiſſeaux & pour tranſporter les marchandiſes. Une incommodité, ſi nuiſible au commerce, les fit penſer à prendre un lieu nommé Buytron, ſitué ſeize mille plus bas, ſur la même Côte, vis-à-vis l'Iſle de San Juan de Ulua, qui n'eſt guéres à plus de huit cens pas du rivage. Outre la défenſe que le Port y reçoit de cette Iſle contre la fureur des vents du Nord, on trouva qu'il n'y falloit que ſix ſemaines pour décharger les Vaiſſeaux, & ces deux avantages firent prendre la réſolution d'y bâtir une Ville, qui eſt aujourd'hui Veracruz.

Ma curioſité fut bien-tôt ſatisfaite à Villa-ricca. Cette Ville n'a plus rien qui réponde à l'origine de ſon nom; car elle ne le reçut des Eſpagnols, il a plus de deux ſiécles, que pour célébrer l'abondance d'or qu'ils y avoient trouvée : ſes richeſſes, & le nombre de ſes habitans ont diminué à meſure que Veracruz s'eſt aggrandie. Les maiſons ni ſont ni belles ni commodes. On y eſt auſſi tourmenté par les morſures de pluſieurs animaux venimeux que par l'infection de l'air; ce qui n'empêche point qu'à peu de diſtan-

ce des murs on ne trouve des bois fort agréables, d'orangers, de limoniers, de guiaves, &c. qui ſont remplis d'oiſeaux de toutes ſortes de couleurs, & des plus jolis ſinges que j'aye jamais vûs. Je fis des efforts inutiles pour en prendre un à mon retour, & le ſouvenir de ce qui nous étoit arrivé au Cap de Bonne-Eſpérance me fit abandonner l'entrepriſe. Le Matelot qui m'avoit conduit avec deux de nos gens, étoit un Bourgeois fort aiſé, qui nous fit ſervir un bon déjeuné dans ſa maiſon, & qui empêcha, par ſes bons offices, que ma curioſité ne fût déſagréable aux Habitans. Il étoit environ midi lorſque nous arrivâmes au rivage. M. Rindekly, ne jugeant point qu'il fût néceſſaire d'attendre le retour de notre Lieutenant pour mettre à la voile, nous levâmes l'ancre ſur le champ, ſous la direction du Matelot Eſpagnol.

En approchant de l'Iſle d'Ulua, qui eſt à l'entrée du Port de Veracrux, ou plûtôt qui ſert à le former, nous conçûmes, par ſa ſituation, qu'il auroit été fort dangereux pour nous d'en approcher dans l'obſcurité. Nous dé-

couvrîmes, à fleur d'eau, quantité de petites roches, qui n'ont au-dehors que la groſſeur d'un tonneau. L'Iſle n'eſt elle-même qu'un rocher fort bas, éloigné de la Côte environ d'un mille, & n'a que la longueur d'un trait de fléche dans toutes ſes dimenſions. Ces défenſes naturelles rendent l'entrée du Port extrêmement difficile. Auſſi la Ville n'eſt-elle pas défendue par un grand nombre de Forts. L'Iſle d'Ulua contient un Château quarré, qui en couvre preſque toute la ſurface. Il eſt bien bâti, & gardé par une forte garniſon, avec quatre-vingt cinq pieces de canon, & quatre mortiers; les Eſpagnols le croyent imprenable. Ils nous confeſſérent qu'il devoit ſon origine à la crainte qu'on eut en 1568, d'un Capitaine Anglois nommé Hawking; & nous liſons en effet dans nos Relations, qu'en 1556 le Capitaine Tomſon ne trouva dans l'Iſle qu'une petite Maiſon avec une Chapelle. Seulement, du côté qui fait face à la terre, on avoit conſtruit un Quai de groſſes pierres, en forme de mur fort épais, pour ſe diſpenſer d'y entretenir, comme on avoit fait fort

long-tems, vingt Négres des plus vigoureux, qui réparoient continuellement les bréches que la Mer & le mauvais tems faiſoient à l'Iſle. Dans ce mur, ou dans ce Quai, on avoit entremêlé des barres de fer, avec de gros anneaux auſquels les Vaiſſeaux étoient attachés par des chaînes; de ſorte qu'ils étoient ſi près de l'Iſle que les Mariniers pouvoient ſauter du pont ſur le Quai. Il avoit été commencé par le Viceroi Dom Antoine de Mendoza, qui avoit fait conſtruire deux boulevards aux extrêmités. Hawkes, qui fit le voyage de Carthagéne en 1572, rapporte qu'on s'occupoit alors à bâtir le Château, & Philips nous apprend qu'il étoit fini en 1582.

C'eſt donc cette Iſle qui défend les Vaiſſeaux contre les vents du Nord, dont la violence eſt extrême ſur cette Côte. On n'oſeroit jetter l'ancre au milieu du Port même, ni dans un autre lieu qu'à l'abri du roc d'Ulua. A peine y eſt-on en ſûreté avec le ſecours des ancres & l'appui des anneaux qui ſont aux murs du Château. Il arrive quelquefois que la force du vent rompt tous les liens, arrache les Vaiſ-

ſeaux, & les précipite contre les autres rochers, ou les pouſſent dans l'Ocean. Ces vents furieux ont emporté plus d'une fois des Vaiſſeaux & des Maiſons, bien loin ſur le Continent. Ils cauſent les mêmes ravages dans toutes les parties du Golfe de Mexique. Une tempête fait ſouvent traverſer toute l'étendue du Golfe au Vaiſſeau le plus peſant, & le Capitaine Hawkes rapporte qu'ayant vû nager une grande quantité d'arbres vers le rivage de Veracruz, on lui aſſura qu'ils y avoient été pouſſés, par quelque orage, de la Floride, qui en eſt à trois cens lieues. Gage rapporte qu'étant à Veracruz en 1625, il fut témoin des horribles effets d'un ouragan qui renverſa la plus grande partie des Maiſons. Une troupe de Moines, nouvellement arrivés, ſe croyoient prêts à tous momens d'être emportés dans la Mer, ou d'être enſévelis ſous les édifices. Ils quittérent leur lit pour aller attendre à découvert la fin de la nuit, & celle de la tempête. Mais, le matin, les autres Moines du Pays, qui étoient accoutumés à ces avantures, rirent beaucoup de

leur crainte, & les assurérent qu'ils ne dormoient jamais mieux que lorsqu'ils étoient ainsi bercés dans leur lit. Cependant Gage, & les Moines étrangers, prirent si peu de confiance à la tranquillité des autres qu'ils remontérent promptement dans leur Vaisseau.

Depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre les vents de commerce soufflent dans le Golfe du Mexique entre le Nord-Est & le Sud-Est. Mais, depuis Septembre jusqu'au mois de Mars c'est le vent de Nord qui régne, & qui produit d'affreux orages, sur-tout aux mois de Novembre, de Décembre & de Janvier. Cependant il y a des intervalles de tranquillité & de beau tems, sans quoi l'on n'oseroit entreprendre de naviguer dans cette Mer. Les marées mêmes, & les courans y ont peu de régularité. En général, le vent du Nord fait remonter les flots vers les Côtes, ce qui rend l'eau beaucoup plus haute alors, au long du rivage.

Le Port de Veracruz n'est pas assez spacieux pour contenir un grand nombre de Vaisseaux. Il y en avoit à notre arrivée trente-quatre ou trente-

cinq, qui paroiſſoient fort preſſés, & comme l'un ſur l'autre. On y peut entrer par deux Canaux, l'un au Nord, par lequel nous arrivâmes, l'autre au Sud. Outre l'Iſle de San Juan de Ulua, il y en a trois ou quatre autres plus petites, que les Eſpagnols appellent *Cayos*, & les Anglois *Keys* ou Clés. A deux milles au Sud, eſt celle des Sacrifices, dont notre Matelot nous raconta des choſes ſurprenantes, à l'occaſion des Iſles de Gallega, d'Anagada, & de quelques autres que nous apperçûmes en venant du Nord. Grijalva, nous dit-il, le premier Eſpagnol qui aborda ſur cette Côte en 1518, c'eſt-à-dire avant Fernand Cortes, ayant commencé par découvrir l'Iſle des Sacrifices, qui lui parut bien peuplée, y débarqua une partie de ſes gens. Entre pluſieurs édifices d'une fort belle ſtructure, il y trouva un Temple, avec une Tour extrêmement ſinguliere. Elle étoit ouverte de tous côtés, & l'on y montoit par un eſcalier qui étoit au milieu, & qui conduiſoit à une eſpece d'Autel, ſur lequel on voyoit des figures horribles. Auprès de ce lieu Grijalva découvrit les cadavres de cinq

ou ſix hommes qui avoient été ſacrifiés la nuit précedente, ce qui lui fit donner à l'Iſle le nom d'Iſle des Sacrifices. L'année d'après, Cortes, étant venu dans le même lieu, y trouva auſſi des figures affreuſes, des papiers enſanglantés, & quantité de ſang humain qu'on avoit tiré des victimes. Il y trouva le bloc ſur lequel on faiſoit les ſacrifices, & les raſoirs de pierre qui ſervoient à ces barbares exécutions, ce qui remplit les Eſpagnols d'horreur & de crainte. Ils ne laiſſérent pas de choiſir d'abord ce lieu pour y décharger leurs marchandiſes; mais ils furent bien-tôt forcés de l'abandonner par les inſultes des Diables & des mauvais Eſprits qui ne leur laiſſérent point de repos. Aux environs de toutes ces petites Iſles, la Mer eſt extrêmement poiſſonneuſe.

A peu de diſtance du Port, nous envîmes ſortir pluſieurs Barques, qui venoient au-devant de nous, & qui marchant l'une après l'autre ſur la même ligne, nous firent juger de la difficulté qu'il y avoit à paſſer au travers des rochers. D'ailleurs, on a pris ſoin de marquer les plus dangereux par diver-

ſes enſeignes, qui ſervent de direction pendant le jour. Mais c'étoit moins pour nous guider, que pour s'aſſurer de nos intentions, qu'on envoyoit quelques Officiers à notre rencontre. Il fallut eſſuyer leur viſite & leurs recherches. M. Zill parut immédiatement, avec un Député du Gouverneur, qui étoit chargé de lire notre Commiſſion, d'en prendre une copie, & de nous marquer le lieu où nous devions jetter l'ancre, contre les murs de San Juan de Ulua.

Il reſta dans notre Vaiſſeau deux Commis de la Douane, qui nous refuſérent la liberté de deſcendre dans l'Iſle pour viſiter le Château. Le lendemain, on vint offrir au Capitaine celle d'aller à la Ville, pour être conduit à l'Audience du Gouverneur. Nous conçûmes que nous ne ſerions pas moins obſervés qu'à Carthagéne. Cependant je réſolus de ſuivre M. Rindekly, & de faire en chemin toutes les remarques qui pourroient enrichir mon Journal. En approchant de la Ville, ſa figure me parut ovale, mais plus large dans la partie du Sud-Eſt que dans celle du Nord-Oueſt. Sa lon-

gueur eſt d'environ un demi mille, & ſa largeur de la moitié. Les rues ſont droites, les maiſons réguliéres, quoique la plûpart des édifices, juſqu'aux Egliſes, ſoient bâties de bois; ce qui a produit ſouvent des incendies terribles. Au Sud-Eſt coule une Riviere, qui prenant ſa ſource au Sud, deſcend vers le Nord juſqu'à ce qu'elle arrive près de la Ville, & delà ſe jette dans la Mer au Nord-Eſt, par deux bras qui forment une petite Iſle à ſon embouchure. La Ville eſt ſituée dans une Plaine ſablonneuſe & ſtérile, environnée de Montagnes, au-delà deſquelles on trouve des bois remplis de bêtes ſauvages, & des prairies pleines de beſtiaux. Du côté du Sud ſont de grands marais, qui contribuent beaucoup à rendre l'air mal ſain. Le vent du Nord pouſſe, comme à Villa-ricca, tant de ſable du bord de la Mer, que les murs de la Ville en ſont preſque entiérement couverts.

En deſcendant ſur le rivage, il m'arriva un accident qui favoriſa mes obſervations. Je ſaignai du nez avec tant de violence, que nos Guides furent obligés de me faire entrer dans

une maiſon où je reçus quelque ſecours, tandis que M. Rindekly fit ſa viſite au Gouverneur. La ſatisfaction que j'eus de me voir libre ſervit ſans doute à me retablir. Je priai le Maître de la maiſon où j'étois, de me procurer la vûë de la Ville. Il n'avoit pas d'ordre qui pût l'en empêcher. Je vis pluſieurs Egliſes que je trouvai belles & fort riches en argenterie. Les maiſons ſont remplies de Porcelaine & de meubles de la Chine. Il y a peu de Nobleſſe à Veracruz; mais les Negotians y ſont ſi riches qu'il n'y a gueres de Villes auſſi opulentes dans l'Univers. La plûpart des Habitans ſont Mulâtres. Cependant ils affectent de s'appeller blancs, autant parce qu'ils ſe croyent honorés de ce titre, que pour ſe diſtinguer des Negres leurs eſclaves. Leur nombre ne ſurpaſſe pas trois mille, & parmi eux on paſſe pour un homme ſans conſideration, lorſqu'on n'eſt pas riche au moins de cent mille livres ſterling.

Ils ſe nouriſſent de chocolat & de confitures. Leur ſobrieté eſt extrême. Les hommes ſont fiers. Les femmes

ſont continuellement retirées dans leurs appartemens d'enhaut, pour éviter la vûë des Etrangers, qu'elles verroient pourtant fort volontiers ſi leurs maris leur en laiſſoient la liberté. Si elles ſortent quelquefois de leurs maiſons, c'eſt en chaiſe ou dans un caroſſe, & celles qui n'ont pas de voiture ſont couvertes d'un grand voile de ſoie qui leur pend de la tête juſqu'aux pieds, avec une petite ouverture du côté droit, pour leur faciliter la vûë du chemin. Dans leurs appartemens, elles ne portent ſur leur chemiſe qu'un petit corſet de ſoye lacé d'un trait d'or ou d'argent, & ſur la tête, leurs ſeuls cheveux noüés d'un ruban. Avec un habillement ſi ſimple, elles ne laiſſent pas d'avoir autour du col une chaine d'or, des bracelets du même metal, & des émeraudes fort précieuſes à leurs oreilles.

Les hommes entendent fort bien le commerce; mais leur indolence naturelle, leur donne de l'averſion pour le travail. On leur voit des Chappelets & des Reliquaires aux bras & au col, & toutes leurs maiſons ſont remplies d'images de Saints & de ſtatues.

L'air eſt auſſi chaud que mal-ſain dans toutes ſortes de vents, excepté celui du Nord, qui ſouffle ordinairement une fois tous les huit ou quinze jours, & qui dure l'eſpace de vingt ou de vingt quatre heures. Il eſt alors ſi violent qu'on ne peut pas même ſortir d'un vaiſſeau pour aller au rivage, & le froid qu'il porte avec lui eſt très perçant. Le tems où l'air eſt le plus mal-ſain, eſt depuis le mois d'Avril juſqu'au mois de Novembre, parce qu'il pleut alors continuellement. Depuis Novembre juſqu'au mois d'Avril le vent & le Soleil qui ſe temperent mutuellement, rendent le païs fort agréable.

Le climat chaud & mal-ſain continüe l'eſpace de quarante ou quarante cinq milles vers la Ville de Méxi-co ; après quoi, l'on ſe trouve dans un air plus tempéré. Les fruits, quoiqu'excellens, y cauſent des flux dangereux, parce que tout le monde en mange avec excès, & qu'on boit enſuite trop avidement de l'eau. La plûpart des Vaiſſeaux étrangers y perdent ainſi une partie de leur Equipage ; mais les Habitans mêmes ne tirent

là-dessus aucun avantage de l'expérience. Mon Guide me fit appercevoir deux montagnes couvertes de nége, dont le sommet est caché dans les nues, & qu'on voit fort distinctement dans un tems serain ; quoiqu'elles soient éloignées de plus de quarante milles. Elles sont sur la route de México, & c'est là que commence proprement la différence du climat.

Les oiseaux & les autres Bêtes y sont les mêmes que dans les autres contrées de l'Amerique. On trouve néanmoins aux environs de Veracruz, un oiseau qu'on nomme Cardinal, parce qu'il est tout à fait rouge. Il s'apprivoise facilement, & son ramage est délicieux. Il apprend aussi à siffler, comme les Serins de Canarie.

Vera-cruz est non-seulement le principal, mais à parler proprement, l'unique Port du Méxique. On peut regarder cette Place comme le magasin de toutes les marchandises & de tous les trésors qui sont transportés de la nouvelle Espagne en Europe. Les Espagnols, & le monde entier peut-être, n'ont point de lieu dont le

commerce ſoit ſi étendu ; car c'eſt là que ſe rendent toutes les richeſſes des Indes Orientales par les Vaiſſeaux d'Accapulco ; c'eſt le centre naturel de toutes celles de l'Amérique, & la Flotta y apporte annuellement de la vieille Eſpagne des marchandiſes d'une immenſe valeur. Le commerce de Vera-cruz avec México, & par México avec les Indes Orientales ; avec le Perou, par Porto Bello ; avec toutes les Iſles de la Mer du Nord par Carthagêne ; avec Zapotecas, & Ildephonſe & Guaxaca, par la riviere d'Alvarado ; avec Tabaſco, Los-Zeques, & Chiapa de Indos par la riviere de Grijalva, enfin celui de la vieille Eſpagne, de Cuba, de Saint Domingue, de Jucatan, &c. rendent cette petite Ville ſi riche qu'elle peut paſſer pour le centre de tous les treſors & de toutes les commodités des deux Indes. Comme le mauvais air du lieu cauſe le petit nombre des Habitans, leur petit nombre fait auſſi qu'ils ſont extrémement riches, & qu'ils le ſeroient bien davantage, s'ils n'avoient pas ſouffert des pertes irreparables par le feu.

Les marchandiſes qui viennent de l'Europe ſont tranſportées de Vera-cruz à Mexico, Pueblo Delos Angelos, Sacatecas, Saint-Martin, & dans d'autres lieux, ſur le dos des Chevaux & des Mulets, ou ſur des chariots traînés par des Bœufs. La Foire reſſemble à celle de Porto-Bello, mais elle dure plus longtems; car le départ de la Flota, quoique fixé régulierement au mois de Mai, eſt quelquefois différé juſqu'au mois d'Août. On n'embarque l'or & l'argent que peu de jours avant qu'on mette à la voile. Autrefois le Tréſor Royal étoit envoyé de Mexico pour attendre à Vera-cruz l'arrivée de la Flota : mais depuis que cette Place fut ſurpriſe & pillée en 1683 par les Boucaniers, il s'arrête à vingt lieues de Mexico, dans une ville nommée Los Angelos, où il demeure juſqu'à l'arrivée de la Flota; & ſur l'avis qu'on reçoit de Vera-cruz, on l'y tranſporte pour l'embarquer.

Il s'eſt gliſſé beaucoup d'erreur dans la Géographie, ſur la ſituation de cette Place. Quelques-uns la mettent au 18e dégré de latitude, & d'autres

au

au 18e 30 minutes. La Carte de M. Popple marque 18 dégrés 48 minutes : le Capitaine Hawkins veut 19 dégrés. Mais ſuivant les obſervations de Carranza, Pilote de la Flota en 1718, Vera-cruz eſt au 19e dégré 10 minutes; ce qui fait deux minutes de moins que ne l'a prétendu M. Harris dans des obſervations poſterieures. On ne s'eſt pas moins trompé à l'égard de la longitude, qui ſuivant la Carte de M. Popple eſt à 100 dégrés 54 minutes de Londres; au-lieu que par les obſervations des Eſpagnols en 1557, elle eſt ſeulement de 97 dégrés 50 minutes; & M. Harris la fait moindre encore de deux minutes.

Mais quantité de Cartes ont commis une faute beaucoup moins excuſable en confondant l'ancienne & la nouvelle Vera-cruz. Dans la Carte de M. Popple & dans *l'Atlas maritimus*, l'Iſle de San Juan de Ulua eſt placée avec ſon Chateau vis-à-vis l'ancienne Ville, autrement nommée Villa-ricca, & l'Iſle des ſacrifices qui n'eſt qu'à deux milles de celle d'Ulua & à un mille de la Côte, eſt reculée

de quarante milles, & ſeparée de la Côte d'environ trente milles. Quoique l'Auteur du *Geographe complet* diſtingue par leurs noms Vera-cruz de San Juan de Ulua, il ſemble néanmoins qu'en mettant le Château à Vera-cruz il confond mal à propos ces deux Places.

Mon Guide qui ſe nommoit Pacollo, & dont je ne puis trop louer la politeſſe, étoit un Chirurgien qui avoit aſſez voiagé pour ſécouer le joug des préjugés communs de ſa Nation. Il étoit établi depuis quinze ans à Vera-cruz, & ſa mémoire conſervoit fidellement le malheur que cette Ville avoit eſſuié en 1712. Il me raconta que les Boucaniers excités par le déſir du pillage, reſolurent de ſurprendre les Eſpagnols, & qu'ayant pris terre quinze ou ſeize milles au-deſſus du Port, ils laiſſerent leurs Vaiſſeaux à l'ancre au long de la Côte. Leurs forces compoſoient environ ſix cens hommes. Ils firent onze ou douze milles de chemin pendant la prémiere nuit, & le jour ſuivant, ils ſe tinrent cachés derriere les monceaux de ſable que le vent jette con-

tinuellement sur la terre. Ayant quitté leur retraite à l'entrée de la seconde nuit, ils reglerent leur marche pour arriver aux portes de la Ville vers le tems où l'on a coutume de les ouvrir. Lorsqu'ils furent à quelque distance, ils firent alte; & s'étant fait précéder d'un petit nombre de leurs gens les plus résolus, qui sçavoient la langue Espagnole; un de ceux-ci ne vit pas plûtôt la porte ouverte qu'il monta par l'escalier d'une petite Tour qui conduisoit sur la terrasse du Bastion, où sous prétexte de demander du feu pour allumer sa pipe, il s'approcha du Soldat qui étoit en sentinelle & le tua d'un coup de pistolet. C'étoit le signal auquel les autres devoient se saisir de la porte. Ils y reussirent heureusement, & le corps de leurs compagnons qui n'étoit pas éloigné survint au même moment pour les soutenir. Ils n'eurent pas plus de peine à se rendre maîtres d'un petit ouvrage qui étoit à la suite du prémier. Quelques-uns de leurs gens demeurerent à la garde de ces deux postes, tandis que les autres se rendirent en corps à la place de la parade. La

plûpart des habitans étoient encore au lit; mais l'allarme s'étant bien-tôt répandue, ils se rassemblérent, les uns à pied, les autres à cheval, & s'avancérent en bon ordre par une de leurs plus grandes rues, pour venir charger l'ennemi. Les Boucaniers avoient eu le tems de se préparer à les recevoir. Aussi leur défense fut-elle admirablement concertée. Ils placérent une partie de leurs gens à l'entrée de la rue par où venoient les Espagnols, avec ordre de faire feu lorsqu'ils les verroient à la portée du fusil. Ensuite un autre rang succedant aussi-tôt au premier, ils continuerent ainsi de leur faire essuyer chacun leur décharge, ce qui leur tua tant de monde, & causa tant d'épouvante à leurs chevaux, que ne pouvant se remettre de ce désordre ils tournérent le dos avec des cris effroyables. Ils furent poussés sans relâche jusqu'à l'autre porte de la Ville, & sortant impétueusement pour se sauver dans la campagne, ils abandonnérent leurs maisons & leurs familles à la discretion des Boucaniers.

D'un autre côté, le Château d'Ulua prenant l'allarme, fit aussi-tôt feu de

toute ſon artillerie ſur la Ville, pour en chaſſer l'ennemi. Cette diverſion effraya d'abord les Boucaniers. Cependant ayant tenu Conſeil ; ils prirent la réſolution de ſe ſaiſir d'une partie des Prêtres & des Moines de la Ville. Ils coupérent la tête à quelques-uns des plus reſpectables, & faiſant porter ce préſent au Gouverneur du Château, ils lui déclarérent que s'il ne ceſſoit de tirer ils feroient le même traitement à tous les autres Prêtres. Une barbarie de cette nature ne fit qu'irriter le Gouverneur. Il redoubla le feu de ſon canon, & les Boucaniers, qui en étoient fort incommodés, n'eurent point d'autre reſſource que de fermer toutes les portes de la Ville, pour empêcher le reſte des habitans d'en ſortir, & de les raſſembler tous dans cette partie de la Ville qui étoit la plus expoſée à l'artillerie du Château. Alors le Gouverneur, effrayé pour la vie d'une infinité d'honnêtes gens, qu'il ſe crut beaucoup plus intereſſé à conſerver que leurs biens, fit ceſſer ſon canon. Les Boucaniers eurent toute la liberté qu'ils déſiroient pour piller la Ville ; & s'étant chargés de toutes les

richeſſes qu'ils purent emporter, ils emmenerent encore quelques-uns des principaux habitans en otage, pour s'aſſurer le payement d'une ſomme conſidérable qu'ils exigérent pour n'avoir pas brûlé la Ville. Les Eſpagnols ont bâti depuis ce tems-là, ſur la Côte, des Tours fort élevées, où ils entretiennent continuellement des ſentinelles, qui les garantiſſent de ces terribles ſurpriſes. Ils avoient eſſuyé en 1683, une diſgrace de la même nature, qui auroit dû réveiller plûtôt leur prudence.

Après une heure de promenade, pendant laquelle M. Pacollo me raconta des choſes incroyables de la puiſſance & des richeſſes du Roi d'Eſpagne, nous retournâmes à ſa maiſon, où il m'offrit une collation de Chocolat, de confitures, & d'excellens fruits. J'avois payé ſi libéralement le ſecours qu'il m'avoit donné pour arrêter mon ſang, que la valeur de ſes rafraîchiſſemens y étoit compriſe. En homme que ſes voyages avoient guéri des ſcrupules du vulgaire, il me fit voir ſa femme & ſes enfans, qui auroient paſſé en Angleterre pour de

vrais Négres, tant leur couleur étoit brune & tannée. Les Eſpagnols de Carthagene ſont beaucoup moins noirs, quoique leur poſition ſoit plus méridionale; & notre Helena devoit craindre peu d'être reconnuë parmi des gens qui l'auroient regardée comme un prodige de blancheur.

Les Officiers qui avoient conduit M. Rindekly à l'Audience, revinrent avec lui, & nous déclarérent que leurs ordres portoient de nous reconduire ſur le champ à notre bord. Je ne ſçus qu'après qu'ils nous eurent quitté, la réponſe que M. Rindekly avoit reçue du Gouverneur. Elle avoit été beaucoup plus dure que celle des Gouverneurs de la Havana & de Carthagene; car il nous avoit rendu plaintes pour plaintes; & croyant les Eſpagnols beaucoup plus offenſés, par le commerce clandeſtin, que nous par les efforts qu'ils faiſoient pour l'empêcher, il avoit proteſté qu'indépendemment des ordres de ſa Cour, il ne laiſſeroit échapper aucune occaſion de venger l'Eſpagne. M. Rindekly ayant repliqué que nous ne demandions point grace pour les coupables,

mais qu'il arrivoit trop ſouvent aux Eſpagnols d'abuſer de leur prétexte pour inſulter des Anglois qui ne penſoient point à leur nuire ; on lui avoit dit avec beaucoup de hauteur que toute injuſtice & toutes pertes compenſées, le déſavantage étoit ſi viſiblement du côté de l'Eſpagne, que c'étoit une raiſon de plus pour ſe reſſentir vivement de l'infraction que nous faiſions continuellement au traité, & qu'au reſte le fond de nos différens devoit être jugé dans les deux Cours.

Le vent, quoique médiocre, étant demeuré Nord pendant cinq jours, on ne nous preſſa point de ſortir du Port ; mais au premier changement, les Commis, qui n'avoient pas quitté notre Vaiſſeau, nous avertirent qu'un plus long retardement rendroit nos intentions ſuſpectes. L'impatience que nous avions de partir égaloit au moins celles qu'ils avoient de recevoir nos adieux. Nous ſortîmes par le Canal du Sud, & nous paſſâmes contre l'Iſle des Sacrifices, qui nous rappella les recits fabuleux du Matelot. M. Rindekly avoit mis en délibération ſi nous ne tenterions point la fortune à l'em-

bouchure de la Riviere Alvarado, ou dans quelqu'autre lieu de la Baye de Campêche. Mais, outre que cette Mer eſt fort obſervée, il y avoit peu d'apparence de trouver beaucoup de richeſſes parmi les Amériquains de la nouvelle Eſpagne, qui ſont trop voiſins des principaux ſieges du commerce de l'Eſpagne. Nos eſpérances étoient dans les Mers inférieures, & ſi nous euſſions entiérement perdu celle de gagner Rio de la Hacha, nous aurions mieux aimé faire une tentative du côté de Truxillo, où M. Rindekly étoit bien informé qu'on trouvoit des Perles & de l'or en divers endroits de la Côte.

Après avoir attendu quelques jours le vent que nous déſirions, nous l'eûmes tout-d'un-coup Nord-Oueſt, c'eſt-à-dire, fort propre à nous faire ſortir au moins du Golfe du Mexique en remontant par la route que la Flota prend réguliérement pour y entrer. Ce fut une faveur du Ciel dans la ſaiſon où nous étions. Mais ce qui nous avoit été ſi favorable pour doubler San Antonio, ceſſa de l'être à la hauteur de Cuba. Tous les efforts que nous fîmes

pour nous rapprocher du Continent n'aboutirent qu'à la perte de notre grand mât qui fut brisé par la violence du vent ; & le Vaisseau ayant souffert d'autres atteintes, nous prîmes le parti, à la joie extrême de nos deux Amans Espagnols, de relâcher à la Jamaïque dont nous n'étions pas fort éloignés.

Fin du premier Tome.